

Don Quichotte

« Soyons réalistes, demandons l'impossible »

énergie matière esprit



LA FRANCE A VOTRE

« Soyons réalistes,
demandons l'impossible »

Don Quichotte



Photo Frédéric PASCAL

CRISE DE L'ENERGIE, CRISE DE LA MATIERE ET CRISE DE L'ESPRIT

UN journal, c'est de l'information, c'est-à-dire de la pensée. L'information — la science l'a démontré — c'est de l'énergie. Donc la pensée est de l'énergie.

Paradoxalement, la plupart des journaux — surtout ceux qui naissent en période électorale — sont faits avec de l'or et de l'argent, c'est-à-dire de la matière, qui est alors convertie en information, c'est-à-dire en énergie.

Don Quichotte a ceci de particulier qu'il n'a été fait ni avec l'or de la droite, ni avec l'argent de la gauche. Quand on n'a pas le sou, c'est-à-dire pas de matière, on est bien obligé de payer le luxe — par ces temps de crise — de faire un journal avec de l'énergie.

Don Quichotte est un luxe. Il est fait avec des idées.

A droite et à gauche : un même mensonge

La première de ces idées, c'est qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de « crise de l'énergie ». Par un scandaleux abus de mot, en effet, l'ensemble des hommes politiques et l'ensemble de nos confrères ont appelé la pénurie de pétrole et l'insuffisance des ressources nucléaires la « crise de l'énergie ».

Mais le pétrole et l'atome ne sont pas de l'énergie.

C'est de la matière et même ce sont des « matières », si l'on en juge par toutes les

déjections dont ils asphyxient la biosphère. Car l'inévitable aboutissement de la société de consommation, c'est la société de défécation.

On nous trompe donc depuis cinq ans : la « crise de l'énergie » n'est que la **crise de la matière**. Et on nous trompe à gauche comme on nous trompe à droite.

On cherche à nous faire prendre la matière pour l'énergie et l'énergie pour la matière.

L'inventeur de cette confusion, c'est Marx qui a réduit toute la réalité du monde à la seule matière et qui en a conclu qu'il n'y avait de bonheur possible que dans le développement et la consommation de biens matériels.

A l'Est comme à l'Ouest le matérialisme donc le marxisme

La conséquence, en est l'asservissement de l'esprit à la matière et, à terme, l'anéantissement de l'esprit, son asphyxie dans les « matières ».

Malheureusement pour Marx, il est aujourd'hui démontré que la matière atomique ou biologique, comme le cerveau, n'est qu'une condensation de l'énergie.

Ce qui n'empêche pas d'observer que le monde moderne est entièrement et exclusivement marxiste, à l'Est comme à l'Ouest, à droite comme à gauche, à une nuance près sur

le partage des profits matériels.

En effet, que propose le **programme commun de la droite** ? Le bonheur de l'humanité par le développement et l'expansion « raisonnables », c'est-à-dire **limités** par la crise et le maintien des profits, de la production et de la consommation de matières. Limités, cela signifie que la ceinture doit être d'autant plus serrée à la base qu'elle sera desserrée au sommet. En d'autres termes, les cadres, les bourgeois, petits et moyens, les ouvriers et les étudiants feront les frais de l'opération. Quant au **programme commun de la gauche**, il proposait le bonheur de l'humanité par le développement et l'expansion « sans frein » de la production et de la consommation de matières. « Sans frein », cela signifie que la ceinture doit être d'autant plus desserrée à la base qu'elle sera serrée au sommet. En d'autres termes, les cadres d'état-major, les grands bourgeois, les actionnaires et les banquiers du grand capital feront les frais de l'opération. Bref, à la nuance touchant aux victimes près, à droite comme à gauche, le programme est le même.

Développer la matière et anéantir l'esprit

Et, dans un cas comme dans l'autre, qui trinque ? Les plus misérables des hommes : les peuples du tiers-monde réduits à la famine.

(Suite page 3)

BANQUIERS ET PROMOTEURS ORGANISENT DES VIOLS COLLECTIFS DANS LES BANLIEUES

par Jean-Jacques GOLDFARB — PHOTOS FRÉDÉRIK PASCAL

C'est le samedi 17 septembre. A Mers-les-Bains, dans la Somme, François D., 17 ans, retrouve Josyane, 19 ans. Le jeune parisien a connu Josyane pendant les vacances. Il lui propose d'aller « en boîte », le soir même à Beauvais. « Ma cousine nous accompagnera », précise-t-il pour la mettre en confiance. Josyane rentre chez elle, prévient ses parents et, à 22 heures, court au rendez-vous fixé.

SUR la place de Mers, une Fiat Blanche, tous feux éteints. A bord, trois camarades de François, dont deux mineurs de quatorze et seize ans. « Ma cousine est partie en moto avec un copain », explique François. Et il fait monter Josyane à l'arrière, entre un copain et lui. La voiture démarre.

A Marseille-en-Beauvais, la voiture prend un chemin de traverse et s'arrête au milieu des fourrés, dans un petit bois. « Ote des frusques ! » ordonne François à Josyane ahurie. Et pour la décider il la frappe violemment au visage. Josyane crie et se défend. Ses deux voisins commencent alors à frapper à tour de bras. Il ne s'agit encore que d'une mise en condition, car la nuit sera longue. Josyane est immobilisée. On lui arrache sa jupe, sa culotte. On lui remonte son pull sur la figure. Maintenu de force,

elle est violée, tout à tour, par chacun de ses quatre tortionnaires, sur la banquette arrière.

« Rhabille-toi ! » ordonne François. Suffoquante, en larmes, Josyane se rhabille comme elle peut, sans savoir que son calvaire ne vient que de commencer.

La voiture repart et file en direction de Paris, cette fois. Parvenue en banlieue, à Pierrefitte, Seine-Saint-Denis, elle stoppe devant une cité H.L.M. François jette un blouson de cuir sur la tête de la jeune fille. Le plus jeune des garçons l'a menacée d'un pistolet d'alarme.

« Si tu cries, si tu fais pas ce qu'on t'dit, on te descend ! »

LOUÉE A TOUT UN IMMEUBLE ÉTAGE PAR ÉTAGE

Terrorisée, prostrée, Josyane n'oppose plus aucune résistance. On la pousse dans l'immeuble. Un foyer pour travailleurs immigrés. Là commence le véritable cauchemar, une nuit hallucinante. François frappe à la porte de la première chambre. Deux hommes ouvrent. « Le fric ! » dit-il. L'un des hommes lui tend deux billets. Josyane est poussée à l'intérieur, déshabillée et jetée sur un lit. Une demi-heure plus tard, François vient la reprendre. Josyane est poussée dans une autre chambre où quatre hommes l'attendent. François touche ses billets

(Suite page 2)



de dix francs. « Elle est à vous, dit-il. Prenez votre temps. Nous, on va bouffer. La jeune fille est de nouveau déshabillée et jetée sur un lit. Elle ne se débat même plus. Les quatre hommes s'emparent d'elle, à tour de rôle. Elle a beau répéter : « Je ne suis pas une putain... Laissez-moi partir ». Rien n'y fait. L'excitation sexuelle des hommes est à son comble. Les cris et les pleurs de la malheureuse ne se heurtent qu'aux murs.

Le calvaire de la jeune fille doit durer toute la nuit. Il est prévu qu'elle fera toutes les chambres, étage par étage. Mais, soudain, un homme se laisse émouvoir par les pleurs et les supplications de Josyane. Il la cache sur le toit, d'où elle parviendra à fuir. Elle se rend apeurée chez des amis, qui l'hébergent pour la nuit et la ramènent le lendemain chez ses parents. Surmontant sa pudeur, elle portera plainte. Ses tortionnaires sont rapidement retrouvés.

Les quatre proxénètes en herbe sont originaires d'une banlieue de Paris, d'une cité-dortoir toute semblable à celle où ils ont prostitué leur victime. L'affaire, selon les enquêteurs, a été minutieusement préparée. Et ce qui frappe en effet, c'est le cynisme, le calcul et le mépris de ces quatre garçons, tous mineurs...

PLUS LES IMMEUBLES SONT HAUTS, PLUS LE TAUX DE CRIMINALITÉ EST ÉLEVÉ

En cinq ans, les viols ont augmenté de 15 %. Les viols collectifs notamment connaissent une expansion vertigineuse. Et les statistiques dans ce domaine tabou, où les victimes préfèrent le plus souvent se taire, sont toujours inférieures à la réalité. Mais l'étonnant, c'est qu'en 1976 les trois cinquièmes

des crimes ont été commis dans 7 départements seulement sur 94 : les départements les plus urbanisés et les plus surpeuplés. Et la question qui se pose est celle du lien qui existe entre le développement incontrôlé et démentiel des cités nouvelles, qui, depuis quinze ans, poussent comme des champignons, et la progression du taux de délinquance et de criminalité.

Aux États-Unis, une enquête a révélé que ce taux est fonction de la hauteur des immeubles. Plus ils sont élevés et serrés les uns contre les autres, plus la population y est entassée, dans des conditions antinaturelles, cernée par le béton et le verre, sans espaces verts, et plus la délinquance et la criminalité sont élevées. Le viol collectif est le produit du béton.

L'homme est incapable d'échapper aux lois élémentaires de la Nature. L'éthologiste Konrad Lorenz remarque, dans son ouvrage : « L'agression », qu'en milieu libre, ouvert et naturel, les animaux solitaires congénères qui occupent un territoire de chasse, ne s'entre-tuent jamais. Mais, dès l'instant où on les entasse et les enferme dans un milieu clos, donc antinaturel, où leur survie est menacée par leur propre surpopulation, alors il y a un bouleversement de leurs comportements psychique et physique, alors ils s'attaquent et s'entre-tuent jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un seul.

Cette loi semble bien gouverner les hommes. Et le viol collectif apparaît comme l'une des réponses naturelles de l'agressivité individuelle à l'agression collective du milieu antinaturel, inhumain des grandes cités de béton. C'est la réaction instinctive de l'espèce qu'on déclenche. La violence sexuelle ne connaît alors plus de limites. Elle fait partie intégrante du décor des cités dortoirs.

LE VIOL COLLECTIF OU LE NOUVEAU RITUEL DE LA PROFANATION

A Dammarie-les-Lys, Seine-et-Marne, une écolière de 13 ans est violée par quinze adolescents de 16 à 20 ans.

Le décor identique. Une cité H.L.M. aux blocs impersonnels, sans verdure. Il est quatre heures de l'après-midi. Comme chaque jour, la petite écolière rentre du C.E.S. Une gamine malgré les bas et la jupe un peu haute. Un minet de son âge la câjole et l'entraîne dans un sous-sol. Rejoint par deux camarades, le garçon s'enhardit. La petite, habituée aux flirts innocents, n'est pas sur ces gardes. L'endroit est désert. La perspective quasiment infinie et sombre des sous-sols est un abri propice. La gamine est vite déshabillée, maîtrisée par deux garçons, tandis que le troisième lui arrache des hurlements de terreur et de souffrance. La fillette est violée tour à tour par chacun des garçons. Survient alors un second groupe d'adolescents qui se saisit d'elle et la conduit dans un autre sous-sol. Elle n'est plus qu'un objet entre les mains de la bande déchaînée. Et la voici traînée de cave en cave. Mystérieusement prévenus, d'autres garçons accourent. Le supplice ne semble plus devoir finir. Il durera plus de deux heures. Ils seront quinze à passer sur ce corps impubère.

La malheureuse se taira. Mais elle sera bientôt contrainte d'avouer : elle fait une grossesse extra-utérine. Elle a dû subir une très grave opération qui risque de la laisser stérile. Ce qui n'est pas le pire en face du traumatisme indélébile qu'elle a subi.

Le viol n'apparaît plus comme un accident, l'expression d'une pulsion irrésistible, incontrôlée. C'est devenu un rite, un sacrifice. La victime est immolée sur l'autel d'une aveugle violence. Les officiants se succèdent sur son corps écartelé et l'outragent. Viol rituel de la profanation dans les parkings, les terrains vagues, les caves obscures et silencieuses.

Le viol n'est plus le fait d'un individu dont la braguette saute. C'est l'acte conscient et de sang-froid d'une collectivité qui se déboutonne avant même de bander.

Alors quelle est la cause profonde qui a développé, depuis quinze ans, le rite moderne de la religion du viol collectif ?

LES CIMETIÈRES VERTICAUX

Que l'accroissement de la violence, de la criminalité — dans des proportions qui vont, dans certains domaines jusqu'à 300 % — soit directement lié à la politique d'urbanisation démente poursuivie depuis un peu moins de vingt ans par la V^e République, cela ne peut plus faire de doute que pour M. Ponia-towski. Le portrait-robot de la cité criminalisante est connu. Des concentrations d'immeubles vertigineuses où s'empilent des centaines ou des milliers de familles sans intimité. Des bandes de jeunes livrés à l'ennui, à l'isolement et au déséquilibre psychique engendré par le déséquilibre antinaturel du milieu. Ces villes sont les foyers de la délinquance. Les statistiques le prouvent. C'est là, précisément, que vivent ces 2 % de la population qui fournissent les délinquants et les criminels, ce

qu'avait bien vu M. Ponia-towski. Le viol collectif est une manifestation presque exclusive de ces cités-monstres, qui projettent leur âme morte — anéantie sous les dalles de béton de cimetières verticaux — jusque dans le cœur des enfants qu'elles pétrifient.

LES TOURS SURGISSENT DES VIEUX QUARTIERS DÉTRUITS

Le quartier — voire la ville — tant qu'il demeurait aux dimensions humaines, ne dépossédait pas l'individu de son identité. Il y était encore connu. Et, du même coup, il en était solidaire,



Photo Frédéric Pascal

ce qui l'obligeait spontanément à un comportement amical, donc solitaire et responsable envers la collectivité.

Et voici, tout d'un coup, que les bulldozers démolissent les vieilles maisons qui s'effondrent, l'une après l'autre, font des champs de décombres de quartiers entiers, arrachent les arbres, enfouissent les pelouses. Et en six mois ou un an surgissent les immeubles de quinze étages, les tours de trente, la cité démente. L'espace naturel est rasé, le quartier démoli, dénaturé. Le voisin devient un numéro au milieu de milliers d'autres. Les cloisons sont si minces et le béton si sonore que la vie devient commune : les télévisions beuglent et résonnent dans les cages d'escalier, les hurlements des gosses, les querelles, les chasses d'eau, les robinets hoquetants, les simples discussions, tout est en commun, entendu, répercuté par un écho collectif. La vie sociale devient l'enfer.

DES MACHINES A ALIÈNER

Le grand ensemble, avec ses étages écrasés les uns sur les autres, ses centaines ou ses milliers de fenêtres identiques, ses parkings de goudron, ses escaliers, ses couloirs, ses ascenseurs et l'automatisme de sa mécanique, ses supermarchés, fait perdre tout sentiment de soi. Il anéantit l'identité de ses habitants, leur sentiment d'exister. Ils se désolidarisent alors de la collectivité et même cherchent à la détruire.

Alors qu'autrefois, vivant dans des espaces mieux séparés, plus humains, moins uniformisés, ils conservaient le sentiment d'être eux-mêmes, d'exister en tant qu'individus, ce qui développait en eux les instincts sociaux, le désir de s'intégrer à la collectivité, bref la pulsion sociale, la solidarité, donc la non-délinquance et la non-criminalité. Car la délinquance et le crime ne sont rien qu'une rupture dans la solidarité et l'identité collectives.

DES PÉTITIONS POUR SAUVER LES VIEUX QUARTIERS

La violence des jeunes est ainsi conditionnée par le milieu. La délinquance juvénile est pratiquement nulle dans l'habitat traditionnel. La ville, le quartier, le petit immeuble sont des carrefours, des lieux de rencontre. Dans les commerces, chez les artisans, dans la rue, les gens se croisent, se reconnaissent et se parlent. « Dans le quartier, je connais tout le monde », dit un vieux. Il existe donc une solidarité parce que les gens s'identifient.

Qu'un immeuble vienne à être menacé de destruction et tout le quartier l'éprouve comme une mutilation. Il se bat pour survivre. « On a fait des pétitions pour empêcher les démolitions, dit un commerçant du quartier Mouffetard, mais ça ne sert à rien. Contre les promoteurs et l'argent, il n'y a rien à faire. »

Et, progressivement, la ville verticale et démente se propage des banlieues jusque dans les vieux quartiers de Paris. Or cette ville moderne n'est pas conçue pour l'homme mais pour une armée d'insectes. Elle est fonctionnelle. C'est un dortoir. Fonctionnel mais antinaturel. Nous y sommes plongés comme des Lilliputiens dans le monde des géants.

Résultat : La violence y devient générale. Et la première violence de l'individu dont la personnalité est aliénée s'exerce contre lui-même. C'est le suicide. Là encore les statistiques sont formelles. La courbe des suicides épouse très exactement, depuis quinze ans, le développement de l'habitat.

LES JEUNES NE SE LAISSENT PAS DIGÉRER PAR LA CITÉ

L'adulte échappe par son travail et les exigences de la vie quotidienne, à laquelle il s'est habitué et résigné, à la dépression ou à la révolte. Mais pas toujours. Le jeune, en revanche, perdu, plongé dans cet univers insensible, repoussé de partout parce qu'il gêne et demeure étranger à la cité, ne s'intègre pas.

Les parents excédés ne peuvent les prendre en charge. La collectivité s'en désintéresse. Les voici livrés à eux-mêmes, sans espoir, le plus souvent sans avenir. Une jeune sur deux quitte l'école sans formation. Prisonniers d'une réalité insoutenable, ils s'enferment dans des rêves fous. Et ils deviennent fous à force de frustration matérielle et affective. Ils ne se laissent pas digérer par la



CRISE DE L'ÉNERGIE



Un monde vieillissant qui s'interroge avec angoisse sur son destin

Photo Frédéric Pascal

monstrueuse cité. Rien n'y répond à leur angoisse de gosses cernés par la matière inerte. Ils s'enferment alors sur eux-mêmes dans le refus.

Dans des villes plus humaines, ils parviennent à s'intégrer. Les petites filles ou les adultes peuvent sortir sans craindre les loups. Les chiffres, implacables métronomes de nos mœurs le prouvent : la sécurité mais aussi le bonheur sont fonction du milieu. C'est lui qui conditionne les mœurs, l'équilibre psychique, donc l'équilibre physique. La criminalité est le produit de la ville déshumanisée, anti-écologique.

LA BANDE OU LA FAMILLE RECONSTITUÉE

L'urbanisation de ces quinze dernières années a créé une ségrégation sociale géographique. Les loubards du samedi soir sont la horde du Moyen-Age sortie des forêts et venue rôder autour des châteaux-forts. Mais là elle est sortie des forêts de béton et venue rôder au cœur des villes, devant les vitrines trompeuses de l'opulence des autres.

Les jeunes, rejetés par la cité, par la famille, par les adultes, se constituent en une nouvelle famille : le groupe, la bande. Brisant l'anonymat, ils se recréent une identité individuelle au sein de leur identité collective, celle de la tribu primitive, du clan. Ils s'approprient des espaces spécifiques, en détournant de leur fonction des espaces banalisés et hostiles.

Violents et violés sont sans identité, sans visage, réduits à la chair sans esprit comme la ville à la matière sans âme.

« La femme subit le viol comme la négation de tout son individu qui n'est plus rien qu'un objet qu'on manipule et qu'on manipule avec haine. On la tue moralement », explique un avocat.

C'est la rançon inéluctable du développement forcené de la matière au mépris de l'esprit. Les grands ensembles provoquent une violence où violents et violés sont une seule et même victime.

Mais, à qui donc profite le sacrifice ? Et qui, vraiment, l'organise ?

LES VÉRITABLES ORGANISATEURS DES VIOLS COLLECTIFS

Le viol, c'est l'expression du mépris total de la personnalité humaine.

La vénération de l'argent a pour corollaire le mépris de l'homme. Or l'affaire des banquiers et des promoteurs immobiliers, c'est de faire de l'argent. Plus on construit haut et serré sur le plus petit terrain possible, plus on rentabilise le terrain. La loi de l'argent est donc claire : plus on rentabilise l'argent investi et plus on est conduit à mépriser l'homme et à le violer, dans sa personnalité et son intimité. C'est la loi même du système que gouverne l'État. Les préfets signent les permis de construire, parce qu'ils faut bien loger tant bien que mal les ouvriers, les travailleurs immigrés, toute la masse de manœuvres qui sert à faire tourner le système qui supporte les puissances d'argent et l'État. Ils les signent aussi parce qu'ils sont les délégués de l'État, c'est-à-dire du système.

Le résultat est clair : viol de la personnalité des habitants des grands ensembles, en particulier des jeunes dont l'équilibre psychique est forcément le plus

fragile. D'où déséquilibre moral, création de la bande, développement corollaire de la délinquance et de la criminalité et notamment des viols collectifs.

En d'autres termes, les véritables organisateurs des viols collectifs sont les banquiers, les promoteurs, les préfets et l'État qui créent depuis vingt ans l'urbanisation qui se trouve à la source de la criminalité parce qu'elle réunit les conditions de la violence et qu'elle entasse dans des zones surpeuplées, donc suragressives, les fameux 2 % de la population qui fournissent la quasi-totalité des délinquants et des criminels que voulait contrôler l'ancien ministre de l'Intérieur, le chef direct des préfets, M. Michel Poniatowski.

LES FRUITS ET LES RACINES DU MAL

Le syndicat de la magistrature semble faire un pas vers une meilleure intelligence du problème lorsqu'il dit : « Si les accusés de viol sont souvent ceux qui sont le plus opprimés et le plus souvent soumis à la misère sexuelle, leur oppression ne saurait justifier qu'ils prennent leur revanche sur d'autres opprimés en imposant leurs violences ». C'est vrai.

D'ailleurs, le devoir de la Justice n'a jamais consisté à supprimer les causes de la délinquance et de la criminalité, mais à condamner les délinquants et les criminels ainsi que leurs complices et les instigateurs de leurs crimes.

Comment, en l'occurrence, pourrait-elle s'en prendre aux instigateurs et aux complices alors qu'ils constituent le sommet de la société, la tête de l'État lui-même, c'est-à-dire l'employeur de la Justice ? La Justice ne peut s'en prendre qu'aux fruits du mal, jamais à ses racines.

Le seul pouvoir qui pourrait agir sur les racines mêmes du mal, c'est l'État. Quand on a une terre pourrie, empoisonnée, qui ne produit que des fruits pourris et empoisonnés, il n'y a que deux solutions. Ou bien on coupe les fruits à mesure qu'ils poussent, solution de l'inintelligence et de la bêtise. Ou bien on amende la terre de manière à ce qu'elle ne produise plus que des fruits sains.

La politique de l'État s'est toujours limitée à la première solution. Le Chef de l'État a commandé au Garde des Sceaux un rapport sur la violence. C'est bien. Mais qu'en est-il pratiquement sorti ? L'augmentation importante des effectifs de police !

L'évidence est donc là : le régime aux mains des puissances financières n'accepte pas de se remettre en question lui-même et dans ses profondeurs. Sans doute fera-t-on quelques réformes indispensables. Car la violence, débordant ses limites naturelles condamne le système. Mais quant à amender la société elle-même, dont la corruption engendre le crime, pas question.

C'est le même principe qui préside au développement de l'énergie atomique et de l'urbanisation anarchique, au pillage de la nature et à la destruction de l'homme.

Et c'est d'un même mouvement qu'il faut dénoncer les responsables de ce monde corrompu, voué à l'expansion explosive et criminelle de la matière.

Jean-Jacques Goldfarb.

(Suite de la première page)

Le résultat est là : accroissement des grandes concentrations urbaines déshumanisées et des grandes concentrations industrielles, accroissement corollaire du bouleversement physique de la Terre tout entière, eau, air, terres, fleuves, mers et océans compris, accroissement corollaire du bouleversement psychique avec son cortège de névroses, de psychoses et leurs conséquences : le développement de l'inquiétude, de l'angoisse, des dépressions, des cancers de la délinquance et de la criminalité et, bien sûr, de la drogue, sous toutes ses formes. Car la drogue n'est, en définitive, que la quête désespérée de la spiritualité, par un corps matériel prêt à se détruire pour retrouver l'esprit. L'esprit anéanti. Anéanti par la matière.

Le meilleur des mondes en pire

Ce qu'on nous propose, à droite comme à gauche, c'est le meilleur des mondes d'Aldous Huxley. Mais en pire.

Car c'est à cela, à cette folie suicidaire, que nous conduit le développement à vitesse V des matières du monde matérialiste. Et c'est aussi, on le sait aujourd'hui, à l'épuisement total et irréversible des ressources de la Terre, en air, en eau, en terres.

Ce monde apocalyptique et ce faux choix entre le marxisme de gauche et le marxisme de droite qu'on nous proposa de faire en mars 1978, nous les récusons. Nous n'en voulons pas. Il est temps d'inventer autre chose.

Contre l'État-vampire

Nous les récusons parce que l'esprit — ou l'énergie — et la matière sont deux vases communicants, dont l'un se vide en proportion de ce que l'autre s'emplit. Et, à force de s'emplit de matières, le monde s'est vidé l'esprit. La crise de la matière n'est que le reflet et même la projection, dans le monde matériel visible, de la véritable crise de l'énergie, qui est la crise spirituelle d'un monde marxiste qui a perdu l'esprit.

Attention, il ne s'agit pas de vouloir détruire la société de consommation. Car c'est enco-

re mentir et inverser les faits que d'accuser ceux qui réagissent contre la société de consommation de vouloir la détruire. La vérité, c'est que le plus implacable destructeur, le véritable fossoyeur de la société de consommation n'est personne d'autre qu'elle-même. C'est elle qui se suicide. En parfaite inconscience. Ce qui, à la limite, pourrait nous être indifférent si elle ne nous entraînait dans sa mort.

Et la structure criminelle qui organise le suicide et le génocide social, c'est l'État. L'État dont Nietzsche disait qu'il avait été « inventé pour les hommes superflus », par les hommes superflus, c'est-à-dire les hommes d'État. D'État-vampire.

Pour le fédéralisme mondial des régions

Nous voulons survivre. Et l'évidence est là : l'État-croquemort creuse sans cesse davantage notre tombe. C'est parce que nous voulons sauver l'homme, dans le cadre d'un ordre social humain que nous dénonçons l'État qui secrète le terrorisme, comme son propre cancer.

Et ce que nous cherchons à sauver, c'est une société de consommation humanisée. Car c'est une évidence que le corps doit se nourrir, lui aussi. Mais ce qui est absurde, c'est de ne nourrir que le corps en affaissant l'esprit. Il s'agit donc de ramener la consommation au nécessaire, d'en réduire les déjections et de nourrir l'esprit en proportion du corps.

C'est pourquoi nous voulons l'Europe des régions et le fédéralisme mondial des régions, qui devront être conçus à l'image même de la structure biologique de l'homme, au sein de laquelle il n'y a ni État, ni police, ni justice, ni ministres mais un système nerveux central qui n'est rien qu'un collecteur, un synthétiseur et un redistributeur d'information qui informe des organes et des cellules qui se plient volontairement et sans contrainte à une discipline collective et solidaire pour la survie de l'ensemble biologique.

C'est la conscience de l'autodestruction physique de la biosphère qui a engendré la naissance du mouvement éco-

logique physique. C'est la conscience de l'autodestruction psychique de l'homme qui engendre maintenant la naissance du mouvement écologique psychique. Mais le mouvement écologique psychique est indissociable du mouvement écologique physique. Car il ne saurait y avoir d'équilibre psychique de l'homme dans un milieu physique pollué, perturbé, bouleversé et progressivement détruit. L'écologie, à l'image de l'homme, est un tout physique et psychique. Toute pollution du milieu se répercute aussi bien sur le corps que sur l'esprit de ceux qui l'habitent et l'inverse est également vraie.

Le bon sens élémentaire commande de rétablir l'équilibre de la biosphère. Et cela c'est l'affaire de l'humanité entière, par-delà les frontières, par-delà les structures périmées des États, c'est notre affaire.

Don Quichotte : le réalisme

Don Quichotte entend donc se faire l'écho, le porte-voix et le soutien du mouvement écologique de la matière et de l'esprit. Pour préserver l'avenir.

Don Quichotte est là pour exprimer la conviction des hommes de bonne volonté quels qu'ils soient, d'où qu'ils viennent, quoiqu'ils aient fait dans le passé, que le bon sens, le sens moral et l'instinct de survie finiront par l'emporter sur la folie suicidaire du monde matérialiste et par assurer le triomphe du mouvement écologique qui, seul, peut le sauver.

Car le « don Quichotte » qui était fou n'était pas et n'a jamais été celui qui se battait contre les moulins et qui quêta, à travers la chevalerie, une forme de la lumière ou de l'esprit. Le fou c'est le « Don Quichotte » de la fin du roman de Cervantès. Celui qui, en dépit des exhortations de Sancho Pança, abandonnant son rêve, reniant son utopie, revient se soumettre à la réalité matérialiste de la matière et, aussitôt, en meurt.

Sachons comprendre que nous ne survivrons qu'en devenant Don Quichotte, le vrai, celui qui avait transformé la réalité en rêve. Car c'est par le rêve, et par rien d'autre que nous serons sauvés.

Don Quichotte

Depuis que Ralph Nader, a organisé, aux États-Unis, un puissant syndicat de consommateurs, la consommation est devenue l'un des soucis des Français. Au point que le Chef de l'État s'est félicité, juste avant les élections de l'action courageuse et efficace de notre Institut National de la consommation (I.N.C.).

Ralph Nader avait réussi à arrêter aux États-Unis la production d'une automobile, la Chevrolet Corvair, qui était un véritable cercueil roulant. L'I.N.C., lui, n'a pas obtenu la publication par les compagnies d'assurances des statistiques d'accidents par marque automobile qui démontrent qu'on a plus de chances de se tuer en achetant une... plutôt qu'une...

L'État nous aime bien, mais pas au point tout de même de nous indiquer que la consommation de telle marque automobile peut se révéler mortelle.

Hormis ce cas particulier, la consommation est une fonction vitale. « Don Quichotte » comportera donc une rubrique consacrée à la consommation. Nous ouvrons cette rubrique par une réflexion philosophique sur les problèmes de la consommation, réservant pour nos numéros ultérieurs une entrée en matières plus concrète.

DÉFENSE DES CONSOMMÉS

La consommation, c'est évidemment le fondement d'une société qui se nourrit. C'est la base même de sa subsistance. C'est le problème de la soupe. Il importe qu'elle soit bien partagée. Faute de quoi il y a ceux qui boivent le bouillon et ceux qui le constituent. En d'autres termes, les consommateurs et les consommés.

C'est la mode que de tenir dans les journaux des rubriques de défense du consommateur. Don Quichotte n'y sacrifiera pas. Au lieu de prendre la défense des consommateurs, il prendra celle des consommés.

Quand on est consommé, il faut organiser sa défense. Pour se défendre, il faut d'abord savoir ce que consommer veut dire. Ensuite il faut une stratégie.

Consommer, selon Robert, signifie : « achever, faire la somme ». C'est pourquoi, sa stratégie d'attaque ayant totalement échoué, menacé de consommer une défaite achevée, Joffre, en août 1914, continuait de dormir dix heures par nuit. Son plan de défense ? Faire un somme. Ainsi rétablit-il la situation à Amiens. Sur la Somme.

C'EST PAS DE LA SOUPE

Notez bien que dans le monde biologique, ça ne se passe pas autrement. La terre produit les végétaux qui la consomment. Les végétaux produisent les herbivores qui les consomment. Les herbivores produisent les carnivores qui les consomment. Les carnivores, eux, ne produisent rien. Ils restituent simplement à la terre, par l'arrière, ceux qu'ils ont consommés par l'avant. Telle est la loi du circuit solidaire de la consommation. En somme, c'est logique : la fierte revient à la terre au bout de cette chaîne terrifiante.

Toute la question est de savoir où nous nous situons dans le circuit. Eh bien, les grands carnivores et les grands prédateurs, ce sont l'État et les grandes sociétés de consommation, quant à la terre, c'est nous. La réponse nous a été

CONSOMMATION

LA TABLE DES MATIÈRES

De l'assiette du consommateur à la fosse septique

par Stéphane BENOIT



fournie par un ordinateur qui analysait les causes de la victoire de Joffre. Cherchant à désigner la troupe, l'appareil saisi d'une occlusion, répétait inlassablement : « c'est pas de la soupe, c'est du rata, c'est pas de la merde, mais ça viendra ».

Et c'est venu. C'est pourquoi la place de l'Étoile-Charles-de-Gaulle est aujourd'hui le haut lieu symbolique de cette loi de la consommation. Joffre y est devenu maréchal de France. Tandis que le soldat, qui avait son bâton dans sa giberne, gît berné dans le rata auquel on l'a rendu.

En somme, tout le problème de la consommation, c'est celui des rapports de proie à prédateur. Le circuit y est simple : production = consommation = subsistance = défécation. Le tout est de ne pas être au bout du rouleau. Dans le

monde humain, il est un peu plus compliqué. La notion de subsistance s'y est en effet doublée avec l'apparition de l'intelligence. Les crétiens ne cherchent qu'à subsister. Les gens intelligents, à profiter. Le profit est en quelque sorte la subsistance à son niveau le plus élevé.

Y FAUT QU'ÇA LAISSE DU GRAS

Consommer est donc l'objectif n° 1 de l'Europe de la consommation. C'est le programme commun des pays du Marché Commun. Leur morale leur vient de Sylvain Floirat, le patron d'Europe n° 1. Il l'a énoncée dans une formule ramassée : « Y faut qu'ça laisse du grrras ! » Si ça n'en laisse pas, vous vous ramassez.

Le rôle même du profit, c'est de laisser du gras. Et, pour ça,

il faut beaucoup consommer. Car, plus on consomme et plus le profit s'accroît et peut jouer son rôle. Le consommateur a les profitéroles. Le consommé les accroît. Il faut bien que chacun porte sa croix.

LA CUISINE ET LA LOUCHE

La profitérole est un petit chou à la crème couvert de chocolat. Ça n'a, dit-on, pas son pareil pour graisser les pattes aussi bien que les vestons. Le terme signifiait, au XVI^e siècle, « petite gratification, petit profit ».

Au XVII^e, c'était déjà devenu une pâtisserie. Aujourd'hui, c'est le gâteau. Les consommateurs mangent le chou à la crème. Les consommés, eux, regardent et en restent choco-lats.

A cuire, bien sûr. Car tout cela est affaire de cuisine. La cuisine, c'est « la pièce où l'on prépare et fait cuire les aliments ». L'endroit, en somme, où l'on confectionne l'envers des consommateurs : les consommés que les consommateurs affectionnent. Robert précise encore que la cuisine est « une manœuvre, une intrigue louche ». Et, comme chacun sait, à la cuisine, les consommés toujours sont servis à la louche.

LA RESTAURATION

La consommation, c'est l'« action de faire des choses un usage qui les détruit ou les rend inutilisables. La société de consommation, parvenue, après avoir beaucoup profité, à son apogée, donc à son achèvement, en 1968, la cuisine française — l'ancienne — dont on avait fait grand usage, depuis 1958, avait fini par devenir inutilisable. On la digérait mal. En mai, l'estomac lourd, la France s'endormit d'un long somme. Chargé de la réveiller, le Premier Ministre Pompidou n'y alla pas par quatre chemins. D'un coup de pompe, il expédia le général à Colombey. Personne n'y survécut. Ni le général, ni l'ancienne cuisine française, ni Pompidou lui-même. Ce fut le coup de pompe funéraire.

Mais, depuis 1974, le nouveau Chef de l'État a restauré la nouvelle cuisine française. Reçu en grande pompe à l'Élysée, toutes les louches des cuisines étant mises à sa disposition, Bocuse lui-même en prépara le menu. Chirac a pris le coup de pompe, nous digérons le coup de Barre.

LE BOUT DU ROULEAU

Le circuit de la consommation animale est organisé par la morale naturelle. Il ne vise qu'à satisfaire des besoins naturels. Celui de la consommation humaine, organisé par la morale de Sylvain Floirat, ne vise qu'à satisfaire Europe n° 1, c'est naturel.

Or de quoi vivent Europe N° 1 et tous les mass media (moyens d'information) ? De la publicité. On dit que la publicité est faite pour encourager la consommation nécessaire à satisfaire des besoins purement artificiels. Par exemple, le besoin des gros budgets d'annonceurs que les mass media aiment dévorer. Huiles de paraffine, suppositoires à la glycérine, tisanes Herbesan, Ajax-W.C., W.C.-net, papier Lotus si doux aux fesses des enfants. Mais, tout cela, si vous y regardez de près, ne vise qu'à satisfaire des besoins naturels.

Quand une société, parce qu'elle a trop consommé, se constipe, il faut réactiver ses besoins naturels avec des moyens artificiels. Europe n° 1 y pourvoit, c'est naturel, R.T.L., R.M.C. et la télévision aussi. Car tout le problème, c'est d'écouler le papier hygiénique. Et ce n'est possible que si nous sommes au bout du rouleau.

Les lecteurs de **Télé 7 Jours** se scandalisent toujours des publicités hygiéniques diffusées tandis qu'ils sont à table. Mais où diffuser mieux le propos des grands prédateurs qui, comme Jean Prouvost, propriétaire de **Télé 7 jours** et de **R.T.L.**, tablent sur nos matières ? Le résumé d'un livre aussi bien que celui de la société de consommation se trouve toujours à la table des matières.

CONCOURS DE TRUCS

Dans le cadre de notre rubrique de défense des consommés, nous lançons un grand concours de trucs, auquel nous vous invitons tous à participer. Chacun de vous a inventé un truc pour lutter contre les grands prédateurs des grandes entreprises de consommation qui cherchent systématiquement à vendre moins et moins bon pour plus cher.

Par exemple, les trusts américains des encres et des stylos comme Waterman, Parker et Cies, ont trouvé un truc pour nous obliger à payer plus cher une quantité d'encre moindre : la cartouche en plastique ! Elle vaut environ le double d'une

bouteille d'encre et le paquet de cartouches contient à peu près deux fois moins d'encre. Et, pour nous obliger à payer une plus petite quantité d'encre plus cher, ils ont supprimé le réservoir des stylos. Tous fonctionnent à la cartouche.

Mais, le monde étant dialectique, on peut parer à tout truc des grands prédateurs par l'anti-truc des proies. Si vous voulez faire baisser le prix de l'encre et ruiner Waterman, Parker etc Cies, faites comme nous.

Achetez une seringue hypodermique (coût : 3 F, remboursés par la Sécurité Sociale) dans une pharmacie ainsi

qu'une bouteille d'encre classique chez un libraire. Plongez votre seringue dans la bouteille d'encre et remplissez-la. Introduisez ensuite l'aiguille de la seringue dans votre vieille cartouche vide et remplissez-la. Votre cartouche est pleine, il vous suffit alors de la remonter sur le bloc-plume du stylo et de visser le corps par-dessus. Votre stylo est prêt à fonctionner. Et le prix de votre exemplaire de **Don Quichotte** vous est déjà remboursé.

Voilà. A vous de nous écrire et de nous communiquer vos trucs. Nous les publierons chaque mois.

E.D.F., IMPASSE ET PASSE-PASSE

M. Louis Puisieux, 49 ans, chargé de conférence en sciences à l'École des hautes études, se plaint d'avoir été l'objet, de la part de la direction de l'E.D.F., dont il est l'un des cadres supérieurs, de pressions visant à obtenir sa démission de l'entreprise.

M. Louis Puisieux vient de publier un ouvrage intitulé « La Babel nucléaire », dans lequel il critique le développement sans fin de la production d'énergie nucléaire qui, dit-il, conduit à une impasse et impose nécessairement un choix implicite de société.

Cette société — la société nucléaire — est, selon les écologistes, à échéance, une société policière et totalitaire. Dans l'imédiat, il semble que ce ne soit que la société de l'intimidation. Une échéance, il est vrai, peut se développer en plusieurs termes. Le III^e Reich n'a mené, à ses origines, qu'une politique d'intimidation qui a conduit, à la longue, à une double explosion nucléaire. Hiroshima et Nagasaki.

A l'origine de cette explosion se trouve la relativité d'Einstein. Et, à l'origine de la relativité, se trouve l'expérience sur l'accélération proportionnelle à la masse que Galilée devait réaliser en lançant, du haut de la tour penchée de Pise, deux billes de masses différentes qui arrivèrent en même temps au sol.

L'ouvrage de M. Puisieux, « La Babel nucléaire » est publié aux Editions Galilée.

Itinéraire logique : de la tour de Babel — ou de l'impasse — à la tour de Pise. Quant au tour de l'E.D.F., qui est un impair, ce n'est qu'un tour de passe-passe.

Mais là ce sont les citoyens que l'on prend pour les billes.

LE « BON CHOIX »

VOTEZ RADIO-ACTIF ET DEVENEZ ENERGIE !

Le chef de la majorité, Valéry Giscard d'Estaing a besoin d'énergie. Non seulement pour gagner les élections mais encore pour résoudre la crise.

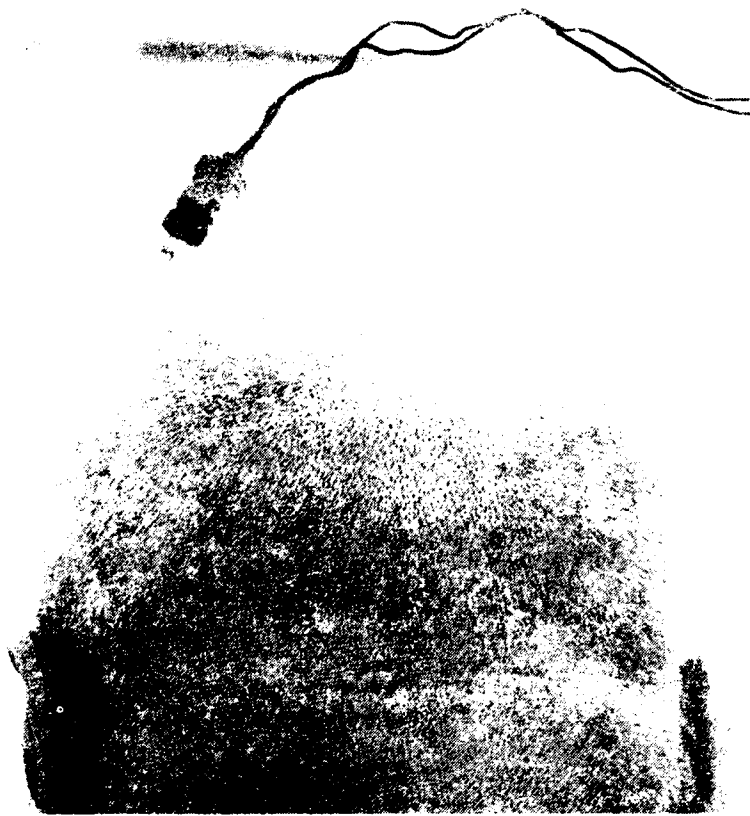
Moyen d'y parvenir : quadriller la France de deux cents surgénérateurs type « Phénix » de Creys-Malville. Marx voulait le bonheur par la consommation de matière. Le chef de l'État est plus fin : il le veut par la consommation d'atomes (petits morceaux de matière).

Dans le cadre du « droit à l'information » des Français, proclamé par le discours de Verdun (Doubs), il a fait lancer par l'E.D.F. une formidable campagne pour nous convaincre que l'énergie atomique et les surgénérateurs sont inoffensifs et d'une sécurité absolue. Nous avons le droit d'être informés. Nous le sommes.

Tandis que le Chef de l'État parlait à Verdun, un satellite soviétique, équipé d'un générateur nucléaire, s'écrasait au Canada. Un rayonnement radio-actif de forte intensité était aussitôt repéré près du lac Baker. Une centrale était endommagée aux États-Unis, puis une autre en Belgique, toutes deux dégageant des nuages radio-actifs.

Le « bon choix », c'est celui qui résout la crise de la matière. Celui qui dissipe les nuages et rend les nuées claires : c'est le choix nucléaire. Votant radio-actif, surgénérés par le Phénix — oiseau qui, dit-on renaît de ses propres cendres — les Français vont être rayonnants d'énergie. Finis les soucis matériels, ils ne seront plus qu'esprits ! Mort de Marx et de la matière !

Après Verdun, ce sera Hiroshima.



JUSTICE :

L'ESSENCE ET L'INDÉCENCE

Le 15 janvier 1978, deux malfaiteurs assassinent, sous les yeux de leurs enfants, M. et Mme Thureau, dans leur pavillon de Sucey-en-Brie. Ils assomment l'un des gosses (14 et 12 ans) et blessent l'autre à la cuisse. Le Chef de l'État s'absorbe dans l'essentiel de sa tâche. Il remonte les pendules de l'Elysée. Quant au Proust de l'Académie — Alain Peyrefitte, Premier Ministre par intérim — il rédige son prochain roman ou remonte le temps perdu.

Quelques centaines de gendarmes recherchent les meurtriers.

Le 23 janvier — huit jours plus tard — des malfaiteurs enlèvent le baron Empain, avenue Foch à Paris. Lâchant ses pendules, le Chef de l'État envoie un télégramme à

la famille et se préoccupe de l'affaire. Et le premier ministre intérimaire fait une déclaration télévisée.

Des milliers de policiers et de gendarmes contrôlent des centaines de milliers de voitures, d'individus et d'appartements.

Les Thureau étaient propriétaires d'une petite entreprise de papiers : quelques centaines de rouleaux à tapisser les pavillons de banlieue.

Le baron est propriétaire d'une formidable entreprise de papiers : des liasses de milliards qui se multiplient en tapisant les industries de l'Europe.

L'égalité des citoyens est l'essence de la Justice. Mais l'indécence de la Justice serait de confondre le papier peint et le papier Empain.

LA TORTURE ANIMALE BANC D'ESSAI POUR LA TORTURE HUMAINE

PAR STEPHANE BENOIT



A Rome, ce chien a été écorché vivant et sans anesthésie.

L'aboutissement final de la société scientifique de consommation matérialiste est-il la pratique généralisée de la torture d'hommes et d'animaux ? Les rapports périodiquement publiés par « Amnesty International », section française (20, rue de la Michodière, 75002 Paris), la « Ligue française contre la vivisection » (84, rue Blanche, 75009 Paris et 84550 Mornas, Vaucluse), et « L'action zoophile » (4, rue Lecomte-de-Nouy, 75016 Paris), en font foi : les progrès de la torture et de la vivisection d'êtres humains et animaux sont tels, en cette fin du XX^e siècle, que ces pratiques ont gagné la quasi-totalité des États.

Les vivisecteurs sont des malades mentaux qui assouvissent sur les animaux leurs instincts de tortionnaires.

pulsion sadique de torture et de mort était un phénomène exclusivement allemand. Sans doute, au cours de la seconde guerre mondiale, cette pulsion, qui animait toute l'Europe, s'est-elle focalisée sur l'Allemagne. Mais les nazis ont trouvés des auxiliaires dans presque tous les pays d'Europe.

C'était l'Europe entière qui, consciemment ou non, était nazie.

La vérité, c'est qu'il est plus facile de parler de l'« âme tortionnaire » du voisin, le peuple allemand, que de la nôtre. Ça ne coûte pas cher et ça donne bonne conscience. Et pourtant, si l'on regarde la vérité en face, le nazisme existe, aujourd'hui même en France, chez les plus respectables des hommes, même si l'échelle de la torture et de l'assassinat est différente.

CONTRAINTE PAR UN PRÊTRE A MONTER UN ESCALIER EN DÉPIT D'UNE FRACTURE

En août 1977 — l'été dernier — le brigadier de police français Marchandau, était suspendu de ses fonctions après avoir tué un jeune délinquant. C'était la troisième fois que le brigadier Marchandau tuait un délinquant en l'espace de quelques années. Aucune des deux premières affaires n'avait abouti à l'inculpation du brigadier. M. Michel Poniatowski était alors ministre. Comme dans les deux premières affaires, la police déclarait que le brigadier Marchandau avait tiré en état de légitime défense, alors qu'il était menacé. L'enquête — une fois n'est pas coutume — conclut pourtant que la victime se trouvait allongée face contre terre et qu'elle n'avait pas d'arme, à l'instant où elle avait été tuée d'une balle dans le dos tirée bout portant. Cette fois, le brigadier fut inculpé. Et sans doute, cette fois-ci, sera-t-il condamné. Mais Marchandau n'est qu'un lampiste. Le vrai responsable, c'est celui qui laisse faire et qui couvre, c'est le patron de la police, le Ministre de l'Intérieur, et c'est lui qui devrait se trouver dans le box des Assises. Car, si de tels faits se produisent, c'est parce qu'il les encourage, ne serait-ce que par le silence. Rendons justice à l'actuel ministre, M. Christian Bonnet, qui n'a pas couvert cette affaire.

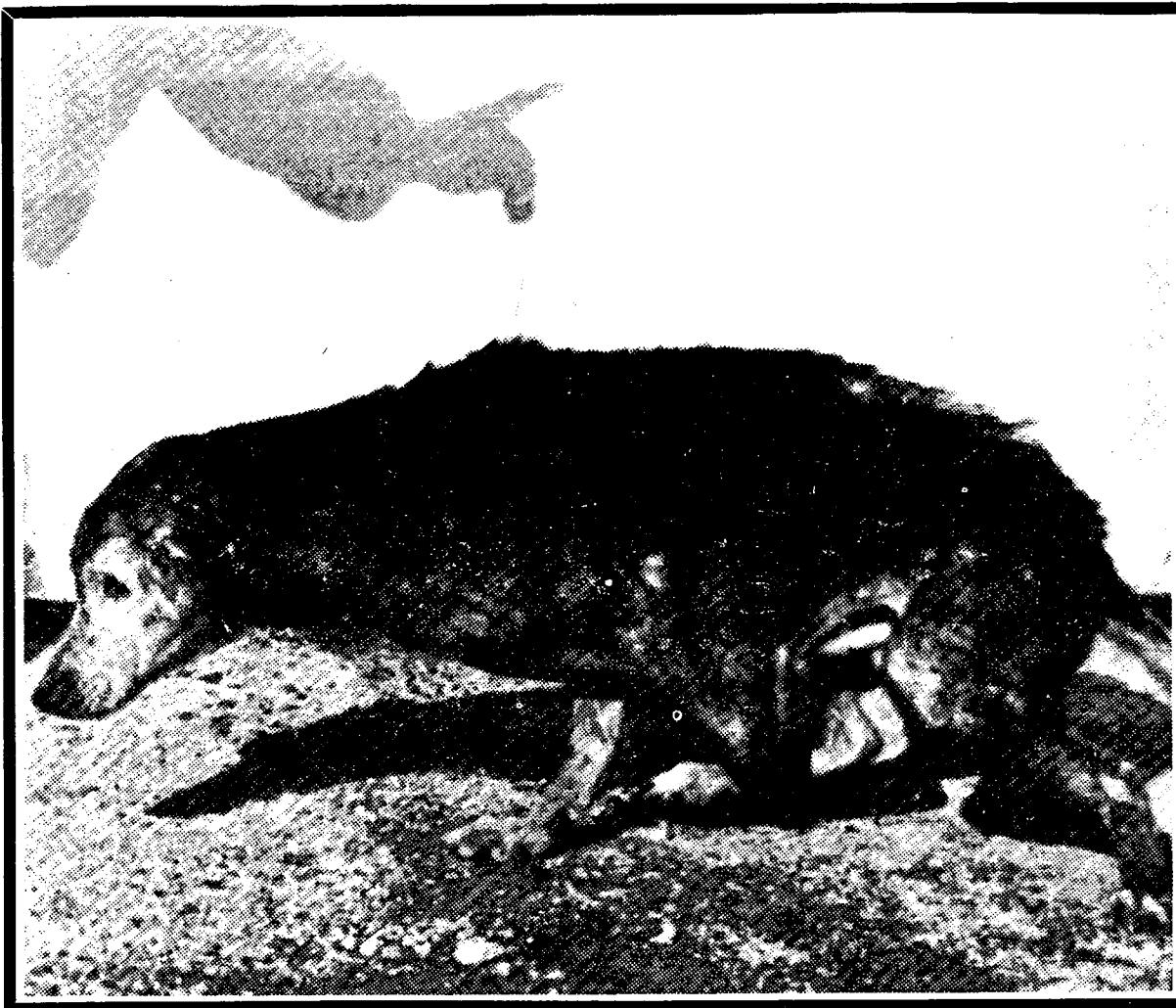
En mars 1976, le Père Fabre, religieux catholique, directeur de l'Espéridou, une institution catholique pour enfants handicapés, était inculpé pour homicide involontaire sur la personne d'une fillette de 13 ans, Isabelle Le Menach, morte étranglée par une camisole de force pendant la messe, le 15 février.

Selon Claude Manceron (« Le Nouvel Observateur » du 8 mars 1976) et selon bien d'autres témoignages, les fillettes pensionnaires de l'établissement étaient régulièrement maltraitées, frappées à coups de corde à sauter, contraintes de monter et de descendre un escalier, nues, sous les coups. L'une d'elles fut jetée à coups de pied au bas de l'escalier et contrainte de le remonter et de le descendre jusqu'à l'évanouissement : elle avait le fémur fracturé. Ce traitement rappelle celui des chiens jetés sur les tambours « Noble Collip ». D'autres enfants étaient crucifiées, colliers de cuir et chaînes aux poignets ou enfermées en camisole de force dans un réduit. Ces faits étaient connus de l'évêché, du préfet et des autorités nationales. Mais, en dépit de plaintes de la C.F.D.T. remontant à... 1972, rien n'avait été entrepris contre le Père Fabre jusqu'à la mort d'Isabelle. Le père Fabre justifiait ces tortures sous prétexte qu'« elles préparaient les enfants à gagner le paradis ». Il avait donc fait de l'Espéridou l'enfer.

Que le Père Fabre fût un malade mental, qui en douterait ? Son procès n'a toujours pas eu lieu et, de toute manière, il sera relaxé. Mais les complices, les supérieurs du Père Fabre, l'évêque, le préfet, les ministres qui étaient au courant se taisaient, ces complices qui sont les vrais responsables de la mort d'Isabelle, qui les jugera ? Il n'iront pas aux Assises. Et le grand patron du Père Fabre, Mgr François Marty, de quoi se préoccupait-il tandis qu'on tuait à l'Espéridou ? De la pornographie !

Mais de la pornographie inoffensive, celle des boucs émissaires, affichée dans les revues et au cinéma, mais pas de la vraie pornographie, celle qui consistait à frapper des fillettes de 10 à 13 ans, nues, dans un escalier.

Tragique illustration d'une parabole de l'Évangile : celle de la paille et de la poutre.



La patte avant gauche de ce chien a été cousue dans son abdomen

LA TORTURE ET LE MEURTRE : UNE VOCATION

On peut illustrer abondamment l'existence de l'instinct du bourreau, de cet instinct nazi, qui existe en chacun de nous et qu'il faut conjurer. Encore faut-il comprendre que, pour le conjurer, il faut en parler, il faut savoir qu'il existe et que chacun de nous peut y succomber. Il faut, au contraire même de ce que font les autorités, qui couvrent le scandale, parce qu'elles craignent qu'il ne les éclabousse, connaître le scandale, le dénoncer, en parler chaque fois que possible. Car le scandale est en chacun de nous. Nous sommes tous le scandale. Et les plus scandaleux ne sont pas Fabre et Marchandau, ils n'ont plus droit qu'à notre qu'à notre commisération, à notre compassion, à notre fraternité : ils nous révèlent ce qui est scellé au plus profond de nous-mêmes et qu'il faut arracher de nous-mêmes. Ce sont les hommes d'autorité et de pouvoir qui ont provoqué le scandale parce qu'ils l'ont caché.

Malheur à celui par qui le scandale arrive, c'est-à-dire à celui qui tait, qui cache et qui couvre le scandale, parce

que son silence engendrera un scandale bien plus grand. Le plus tragique des scandales c'est l'indifférence et la complicité, c'est-à-dire le silence.

Et ceci nous amène à la seconde raison pour laquelle on poursuit les expériences de tortures et de meurtres sur les animaux.

Les compagnies d'assurance, qui assurent les compagnies aériennes, ont révélé, il y a déjà plusieurs années, un fait troublant. Les contrôles médicaux minutieux qu'elles exigent qu'on pratique sur les pilotes de ligne, ont fait apparaître que 10 % d'entre eux étaient sinon des épileptiques, des hommes à tendance épileptoïde. Or cette proportion de 10 %, sur une population de pilotes de lignes était anormalement élevée par rapport à une population mélangée.

Et alors on s'est aperçu que la tendance épileptoïde d'un individu entraînait chez lui certaines vocations comme celle de voler dans l'espace aérien.

En d'autres termes, il y avait une corrélation entre certaines tendances génétiques pathologiques et la vocation à exercer tel ou tel métier.

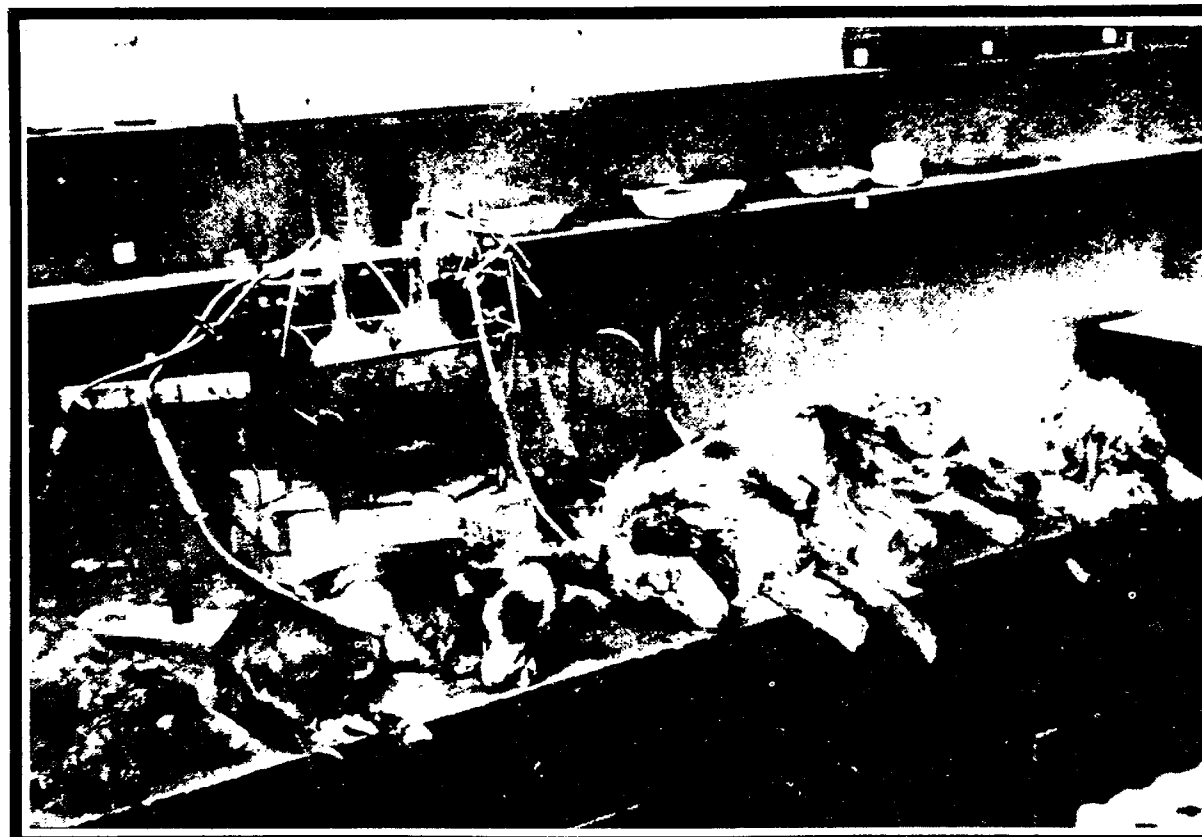
Et, bien sûr, la question qui se pose

aussitôt est celle-ci : devient-on dans un certain nombre de cas, sinon dans tous, bien sûr, religieux, policier, juge, vivisecteur, médecin, chirurgien, homme politique, etc., parce qu'on y est poussé par une vocation qui a pour origine un caractère génétique pathologique ou morbide ?

La torture et le meurtre correspondent-ils à une vocation pathologique, qui peut être génétique, bien sûr, mais dont la révélation se fait ou ne se fait pas au contact du milieu socio-culturel, qui en est le catalyseur, qui la met en évidence, en un mot la révèle ?

LE BESOIN PATHOLOGIQUE DE TORTURE ET DE TUER

En d'autres termes, serions-nous déterminés à faire ce que nous faisons à la fois par des caractères génétiques et par le milieu dans lequel nous nous développons ? Et, bien sûr, le milieu — c'est-à-dire la famille, les copains, l'école, l'éducation, ou leur absence, les lectures, la télévision, les pollutions physiques et psychiques, bref, tout ce qui nous entoure — aurait-il une influence décisive, positive ou négative, sur



Quatre mourants d'une occlusion intestinale artificiellement provoquée pour voir « ce qui va se passer ».

l'exercice de nos pulsions morbides et criminelles ou, au contraire, sociales et fraternelles ?

Serait-ce un besoin pathologique — c'est-à-dire maladif, névrotique ou psychotique — d'exercer un pouvoir spirituel sur l'esprit des autres ou de leur apporter un réconfort moral ou les deux à la fois, qui serait à l'origine de la vocation religieuse ; un besoin pathologique d'exercer un pouvoir temporel ou une autorité physique sur les hommes ou d'être un guide pour eux ou les deux à la fois, qui pousserait les hommes politiques à vouloir gouverner leurs semblables ; un besoin pathologique d'exercer répression physique et répression morale, torture carcérale et meurtre (dans le cas de la guillotine), sur les hommes ou de chercher à les protéger du crime ou les deux à la fois, qui pousserait les policiers et les juges dans la police et la magistrature ; un besoin pathologique de torturer et de tuer ou de chercher à soulager la souffrance des autres et à leur permettre de survivre, ou les deux à la fois, qui serait à la source des vocations de vivisecteur, de médecin, de chirurgien ou de boucher, etc ?

DES HITLER MINIATURES

Quand on sait qu'un instinct n'est qu'une pulsion d'énergie variable et réversible qui se meut, dans un sens ou dans l'autre, entre deux pôles très exactement contraires, comme la vie et la mort, la haine et l'amour, le sadisme et la masochisme, l'envie de torturer et l'envie de soulager, le besoin de faire du bien et celui de faire du mal, les valeurs positives et les valeurs négatives, etc., et que l'état sain ne consiste qu'à maintenir un équilibre toujours instable entre le positif et le négatif, entre le besoin d'être un saint et celui d'être un criminel, d'être Dieu et d'être le diable, on sait que la réponse est oui. Et que le policier et le juge ne sont que deux inversions du criminel — c'est-à-dire qu'ils sont animés par la même impulsion inversée — qui sont susceptibles de se réinverser en pulsions criminelles dans l'exercice même de leurs fonctions. Ce qui est également vrai du criminel qui peut aussi bien devenir un saint.

Alors on devient conscient que l'état sain ou non pathologique n'est qu'un équilibre fragile (qui non seulement est très difficile à maintenir, mais encore peut être, à tout instant, rompu par le bouleversement du milieu physique), entre l'homme — qui constitue un milieu physique et psychique — et le milieu où il baigne et qui est aussi à la fois physique et psychique.

Alors on devient conscient que la subtile relation écologique, qui existe entre l'individu et le milieu collectif où il baigne, nous menace à chaque instant de folie. On prend conscience que nous ne sommes que des équilibristes amateurs suspendus sur le fil de la raison au-dessus de l'abîme de la folie, et que l'état perpétuel de déséquilibre où nous sommes ne permet pas de dire si nous sommes fous ou non.

Alors on comprend que les vivisecteurs relèvent tous de la psychopathologie quotidienne et que la torture et le meurtre des hommes est indissociable — c'en est le corollaire — de la torture et du meurtre des animaux.

Tant que l'homme ne montera qu'indifférence et, par conséquent, complicité passive, à l'égard de ses congénères qui torturent les animaux, c'est sa propre torture et son propre meurtre qu'inconsciemment il tolérera et provoquera. Il en sera le complice masochiste inconscient. Car cette indifférence et cette complicité seront la preuve qu'il n'a pas arraché le scandale de son cœur : son instinct de mort.

C'est lui-même alors qui engendrera et préparera, chaque jour, dans les actes les plus spectaculaires comme les plus modestes, les plus significatifs comme les plus anodins, à l'échelon le plus haut comme le plus bas de la vie sociale, l'avènement de nouveaux Napoléon, de nouveaux Hitler, de nouveaux nazis, de nouveaux Staline, de nouveaux Pinochet, de nouveaux Mao, dont les vivisecteurs, le brigadier Marchandau, le Père Fabre et tous ceux qui les couvrent, jusqu'aux chefs des États, ne sont que des miniatures (1).

Stéphane Benoît.

(1) Les informations contenues dans cet article proviennent du Dr Jacques Kalmer, de Mme Eliane Sabatier et de M. Emile Potelle, collaborateurs de la revue « L'Anti-vivisection » que dirige M. J. Duranton de Maguy.

— Deux enfants et un chien, Monsieur, c'est l'image du parfait honnête homme de nos jours. Va pour les enfants mais un chien par cellule familiale vous explique en partie l'état des trottoirs. Alors un conseil : évitez de sortir après 22 H !

— Je ne vois pas le rapport.

— Regardez autour de vous. La rue est calme et déserte. Tout va bien. La France rote en ce moment devant un film télévisé — n'importe lequel — et les trottoirs sont encore propres. Mais à la fin de l'émission, Monsieur, ce sera terrible ! Vingt-deux heures n'auront pas plus tôt sonné qu'un troupeau d'hommes frigorifiés, transis, le cou dans les épaules, trainés derrière une laisse, apparaîtront au bas de chaque immeuble, l'œil vissé au trou-de-balle de l'animal car c'est à cet orifice qu'ils devront de remonter pour se coucher en toute sécurité.

— Ce que vous dites est effrayant ! Après « Métro-boulot », voilà un autre phénomène : « Télé, pipi du chien, dodo ».

— Ainsi va le siècle. Une grande partie de la vie est désormais réglée sur le petit écran. Et à bien réfléchir, que voulez-vous leur donner à la place ? Dans l'état actuel des choses, j'aurais bien peur de lâcher quelques millions d'insatisfaits en les privant de télévision. Songez qu'une grève partielle de quelques heures fait sursauter le taux de natalité ! Supprimez leur ces rêves en boîte au jour le jour et c'est la guerre civile !

— Vous dramatisez ! Tout le monde ne regarde pas la télévision...

— Des marginaux d'un soir (comme nous). Des étudiants qui changent le monde autour d'un café-crème. Des immigrés, des alcooliques ou des clochards. Des épuisés qui se sont endormis après le générique. Des « pauvres » qui l'auront un peu plus tard. Mais le plus gros des électeurs, Monsieur, se trouve à l'intérieur de ces maisons, en charentaises, suspendu à son poste en noir et blanc ou en couleur, jusqu'à la fin du film. Je vous parle

La télévision n'est pas seulement un moyen d'information qui réduit le temps et l'espace. Elle est aussi devenue une horloge qui rythme la vie de famille, comme le batteur rythmait la cadence des rameurs sur les anciennes galères. Abel Faure a surpris ce dialogue qui montre que la télévision est aussi un mode de contraception.

d'ailleurs ma casquette qu'à 22 h 15 bon nombre de fenêtres s'éteindront au même instant.

— Mais il y a trois chaînes ! Et il faut considérer que l'on peut échanger des idées et discuter autour d'un film, en famille, bien au chaud... Et la soirée n'est pas finie ! Rien n'empêche après « Autant en emporte le vent », de rêver, de lire ou de faire l'amour...

— J'aimerais partager votre optimisme. Il y a sans doute trois chaînes mais dans le meilleur des cas, deux films, et là, la France sera scindée en deux. Comme d'habitude. Le reste de la semaine, son cœur sera au diapason avec « La charge de la huitième Brigade » ou « Les enrégés de Guadalcanal ». Mais vous parliez d'amour ! Lequel ? Voulez-vous faire allusion à de rapides va-et-vient avec éjaculation précoce ou incertaine ou de l'autre, celui que nous rêvons de faire à genoux ou sur une table, à la campagne ou n'importe où à condition d'y mettre assez de temps et de climat ? Temps et climat ! Il me semble que le véritable amour ne peut se passer ni de l'un ni de l'autre. Or parlons d'abord du temps ! 20 H : les informations — 20 H 30 : le film — 22 H : la fin de l'aventure. Il est tard, la vaisselle reste à faire sans parler du chien à soulager ou de l'émission suivante qui a pris le relais. Quelle « idée de temps » vous reste-t-il pour chauffer et grimper votre maîtresse ? Un misérable quart d'heure de précipitations. C'est triste et peu. Et le climat ! Imaginons que vous ayez été séduit une heure-et-demie durant par Marilyn Monroe et que votre brave épouse n'ait pas exactement le gazouillis, le tour de taille et la moue

de la célèbre actrice ! Je ne donne pas cher de votre résultat personnel entre les draps. Et prenons le cas contraire ! Votre épouse vient de faire un transfert sur Clark Gable, vous vous présenterez, hélas, devant une partenaire déçue.

— Vous avez de très bons films avec Bernard Blier.

— Là, vous aurez toutes vos chances. Évidemment. Pour votre « petit quart d'heure »... Mais méfiez-vous quand même de ces spectacles qui affichent : « Bernard Blier et Rita Hayworth ; évitez de choisir le programme qui propose : « Steve Mc Queen et Alice Sapritch ». Ceci pour vous, cela pour votre femme...

— Mc Queen, Gable ! Personne n'est allé voir dans leur culotte.

— Mystère, Monsieur ! Rien ne peut lutter contre le mystère. Or, avec tout le respect que je vous dois, vous n'en avez plus ! Fonctionnaire du loisir projeté, vous aurez beau « rouler » entre la salle-de-bain et la chambre-à-coucher, vous ne saurez toujours pas jouer au poker et vos petits airs de grand voyou ne tromperont personne. Chaque soir, un homme fait irruption chez vous en toute impunité et accuse vos différences. Il bouge, il vit, vous êtes assis. Il vous efface. Il vous supprime. En fait, vous êtes cocu. Oui, Monsieur, vous êtes cocu mais en toute sérénité !

— Je savais que la télévision avait tué le septième art, la conversation à table, les devoirs d'école, le sommeil, l'originalité régionale et individuel, la vie nocturne... mais l'amour ! Et à vous entendre, il n'y a guère de solution. Si on ferme le robinet des émissions télévisées, c'est la révolution — à court ou à long terme — et si on le laisse ouvert, deux heures de vie et une certaine identité s'envolent pour des millions de gens. Mais s'il n'y a plus d'amour possible, il n'y a plus rien, n'est-ce pas ? C'est la faillite d'une civilisation !

— C'est vous qui dramatisez, à présent ! Figurez-vous que l'État y a pensé ! Vous pouvez encore sortir et faire gaillardement l'amour le vendredi.

— Pourquoi le vendredi ?

— C'est la soirée d'Apostrophes.

Abel Faure.



S.O.S PRATIQUE DU QUOTIDIEN



« Solitude, S.O.S., mecs et nanas paumés (éls, vie de con... », la liste n'est pas close. Ça coince dans la vie de tous les jours ; ça hurle même à travers les détresses personnelles livrées à l'état brut dans les petites annonces.

Car nous sommes tous à des degrés divers meurtris par les conditions de notre existence quotidienne. Lassitude ou désespoir, sans autre alternative. Parce que les rapports sociaux ne sont que mercantiles, le travail ingrat, les décisions et le pouvoir arbitraires. L'individu isolé est écrasé par la collectivité anonyme, mais paradoxalement il n'existe aucune solution collective.

Alors à quoi bon dénoncer les conditions matérielles qui engendrent cette situation si on ne cherche pas parallèlement une stratégie, des formules concrètes pour changer le quotidien, et s'attaquer ainsi aux sources de l'aliénation ?

La pollution matérielle, l'organisation sociale frustrante ne peuvent se résoudre sans poser clairement la question de la pollution des consciences.

Il faut donc s'attaquer à ce qui supporte l'édifice, nos habitudes de comportement.

Alors changeons nos réflexes : c'est pourquoi à Don Quichotte il nous est paru primordial de promouvoir des actions sur le terrain, pour que notre vision du monde ne reste pas lettre morte.

Apporter des réponses collectives à tous les problèmes de la vie quotidienne et remettre ainsi en question notre mode de consommation pour réagir contre la léthargie et le ghetto des solutions personnelles, l'illusion du « chacun pour soi » sur quoi s'appuie notamment le système. Commençons, par l'intermédiaire de cette rubrique, à nous rencontrer ; permettons à tous ceux qui veulent faire quelque chose au niveau du quartier, de la ville de pouvoir se connaître et d'organiser ensemble des actions. Achat groupé de nourriture, mise en commun de certains matériels onéreux. Crèches à organiser, projets d'écoles parallèles à discuter, etc.

Initiative collective à la vie de la commune ou du quartier pour prendre en charge certains problèmes

laissés trop souvent à la discrétion des promoteurs. Créer des associations de défense sans attendre d'avoir le couteau sous la gorge pour réagir (généralement trop tard). connaître ses droits. Ce ne sont que des suggestions. Une telle rubrique ne peut exister qu'à partir de vos propositions, vos projets, besoins et réalisations. Le journal se chargera de répercuter chaque initiative, de mettre les gens en contact, d'organiser des réunions.

Chaque personne intéressée par ce mode d'action sur la vie quotidienne est invitée à nous communiquer nom, adresse et action ou projet qu'elle souhaite plus particulièrement réaliser. Les gens d'un même quartier pourront ainsi se contacter ; mais l'originalité de la rubrique consistera à ne pas être une simple « boîte aux lettres » mais le moyen de contacter tous ceux qui se seront fait connaître, pour créer un véritable réseau parallèle.

Pourquoi ne pas prévoir pour plus tard un spectacle ou même un film illustrant l'action et les réalisations des groupes ?

En attendant écrivez-nous nombreux, en apportant idées et suggestions, à : Pratique du quotidien, « Don Quichotte », 10, rue du Caire, 75002.

Quelques références utiles :

Autrement, trimestriel, 30 F. Le numéro 6 de Septembre 1976 est particulièrement intéressant pour ce qui nous occupe : Contre-pouvoir dans la ville.

Le Pont, bimestriel, 8 F. Revue d'écologie pratique. Édition de la lanterne, 5 rue du Lac-Magny Verneuil, 70200 Lure.

Les éditions **Alternatives et Parallèles**, librairie, 47 et 51 rue Saint-Honoré, 75001 Paris, publient d'intéressants mais onéreux albums : notamment un « catalogue des Ressources » en trois volumes (1^{er} : 39,50 F, 2^e : 45 F, 3^e : 50 F). Le premier volume contient par exemple toutes les informations (bibliographie, association, matériel, expériences) dans les domaines de la nourriture, du vêtement, des transports et de l'habitat.

Voilà un petit échantillon susceptible d'occuper nos longues soirées d'hiver.

LE SEXE EN CAGE

On n'en parle jamais, ce n'est pas dans le code pénal, mais c'est la première pensée sur la prison qui vient à l'esprit : être en prison c'est être condamné à la continence sexuelle. Aucune loi aussi barbare soit-elle ne mentionne cette mutilation cruelle. Une privation qui est à l'origine du dérèglement physique et moral des détenus. Mais n'est-ce pas ce que la société souhaite réaliser ?

Sujet tabou, la sexualité dans les prisons est à l'exacte image de la misère sexuelle généralisée. Car le sexe en cage est la règle de tous.

La libéralisation n'est qu'une tolérance inscrite dans le cadre de l'antique législation répressive. L'Ordre veille : ceux qui se sont érigés en juges, à défaut d'autre érection, défendent toujours les mêmes principes autoritaires.

Comment, en effet, une société toute entière bâtie sur la mutilation sexuelle de ses membres pourrait-elle reconnaître ce droit de l'homme clandestin ?

Ce refoulement des exigences naturelles est précisément à l'origine de notre organisation sociale, elle-même responsable du système pénitentiaire.

Si la barbarie à visage humain est à nos portes, elle a surtout son siège dans nos têtes.

Connait-on suffisamment l'arbitraire de la détention préventive ? Sait-on que l'éventail des détenus comporte plus de socialement faibles que de véritables délinquants ? Alors pourquoi un tel acharnement à meurtrir la chair et l'esprit ?

Notre société elle aussi a son Inquisition.

Pour une fin de mois difficile, une négligence bancaire, et parce que vous êtes au S.M.I.C., c'est-à-dire sans défense devant les rouages de la société, vous risquez de vous retrouver dans les oubliettes de la République où vous n'êtes qu'un matricule.

Comme cette mère de famille qui élevait seule ses trois enfants ; jetée sans délai en prison pour un chèque sans provision de 150 francs. On connaît la conséquence de cette mesure judiciaire : quelques jours après, l'aimé se suicidait. Ce n'est pas une bavure ni un cas unique, mais l'aboutissement logique de notre système.

Pourquoi un tel mépris de l'homme, un tel besoin non de punir mais d'avilir ?

Mépris de la vie, haine de soi-même et destruction corollaire de l'au-

tre dès qu'il se trouve en votre pouvoir. L'« autre » en temps de guerre ce sera l'ennemi sur qui toutes les horreurs seront permises. En temps de paix il faut bien un exutoire : le degré de torture morale et physique dépendra alors des circonstances et du régime politique du pays. Le prisonnier privé de tout est à la merci de toutes les brimades possibles : hors la loi aux deux sens du terme il ne peut évoquer le droit pour échapper à l'arbitraire.

Usine à broyer, la prison française fait son office, consciencieusement. Non content de vous priver de liberté, on dénature vos instincts les plus élémentaires. Et l'on s'étonne de ces fauves évadés qui sèment la terreur, qui tuent sans remords ! Mais c'est la cruauté gratuite du système pénitentiaire qui fabrique ces monstres... Alors quand par malheur l'un de ces misérables s'évade, c'est la battue comme pour une bête sauvage : car ils savent qu'ils l'ont rendu sauvage !

Pour ces juges séniles, mettre tous ces jeunes en prison c'est un peu punir le sexe, c'est tuer la vie.

Car la vie de l'homme « libre » est telle qu'elle lui est déjà insupportable. Alors pourquoi s'attendrait-il sur les réprouvés ?

Il tolère les guerres, désire souvent la violence légalisée dans laquelle il peut exprimer toute sa rancœur. Rancœur contre ses conditions de vie, mais il ne sait pas : et selon les époques, il ira caser du boche, du juif ou de l'arabe, avec la bénédiction des autorités bien entendu.

A la source de cette violence aveugle il y a une frustration sexuelle généralisée. Misère affective aussi, puisque par des conventions absurdes mais impératives il se trouve condamné à vie à la prison familiale ; d'abord comme enfant, ensuite comme mari ou femme. Le droit au plaisir sexuel, déculpabilisé, ne lui a jamais été reconnu, ce plaisir vital pourtant pour l'équilibre et la santé de tout individu.

Ce besoin mutilé doit être compensé : tout l'organisme en révolte se tourne alors vers la violence du rigorisme moral et de la loi.

Oui, le goût pour le pouvoir est déjà une perversion sexuelle. Et donc ce sont des malades mentaux qui, sous le masque de la rationalité, conduisent le monde à sa perte. Menace permanente de la guerre nucléaire, extermination définitive de la race humaine voilà le véritable aboutissement d'une haine inconsciente de la vie.



Oui, l'énergie sexuelle est dangereuse ! Mais uniquement quand elle est détournée de son usage naturel.

Saint-Augustin n'écrivait-il pas malgré sa sainteté : « Supprimez les prostituées, alors la puissance des passions sexuelles détruira tout. »

Oui, il faut commencer par briser ces inqualifiables barreaux de la misère sexuelle.

Non, Jean Valjean n'a pas fini de souffrir ! Il continue de déchirer ses ongles sur les murs de nos prisons modèles. Modèles, sans doute, par le taux de suicides. Des prisonniers condamnés au désespoir ou à la haine.

Cette prison que nous devons ouvrir à la vie sexuelle, comme cela se fait dans certains pays, cette prison se trouve dans nos corps, dans nos esprits.

J.J.G.

SYSTÈME D

NOUS vivons dans un système politique gouverné par les sociétés commerciales, anonymes ou à responsabilité limitée, dont l'objectif est de faire du profit. Pour faire de gros profits, il n'y a pas de secret, il faut voler. Nous vivons donc dans une société où la règle est le vol. Mais le vol légal, protégé par la loi.

Le vol illégal est celui qui consiste à dérober une marchandise donc à faire un profit sans contrepartie. Le vol légal consiste à faire payer une marchandise — qui est la contrepartie — beaucoup plus cher qu'elle ne vaut. Ou encore à frauder sur la qualité de la marchandise.

Par exemple, le P.D.G. de « Conforama », dont les publicités mensongères sont diffusées chaque jour par les radios périphériques, vient d'être condamné à 15 jours de prison avec sursis et 27.000 F d'amende. Les réfrigérateurs qu'il vend depuis des années en annonçant une capacité de 210 litres et un voyant lumineux n'avaient pas de voyant et leur capacité n'était que de 160 litres.

Le professeur de médecine qui fait payer une consultation d'une demi-heure 350 F n'est quant à lui pas considéré comme un voleur. Pas plus que l'avocat qui vous réclame 1 000 F pour avoir réglé une affaire en donnant deux coups de téléphone (cela m'est arrivé).

Mais le chômeur qui vole une tranche de jambon écope, quant à lui, d'un mois de prison ferme. La tranche de jambon valant environ 1,50 F, le P.D.G. qui escroque ses clients de 200 F par réfrigérateur, a volé 133 tranches de jambon. A un mois de prison la tranche, cela devrait déjà faire 133 mois de prison ferme, à multiplier par quelques centaines de congélateurs vendus. Si la justice avait eu la main aussi lourde avec M. Pierre Sordoillet, le P.D.G. en question, le malheureux aurait été condamné à plusieurs milliers d'années de prison.

Il est vrai qu'une telle fermeté risquerait d'éclaircir fortement les rangs du patronat français.

La société de consommation est donc celle du vol légal, organisé et protégé.

Pour s'en défendre, il est utile d'éviter de recourir à ses

services autant qu'on le peut et d'utiliser des trucs dans ce but.

En voici quelques-uns. A vous de nous en communiquer d'autres.

MÉDECINE

Les médecins étaient considérés, à l'époque de Molière, comme des incapables et des charlatans. On prétend qu'ils auraient changé. Mais rien n'est moins sûr. Une enquête faite récemment par notre confrère « Le Nouvel Observateur » a montré que neuf médecins sur dix avaient été incapables d'établir un diagnostic convenable et un traitement adéquat dans le cas d'une banale angine. Évitez donc, dans toute la mesure du possible de recourir à eux. Voici quelques cas où vous pouvez vous soigner vous-même.

GRIPPE — Si vous attrapez la grippe, ce qui est fréquent par ces temps froids, vous pouvez vous en débarrasser en quelques heures, soit en prenant une dose d'Oscilloccinum 200 (médecine homéopathique du Dr Roy), soit en avalant 20 grammes de chlorure de magnésium en poudre dilués dans de l'eau. Ces médecines se trouvent dans toutes les pharmacies et ne coûtent pas cher. Encore faut-il les prendre dès le début de la grippe.

HYPERTENSION — Mangez de l'ail cru en grande quantité. L'ail cru a également le mérite de fluidifier le sang. D'une manière générale, on n'en mange jamais assez. Vous pouvez ajouter à ce traitement l'absorption de riz et de pommes.

Nos grand-mères, qui n'étaient pas idiotes, prenaient aussi de la tisane des feuilles d'olivier. Environ 20 grammes de feuilles bouillies une dizaine de minutes.

CONSTIPATION — La constipation est une maladie de civilisation. Passer sa journée derrière un bureau, sans exercice entraîne une profonde paresse intestinale à laquelle peu de gens échappent. La constipation est un facteur cancérigène. Il faut lutter contre. Mais surtout pas par des moyens médicaux et pharmaceutiques antinaturels, qui engendrent une accoutumance. Le remède le plus simple et le plus efficace consiste à boire un ou deux grands verres de chicorée.

On peut aussi essayer des tisanes purgatives faites avec du liseron des haies (environ 15 grammes par litre d'eau) ou de l'aloès qui se trouve dans le Midi.

PRODUITS DE TOILETTE

DENTIFRICE — Une véritable absurdité consiste à acheter du dentifrice à un prix exorbitant chez un pharmacien. Les meilleurs dentifrices sont le savon ordinaire de Marseille, dont vous enduirez votre brosse à dents ; la poudre de thym, qui est un excellent désinfectant ; l'eau salée préparée avec du gros sel de mer. Pourquoi aller engraisser les laboratoires de produits pharmaceutiques et pharmaciens quand vous pouvez fabriquer, sans frais ni fatigue, votre dentifrice vous-mêmes.

SHAMPOING — Il est encore plus absurde de se laver les cheveux avec un shampoing pharmaceutique ou de supermarché. Il n'y a rien de mieux pour vous abîmer les cheveux et accélérer leur chute. Le meilleur des shampoings consiste à se laver les cheveux au véritable savon de Marseille, à les rincer, à les asperger de vinaigre, à les frictionner et à rincer abondamment pour finir. Ce traitement simple et très peu coûteux peut même arrêter la chute de vos cheveux et vous empêchera d'avoir des pellicules.

BEAUTÉ

ONGLES CASSANTS — Si vous avez les ongles cassants, baignez-les chaque soir dans de l'huile d'olive tiédie au bain-marie. Massez ensuite vos ongles quelques minutes. Le résultat est garanti.

MASQUES — Des masques pour la peau sont vendus dans les instituts de beauté, les pharmacies ou les supermarchés à des prix élevés. Mais vous pouvez fort bien les préparer vous-même en coupant fruits et légumes en tranches fines et en vous les appliquant sur le visage. Pour les peaux grasses, tranches de tomate ou d'orange. Pour les peaux sèches, avocats, framboises, ananas. Pour toutes les peaux, concombre, chou, pêches.

Si vous tenez d'autres trucs de votre mère ou de votre grand-mère, écrivez-nous. Nous le publierons.



RENÉ DUMONT n'est pas seulement un professeur de renommée internationale, qui a consacré sa vie et de nombreux ouvrages à étudier la manière dont l'exploitation des pays du Tiers-Monde par des castes dirigeantes et les pays dits civilisés, engendraient un bouleversement quasiment irréversible de l'équilibre écologique de la terre.

Il est également connu pour avoir défendu les couleurs de l'écologie aux élections présidentielles de 1974. C'est lui qui se trouve à l'origine de la « prise de conscience écologique » des Français, et du développement toujours croissant de la lutte écologique. *Don Quichotte* est allé l'interviewer.

René Dumont à Don Quichotte : « IL FAUT UN NOUVEL ORDRE DU MONDE

MAIS PAS CELUI DE GISCARD »

R.S. — On peut chiffrer la faim dans le monde à l'heure actuelle ?

René Dumont. — Sûrement, il y a cinq millions d'hommes qui meurent actuellement chaque année de surmortalité, de malnutrition et de sous-alimentation. C'est un ordre de grandeur. On estime que les gens mal nourris présentent une surmortalité, par rapport à la mortalité moyenne de leur pays, qui se chiffre à cinq millions par an, douze mille par jour, pour l'ensemble du monde. Ce sont des estimations. La malnutrition et la sous-alimentation peuvent causer la mort par certaines maladies. Les gosses qui ont la rougeole en Europe survivent. En Afrique, ils claquent. Ils sont beaucoup moins résistants à cause de l'alimentation. Par ailleurs, la moitié de l'humanité mange mal, et le quart de l'humanité mange très mal. Dans le sous-continent indien, Inde, Bangladesh, Java, il y a 60 % de la population paysanne qui est fortement sous-alimentée, située en-dessous de ce que l'on appelle la « Ligne de pauvreté ».

R.S. — Et comment se pose le problème écologique dans ces pays ?

René Dumont. — Les paysans sont très nombreux. La population ne cesse d'augmenter. On est donc obligé d'étendre les surfaces labourées, cultivées, plus qu'il ne le faudrait. Le problème se pose différemment en Équateur, en Thaïlande ou en Inde. En Équateur, il y a quelques plaines suffisantes pour nourrir tout le monde, si elles n'étaient pas détenues par la grande propriété qui ne les cultive pas, en général. Généralement elle y installe du bétail, des clôtures et n'en tire pas grand chose. Les paysans, très nombreux, sont chassés de ces plaines. Et ils sont mis où ? Sur les pentes de la grande sierra. Et, eux, pour manger, doivent labourer. Or ces pentes ne devraient pas être labourées, on devrait y mettre des prairies et des forêts pour retenir les terres et labourer le plat, qui est là, en quantité surabondante, mais qui est détenu par un groupe de gens qui habitent en ville, qui possèdent ces terres, qui ne veulent pas s'en occuper, mais qui veulent les garder. Alors bétail, clôture et un gardien qu'on appelle un « caporal ». Donc destruction de la sierra andine depuis la Colombie, l'Équateur, le Pérou, la Bolivie.

En Thaïlande, un très riche pays, de belles plaines de rizières centrales, qui vit très largement, beaucoup plus à l'aise que tout le restant de l'Asie du Sud, parce que peu peuplé jusqu'en 1930. Puis, voici que la population augmente, que les gens des villes commencent à acheter les rizières de la plaine centrale, à les cultiver avec tracteurs, avec le moins de travail possible, de faibles récoltes. Et

est une ville empoisonnée par les automobiles, Paris, ce n'est rien à côté de Bangkok.

En démolissant la forêt, on démolit le régime des fleuves et on provoque des inondations accélérées parce que l'humus forestier retenait une partie importante des pluies. Maintenant le champ ne fait plus l'éponge comme faisait l'humus forestier. Autrefois, le paysan maintenait un équilibre écologique, c'est fini.

R.S. — Quelles solutions voyez-vous ?

René Dumont. — Premièrement, le contrôle des naissances. En 73, au Bangladesh, personne ne voulait en parler. Ils croyaient qu'ils allaient augmenter suffisamment la production. Maintenant c'est devenu la théorie officielle, de gros efforts sont faits, mais il n'y a pas de cliniques et de dispensaires partout. En Inde, le contrôle des

René Dumont. — Ils interviennent en ce sens que les pays développés demandent des cultures d'exportation, alors qu'ils ne sont pas seulement capables de nourrir leur pays. Comme la culture d'exportation rapporte plus d'argent, on la développe aux dépens des cultures vivrières. Les cultures d'exportation de l'Inde et du Bangladesh sont le jute et le thé et ce sont les deux denrées dont les prix ont été continuellement mauvais depuis trente ans.

R.S. — Le problème de la faim dans le monde dépend en partie de l'attitude des pays développés...

René Dumont. — Des pays développés qui sous-paier toutes les matières minérales et agricoles exportées par les pays du Tiers-Monde, ce qui empêche ces pays de moderniser leur agriculture.

R.S. — Est-ce que vous ne croyez pas au fond que ça pose un problème de conscience mondiale, de conscience universelle ?

René Dumont. — Il y a trente ans que je pose le problème sous forme de conscience mondiale dans tous mes livres. Il y a trente ans que j'en appelle à la conscience mondiale de l'humanité. Il y a deux mille ans que les Chrétiens en appellent à la conscience morale de l'humanité.

R.S. — Est-ce que vous ne croyez pas que l'Europe, si elle se faisait, pourrait jouer un rôle dans ce domaine ?

René Dumont. — Évidemment. L'Europe actuellement dispose d'excédents dont elle ne sait que faire en poudre de lait par exemple. Il y a 1 300 000 tonnes de poudre de lait en stock dans les pays de l'Europe des neuf. On en donne un petit peu aux pays du Tiers-Monde mais beaucoup trop peu. On la donne au bétail. En Europe, les vaches laitières consomment du lait. Au Bangladesh, on produit un peu de lait, mais c'est trop cher pour les gosses. On en fait une espèce de pâte avec de l'eau, on la transporte chez les confiseurs qui en font des bonbons au lait pour les riches.

R.S. — Quand je parle de l'Europe, je ne pense pas tant à l'Europe des Neuf, qui est un groupement d'intérêts économiques et commerciaux, mais à une Europe plus large, qui ait une conscience européenne et qui se sente liée, économiquement bien sûr — à cause du



Photo Frédéric Pascal



Couverture de l'album de George Harrison et de ses amis



Photo Alexander LOW

les paysans sont trop nombreux. Y vont où ? Y sortent de la plaine centrale et, pour vivre, ils sont obligés de démolir la forêt. Ils coupent la forêt, un bel humus forestier, une belle récolte, sans engrais, sans rien, de maïs, de manioc, la première année ! Puis la deuxième année moins et ainsi de suite, et la huitième année, ça tombe tellement bas que ça ne vaut plus la peine. Huit ans de culture, le sol est démolé. Huit ans de maïs ; la première année, trois tonnes, la huitième année, une demi-tonne. Huit ans de manioc : trente tonnes de racines, la première année, trois tonnes, la huitième année. Si on cultivait bien, avec engrais, avec fourrages, avec des animaux, du fumier, la jachère, ça irait.

Les gens de Bangkok au pouvoir s'engraissent sur le dos des paysans, prélèvent un tiers de la valeur de sortie des exportations agricoles, font tous les bénéfices commerciaux sur le dos des paysans. Et Bangkok

Bon, en Inde, il y a un effort de reboisement mais qui est encore tout à fait insuffisant par rapport au déboisement. Mais sur les pentes de l'Himalaya, en Inde comme au Népal, les paysans sont obligés de déboiser pour survivre.

Eh bien faute de forêts, les inondations augmentent chaque année. La première grande inondation en 1970, la seconde en 1974, au Pakistan, la grande inondation de 1976...

R.S. — Qui ne se produisaient pas auparavant ?

René Dumont. — Pas à la même allure et pas de même ampleur.

50 000 morts. Tous les petits paysans on dû vendre leur petit lopin de terre à la moitié de son prix, ils ont dû acheter du riz au double du prix normal. Et le nombre des gens sans terres qui était de 25 % dans la province avant les inondations est passé à 35 %. Alors voilà, ces paysans qui démolissent leur éco-

naissances vient de subir un coup dur avec le départ de Madame Gandhi qui avait un peu abusé, mais ses adversaires au pouvoir abusent maintenant dans l'autre sens, en négligeant ce problème.

Ensuite, augmentation de la production agricole, alors ça pose toutes sortes de problèmes. Notamment celui de la structure sociale. Y a actuellement les minorités privilégiées, urbaines, au pouvoir, dans tous ces pays-là, et qui vivent sur le dos des paysans. Les gens de Bangkok en Thaïlande, les gens de Quito en Équateur, tous ces gens-là vivent de l'impôt prélevé sur les paysans, des bénéfices et de l'usure réalisée sur les paysans, lesquels n'ont pas les moyens de moderniser leur système de production agricole. On leur vole leur surplus, il ne leur reste aucun moyen.

R.S. — Et les rapports avec les pays développés interviennent-ils dans la solution du problème ?

pétrole — mais aussi moralement aux pays du Tiers-Monde, si cette Europe-là se faisait...

René Dumont. — Cette Europe-là, c'est un problème du XXI^e siècle...

R.S. — Vous ne croyez pas que l'accélération de l'Histoire...

René Dumont. — L'Europe des Neuf a été si longue à se faire. L'Europe des douze, on prévoit qu'elle va prendre de nombreuses années et, après, l'Europe avec les pays de l'Est, quand est-ce que la barrière du rideau de fer se réduira ?... L'armée soviétique est à Prague, hein, et pas près d'en partir.

R.S. — Mais, justement, dans cette perspective, le mouvement écologique ignore les frontières, les États, on a vu à Creys-Malville un véritable mouvement européen...

René Dumont. — Ah oui.

R.S. — Est-ce que vous ne croyez pas qu'il y a là l'embryon d'une conscience européenne qui peut hâter les choses et apporter une solution à ces problèmes ?

René Dumont. — Ça, c'est une petite minorité de gens qui se réunissent autour du drapeau écologique et récusent le système économique actuel, en France, en Allemagne, aux Pays-Bas.

R.S. — Oui, mais elle prend de l'importance d'une manière constante.

René Dumont. — Nous avons été surpris par les rapides progrès du mouvement écologique de 1974 à 1977.

R.S. — Et vous ne croyez pas que le mouvement va s'amplifier ?

René Dumont. — Je ne suis pas prophète. En trois ans on a multiplié nos voix par huit. De là à en déduire que dans trois ans aura le pouvoir, on n'en est pas là.

R.S. — Vous m'avez fait une observation à propos de l'« écologie psychique » en me disant que ce n'était pas clair. Alors on pourrait parler plutôt de l'« écologie de l'esprit » et dire que c'est, bien sûr, l'équilibre entre le développement du milieu et du corps (ce qui constitue l'écologie physique ou de la matière), mais que c'est aussi l'équilibre entre ce développement du milieu et du corps et le développement de l'esprit. Cela vous paraît-il plus clair ?

René Dumont. — Ce sont des problèmes qui ne me sont pas familiers. Moi, je suis agronome. L'agronome regarde son terrain, ses paysans, leur structure sociale, mais en ce qui concerne le domaine de l'esprit... je n'aime pas parler des problèmes que je ne connais pas bien.

R.S. — Sans doute, mais l'écologie de l'esprit, c'est très précisément ce sentiment de solidarité et de conscience collective à l'échelle mondiale et, en ce sens, ça rejoint ce que vous préconisez.

René Dumont. — Oui, je lutte pour ça depuis trente ans, avec des résultats insuffisants.

R.S. — Vous avez lancé le mouvement dans le public en 1974.

Mais est-ce que vous ne pensez pas que ce mouvement ne pourra avoir d'impact véritable et important dans la population qu'à partir du moment où il se sera rassemblé et qu'il aura une certaine structure et un certain ordre ?

René Dumont. — Ben, je ne vois pas le rassemblement se réaliser dans un proche avenir. L'expérience de ces quatre dernières années est claire et nette.

Il y a des positions irréductibles. Il y a la thèse du courant autogestionnaire qui souhaite se rallier à un certain courant de gauche si on peut le convaincre d'adopter les thèses écologistes et il y a le courant Solange Fernex, Philippe Lebreton, du mouvement « Écologie 78 », qui ne veut en aucun cas, en aucune circonstance, se rapprocher d'aucun mouvement politique.

R.S. — Vous dites que vous ne voulez pas prendre parti dans ce débat. Mais, au fond, est-ce que vous ne croyez pas que si le mouvement écologique veut avoir sa pleine force, il faut effectivement qu'il n'entre pas dans les systèmes ou les forces traditionnels ?

René Dumont. — Oui, c'est bien la thèse que nous avons défendue en 1974. A savoir pénétrer sur la scène politique en tant que mouvement indépendant de tous les partis et proposer un projet politique différent de celui de tous les autres partis.



R.S. — Finalement, on assiste à l'affrontement sans issue et à l'épuisement des fractions politiques plus ou moins mal regroupées dans la gauche et la droite. Et il n'en résulte aucune solution. C'est toujours du 50/50, à deux points près...

René Dumont. — Et ils sont tous désunis aussi, aussi bien à droite qu'à gauche.

R.S. — C'est ça, c'est généralement la pagaille, à droite comme à gauche. Alors, ne vaut-il pas mieux les laisser s'user et s'épuiser les uns contre les autres pour se réserver d'être la troisième force le moment venu ? Est-ce que ce n'est pas la solution la plus intelligente ?

René Dumont. — Je ne choisis pas. Je suis un vieux militant socialiste, tellement socialiste que je n'ai jamais adhéré au parti socialiste, mais j'ai publié un livre : « Pour une écologie socialiste ». Pour moi, l'écologie doit tout de même, pour réaliser ses propositions, réduire les inégalités tant à l'échelle française qu'à l'échelle mondiale.

R.S. — Quels sont vos projets immédiats ?

René Dumont. Je désirerais qu'un jour, avec tous les volontaires avec qui je travaille, « Frères des hommes », etc., et qui sont ulcérés de l'indifférence des Français quant aux problèmes du Tiers-Monde, nous envisagions de faire un mouvement tiers-mondiste qui se placerait sur le terrain politique, en dehors des partis, comme le mouvement écologiste, et qui serait à côté du mouvement écologiste. Le problème du Tiers-Monde, c'est toujours le problème de l'exploitation coloniale. Prenez l'exemple de la Mauritanie. Nous sommes à

Zouérate parce que nous faisons le pillage du Tiers-Monde, le pillage de toutes les bonnes ressources minérales du Tiers-Monde. On a encore pas mal de bon minerai de fer en Lorraine, seulement le minerai de Zouérate est beaucoup plus riche et moins cher. De quel droit l'armée française est-elle en train d'intervenir là-bas ? Tout simplement parce qu'on est en train de faire une guerre pour le minerai de fer de Zouérate. L'armée française est en train de s'installer en Mauritanie et de nous refaire une guerre coloniale pour défendre le droit de piller le minerai africain au profit de la métallurgie française. Pour moi, c'est inadmissible.

R.S. — Est-ce que ce mouvement tiers-mondiste à créer ce n'est pas au fond la vieille idée occidentale du fédéralisme mondial ?

René Dumont. — Oui, les citoyens du monde, si on veut.

R.S. — Mais vous la voyez de manière plus pratique.

René Dumont. — Il s'agit d'expliquer à l'opinion publique française pour qu'elle fasse pression sur son gouvernement que notre politique actuelle vis-à-vis du Tiers-Monde est absolument inacceptable. C'est la recherche d'un nouvel ordre économique mondial, d'un vrai nouvel ordre et non pas celui que propose Giscard, ce qui suppose que l'opinion publique française accepte un certain nombre de choses et notamment les thèses écologiques qui seules permettraient de se passer du pillage du Tiers-Monde à divers niveaux, dont celui de l'intervention militaire.

ÉCOLOGIE DE L'ESPRIT OU CONSCIENCE COLLECTIVE UNIVERSELLE

Nous remercions bien vivement René Dumont de nous avoir accordé cette interview, dans laquelle il pose, avec une évidente clarté, le problème fondamental de l'écologie et de sa solution : l'émergence de la conscience collective universelle.

Faire naître la conscience collective universelle, c'est très exactement l'objectif de « Don Quichotte » et de son éditeur, la C.R.E.T.E. La conscience collective universelle, c'est très précisément ce que nous appelons l'écologie de l'esprit.

L'entreprise écologique ne réussira que si la conscience collective universelle émerge, se forge et soude les hommes entre eux, notamment ceux qui militent dans les mouvements écologiques. Mais cette conscience n'apparaîtra et ne soudera les hommes que si l'on s'intéresse au problème de l'esprit. C'est parce qu'il leur manque cette soudure de la conscience collective que les mouvements écologiques sont dispersés.

Notre ambition — celle de « Don Quichotte » et celle de la C.R.E.T.E. — c'est d'être un carrefour et un lien entre tous les mouvements écologiques et tous les mouvements de réflexion, d'idées et de proposition auxquels nos colonnes sont largement ouvertes (quels qu'ils soient), et entre la foule des électeurs et des sympathisants écologistes qui ne militent pas forcément dans un mouvement. Et notre espoir, c'est de cristalliser l'union de tous les écologistes dans un grand mouvement dont l'objectif soit précisément l'émergence de cette conscience collective universelle, qui seule peut résoudre nos problèmes.

(Publicité)

BIENTOT EN VENTE LIBRE
**BOMBE ATOMIQUE
A NEUTRON ***
TUE LA VIE
ÉPARGNE LA MATIÈRE
LA PREMIÈRE BOMBE
100 % RENTABLE
* Marque déposée

RAYMOND ARON OU L'HOMME QUI AVAIT DU NEZ

Raymond Aron possède un visage qui inspire du sentiment. On peut pas dire qu'il soit beau, comme celui d'Alain Delon, mais il en émane de la bonté, de la sensibilité et comme un rayonnement d'intelligence qui est le propre des hommes qui ont du nez et qui est une forme de la beauté. C'est un visage qui attire. Et qui attire la sympathie.

D'autant qu'on y sent la tristesse d'un homme qui, doué du sens prophétique, comme tous les hommes qui ont du nez, a, depuis trente ans, prévu le sens de tous les destins, politique, économique, historique, hormis un : le sien.

Raymond Aron, au lieu de se consacrer à la philosophie, s'est consacré au journalisme. Aujourd'hui, faisant le bilan de sa vie, il se demande s'il n'aurait pas dû faire l'inverse et s'il n'a pas confondu l'accessoire (les lecteurs de « Figaro ») avec l'essentiel (l'histoire du monde). D'où une insatisfaction et

un remords qui lui ont creusé le visage et, du même coup, allongé le nez.

Raymond Aron, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, bref, pendant plus de trente ans, a défendu l'idée du développement industriel national sans lequel la France ne pouvait pas exister. Le développement industriel s'est fait. La France est née. Aujourd'hui, le développement industriel est si parfait que la France, comme la biosphère, est menacée de ne plus exister. Raymond Aron a eu du nez.

Raymond Aron, avant la guerre, pendant la guerre et après la guerre, bref, pendant plus de trente ans, a combattu l'idée de l'Europe. « L'Europe, a-t-il dit, disait-il et dit-il, n'existe pas en tant qu'entité politique et on ne voit pas qu'elle puisse exister aussi loin que le regard puisse porter. » Certes Raymond Aron porte des lunettes. Mais elles ne portent qu'au bout de son nez.



QUI A SOUFFERT SOUS GEORGES SUFFERT ET A ÉTÉ CRUCIFIÉ

Georges Suffert aime bien manger et bien boire et bien vivre. « Folie que de vouloir changer le monde, dit-il, le Christ y a renoncé ». Le monde d'ailleurs, pour Georges Suffert, n'est qu'une comédie. Il y trouve davantage de joie et d'allégresse que de tragédie, puisqu'« il y a de l'allégresse même dans la tragédie ».

L'allégresse des camps, nazis, russes, chiliens ou chinois, l'allégresse du chômage, l'allégresse des smigards, l'allégresse des filles mères sans ressources, la joie de l'incendie d'une roulotte où périssent cinq enfants, la joie de la crucifixion.

Georges Suffert croit en Jésus, fils de Dieu. « Je vis, dit-il, sur ma foi judéo-chrétienne ». Et il vit même carrément assis dessus. Ils aime l'argent, le pouvoir et la table. Et il dispose des trois. L'esprit aux

cieux et le cul dans le beurre. Georges Suffert a fait le point de sa philosophie : l'allégresse de la graisse.

Georges suffert n'a qu'une horreur. Celle de la mauvaise conscience. Il en parle : elle le hante. Elle se cache dans les plis et les replis de son visage, garce de conscience chrétienne, comme une barbe qu'il n'a pas pu raser. D'où cette ambiguïté déplaisante — absente de chez Pompidou qui avait le mérite d'être clair — d'une face contractée comme un rectum et épanouie comme un derrière. Georges Suffert est l'homme des matières.

Au fond, il manque à Georges Suffert, l'eau du baptême de l'intelligence de celui qui a souffert. L'« o » que le destin a supprimé de son nom. Tout le tragique de son allégresse c'est qu'elle n'est qu'une triste comédie.

Futurs délinquants et criminels fichés avant même leur naissance

le projet «gamin» : du ventre de la mère à la guillotine

L'ENFANT MIS EN FICHES

L'ENFANT est un gêneur. Nulle part, dans la rue, dans les squares, à la maison, à l'hôtel et même à la crèche ou à l'école, il n'est prévu de place pour lui. Alors, on le supporte. Parce qu'on sait qu'un jour il sera grand, il ne gênera plus, il sera enfin un adulte, « un membre rentable de la population active ». On le supporte, mais on le surveille aussi, on le contrôle, on l'oriente, bref on met en place des circuits, on peaufine des techniques, on bricole des institutions qui feront de sa vie un chemin tout tracé. Enfant il est, enfant il restera, collé à cette étiquette qui veut qu'il ne parle pas, qu'il n'ait pas droit à la parole.

GAMIN : UN PROJET BON ENFANT

Ainsi, depuis quelque temps, sans bruit mais non sans efficacité, s'élabore en France, dans le cadre de l'automatisation du secteur sanitaire et social, une politique de l'enfance qui, sous des prétextes de dépistage et de prévention, tend à imposer une véritable colonisation de toute une population.

Par la loi du 15 juillet 1970 qui créa la prévention médicale systématique dès la naissance, et les décrets d'application de 1973, le ministère de la Santé a mis en place ce qu'il est convenu d'appeler le projet GAMIN. Le mot est fleuri, la réalité l'est moins. Gamin veut dire ici Gestion automatisée de médecine infantile. Ce projet vise, selon ses auteurs, un double objectif. D'une part, par la délivrance des certificats de santé obtenus lors des examens médicaux des 8^e jour, 9^e et 24^e mois après la naissance (examens que les parents sont tenus de faire passer à leurs enfants s'ils veulent faire valoir leurs droits aux allocations post-natales), il doit « permettre le dépistage précoce des affections invalidantes, afin d'y adapter le traitement le plus approprié ; d'autre part, par les moyens informatiques, on cherche à « apporter au niveau national, une meilleure connaissance épidémiologique », ainsi que « la possibilité d'une planification des besoins futurs et équipements et personnels des



établissements spécialisés pour inadaptés ».

Tout cela, direz-vous, part de bonnes intentions. Pas tout à fait. Si sous les galets on a la plage, derrière les bonnes intentions on a les arrière-pensées. Mettre les enfants en fiches dès le huitième jour et même, en fait, avant leur naissance, puisque la grossesse est elle-même enregistrée par les médecins, ne constitue pas forcément un danger. Le tout est de savoir ce qu'on met dans les fiches, qui a accès à celles-ci, donc quel circuit elles suivent et surtout quel usage on peut en faire ?

LES ENFANTS « A RISQUE » FICHES POUR LA VIE

Établis par le médecin traitant, lors des bilans de santé, ces dossiers vont à la fois au service de la Protection Maternelle et Infantile et à la Caisse d'Allocations Familiales. L'ensemble de ces informations entre ensuite dans l'ordinateur, soit au ministère de la Santé pour la région parisienne, soit dans les centres hospitaliers régionaux. Le programme de l'ordinateur sélectionne alors un certain nombre « d'enfants prioritaires en surveillance

P.M.I. » ou encore « à risque ». Les premiers résultats obtenus sur 32 départements ne laissent pas d'inquiéter : près de 45 % des enfants sortent en effet de l'ordinateur comme « enfants à risque ».

Pour déterminer l'existence d'un risque sont retenues deux séries de critères, les uns médicaux, les autres sociaux.

Comme l'ordinateur n'a pour tout langage que le oui ou le non, jamais le peut-être, on perçoit déjà le peu de souplesse des premiers. Exemple : la débilite mentale sera ou « suspecte » ou « certaine ». Les cris à la naissance seront retardés de plus de deux minutes ou ne le seront pas. Le médecin émet donc, lors des bilans de santé, un diagnostic qui va peser lourd sur l'avenir de l'enfant. D'autant que ces informations médicales seront interprétées dans une optique administrative qui fera que l'enfant sera placé ou non sous surveillance médicale ou sociale particulière. Aidé d'une telle loi organiciste, fixiste, en ce qu'elle ne met pas l'accent sur l'aspect psycho-dynamique des troubles, on imagine volontiers tous les avantages qu'on pourra tirer de ces examens médicaux. « Surtout dans une dizaine d'années, comme

le dit Carole Sandrel, lorsqu'on saura déceler non plus seulement les maladies, mais les tendances aux maladies à partir des gènes ». Et qu'advient-il aussi de ces enfants « dyslexiques profonds, non reconnus comme tels, mais étiquetés idiots et placés dans un institut spécialisé d'éducation » ? se demandent les conseillères parisiennes en orientation professionnelle. Ce dépistage ne serait-il alors qu'un étiquetage qui, toute la vie, vous colle à la peau et jamais ne vous oublie ?

SOUS SURVEILLANCE SPÉCIALE

Quant aux critères sociaux, qui feront qu'un enfant sera également reconnu « à risque » et donc soumis à une surveillance particulière, contentons-nous d'en donner la liste, elle parle d'elle-même.

Au premier rang, les enfants des mères célibataires, puis ceux des salariés agricoles, des mineurs, des apprentis-ouvriers, des manœuvres, des femmes de ménage, des étudiants, des élèves, des militaires, des ouvriers agriculteurs et des sans-profession. La nationalité de la mère et son âge entrent également en ligne de compte.

A travers la notion de risque, L'État cherche ici à imposer ses normes à la population. Comme ses normes ne sont pas la loi, l'on est en droit de se demander si l'état de droit existe encore pour toute une partie de la population. Car l'action préventive automatisée sert, avant tout, on l'avait compris, à donner corps à une « population cible ». Pour l'État, les classes laborieuses sont toujours les classes dangereuses. Ainsi développe-t-on pour les pauvres, une politique sociale, qui accorde l'idée que c'est avant tout « la situation sociale des parents qui met les enfants en danger ». Résultat : au lieu d'une action collective et d'un traitement global des causes de la maladie, on individualise l'enfant, on ne le traite qu'à travers des normes médicales et sociales et on met entre parenthèses sa réalité politique. Seul l'encodage par l'administration détermine son droit à l'existence. La famille, alors, n'a plus rien à dire, les allocations familiales payant l'éducation des enfants en échange de leur orientation et des informations que les parents « coincés » leur fournissent.

Le plus inquiétant, en l'affaire, reste cependant l'usage que l'on peut faire, dès aujourd'hui, de ce fichier de 800.000 naissances par an. Un tel fichier, tout d'abord, ne peut pas ne pas comporter d'erreurs, ne serait-ce que de diagnostic. Mais ces erreurs mises à part, il y a plus grave. Qui, en effet, peut consulter ces dossiers, qui a accès aux fiches, bref, qui a le pouvoir de connaître instantanément tout le passé sanitaire et social d'un enfant ?

CONTRÔLER LES DÉLINQUANTS

Car le fichier est nominatif et il n'existe, dans les textes, aucune garantie quant à son utilisation. Lorsqu'on sait que les médecins-chefs des P.M.I. chargés de la gestion des fiches, sont des fonctionnaires, qu'ils dépendent donc des directions d'action sanitaire et sociale qui n'agissent que sur délégation de pouvoir du préfet, lequel, on le sait, relève du Ministre de l'Intérieur, l'on est en droit de se poser des questions. « D'autant que dans plusieurs affaires récentes,

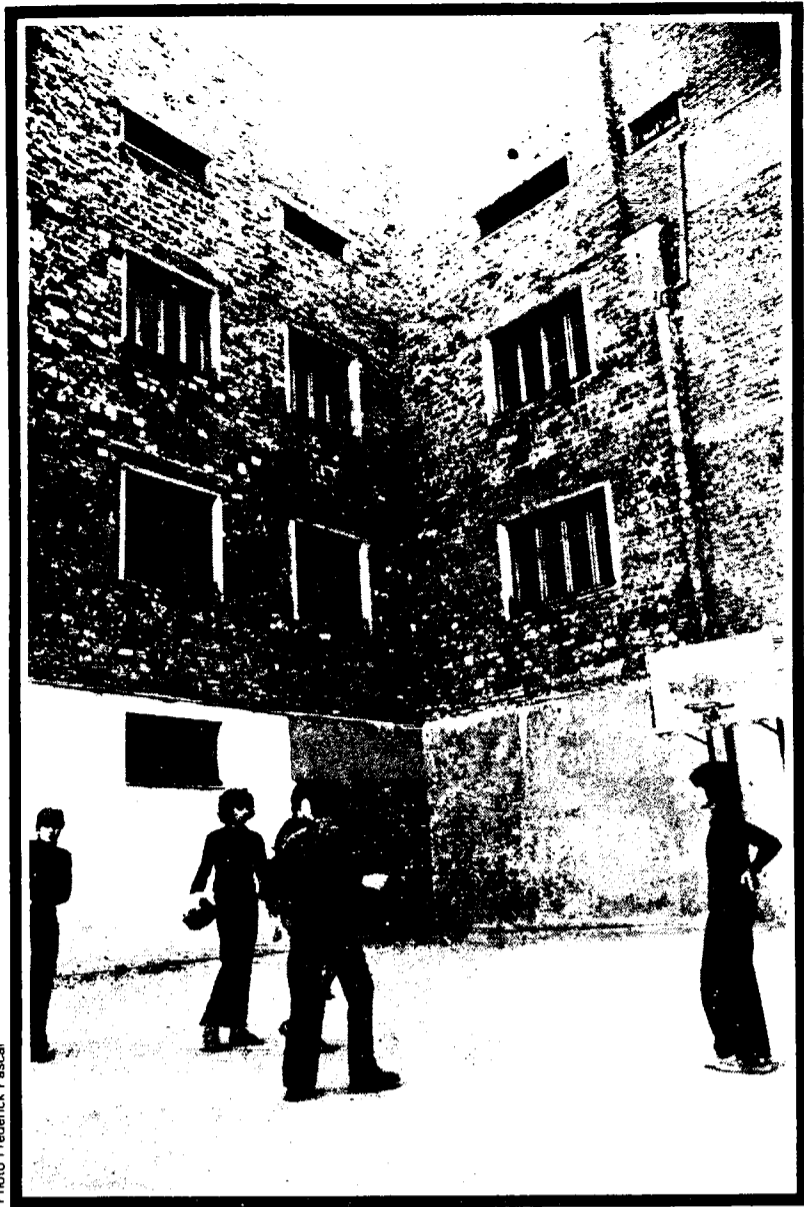


Photo Frédéric Pascal

Avant le projet « Gamin », les enfants classés « à risques » et considérés comme de futurs délinquants seront-ils, un jour, incarcérés dès l'enfance pour ne nuire à personne ?

comme le signale Carole Sandrel, les préfets ont manifesté pour ces fichiers un intérêt que le souci de la santé des enfants ne suffit pas à expliquer. » Opposé aux citoyens, le secret médical ne l'est plus d'une administration à l'autre.

« Il faut contrôler les 2 à 3 % de la population d'où viennent 90 % de la délinquance » déclarait M. Poniatowski qui fut successivement Ministre de la Santé, puis Ministre de l'Intérieur. Et comment mieux les contrôler qu'en les transformant en assistés, en faisant en sorte que le droit d'éducation et le droit de garde des enfants en difficulté passent tout entiers à l'État. Voilà à quoi répond le projet GAMIN. A travers le contrôle sanitaire et social, on est en train de gérer toute une population. Et les enfants servent ici à la régulation d'un système économique, indifférent au sort de cette nouvelle « majorité opprimée ».

En vérité l'objectif poursuivi par les auteurs du projet GAMIN n'est que trop clair. Il s'agit tout simplement de fichier, de suivre, de contrôler des enfants, dont on sait qu'ils sont condamnés à devenir des délinquants et des criminels avant même d'être nés, parce que les conditions sociales, affectives, psychiques dans lesquelles ils auront été élevés les voue d'avance à une misère qui fera d'eux des associés, des exclus et des révoltés contre la société.

En les surveillant, avant même leur naissance, on pourra plus facilement les emprisonner ou, le cas échéant, les guillotiner.

CHANTAGE POLICIER SUR LES PARENTS

La politique sociale suivie à l'égard de l'enfance ressemble pour une grande part à une vaste politique de chantage. Et il est bien difficile aux parents, aux « assistés », de

pouvoir y résister, contraints qu'ils sont de laisser fichier leurs enfants s'ils veulent recevoir, en contrepartie, les moyens de les faire vivre.

Les travailleurs médico-sociaux n'ont pas, non plus, dans ce système la partie belle. Chargés d'aller vérifier dans les familles si les enfants fichés « à risque » par le programme de l'ordinateur le sont véritablement, ces travailleurs se voient de plus en plus réduits à un rôle « d'agents de renseignements », de « contrôleurs » de la population. Car, eux non plus, n'ont pas le choix. Obligés de répondre à la demande des gens, demande d'argent la plupart du temps, ils livrent à leur tour, des informations, bien conscients de l'usage que l'on peut en faire.

« De toute façon, nous dit l'un d'entre eux, assistant social en psychiatrie à Argenteuil, dans le Val-d'Oise, nous ne savons presque rien du circuit actuel des dossiers ».

« Nous savons très bien, répond un autre, qu'on ne compense pas un handicap par une allocation, sauf peut-être dans le cas d'un accident du travail, mais c'est pour nous déculpabiliser qu'on donne de l'argent aux handicapés ».

POURQUOI FICHER LES ENFANTS

Ces informations, on demande même aux travailleurs médico-sociaux de les recueillir par tous les moyens. Bernard Privé, responsable du projet informatique, ne s'en cache pas, qui expliquait en 1975 :

« Nous avons donné des consignes strictes aux puéricultrices afin qu'elles soient capables d'opérer une marche arrière, c'est-à-dire de donner à leur visite une autre raison que la véritable. »

Qu'est-ce qui intéresse donc tant l'État à mettre un tel système en place ! Officiellement, il s'agit de mieux contrôler l'action sanitaire et sociale et de lui assurer une plus grande ef-

ficacité. Sur le dernier point déjà, on peut douter du résultat obtenu. Dans l'ancien système, travailleurs sociaux et puéricultrices étaient avisés des naissances avant la sortie de la maternité. Avec le projet GAMIN, compte tenu du nombre d'opérations à effectuer, le délai serait au moins d'un mois. Comme dans le cas d'une luxation congénitale de la hanche ou d'un pied bot, il est nécessaire d'intervenir dans les quinze jours, on peut se demander si la notion de dépistage précoce a encore un sens pour le Ministère de la Santé.

Que cette idée soit révoltante, c'est possible. Mais ce qui est très intéressant, c'est qu'elle constitue un aveu des Pouvoirs Publics : l'aveu que les délinquants et les criminels sont les victimes d'un déterminisme social, dû à la médiocrité et à la misère de leur milieu familial, qui les poussera au crime. L'aveu que les délinquants et les criminels sont fabriqués de toutes pièces par la société qui va les fichier, les pister, les juger et les condamner, grâce à un dossier qui aura été constitué avant même leur naissance.

Zadig.

BIBLIOGRAPHIE :

- Textes et documents des travailleurs sociaux de l'Union Régionale Parisienne C.F.D.T.
- Textes et documents du Syndicat de la Magistrature.
- « La société contre l'enfant » de Carole Sandrel (Stock 1976).
- Entretiens divers avec des travailleurs sociaux, des médecins et des juges pour enfants.



Photo Didier Eberoni

Le miracle de l'informatique : les ordinateurs vont permettre de déceler les futurs délinquants et criminels dès avant leur naissance. En installant une guillotine dans chaque maternité, on pourrait prévenir le crime dès l'accouchement.

LE Pr GRASSE PRÉFÈRE LA PROSTITUTION ET SE PRONONCE POUR L'ABANDON DE LA BLOUSE BLANCHE PAR LES CHIRURGIENS

Au cours du VI^e congrès du mouvement catholique « Laissez-les-vivre », le Prof. Pierre-Paul Grassé, professeur à l'Université de Paris, a pris la défense de la prostitution et s'est prononcé en faveur de l'abandon par les chirurgiens de la blouse blanche au profit d'un habit rouge, sur lequel le sang aurait le mérite de n'être plus visible.

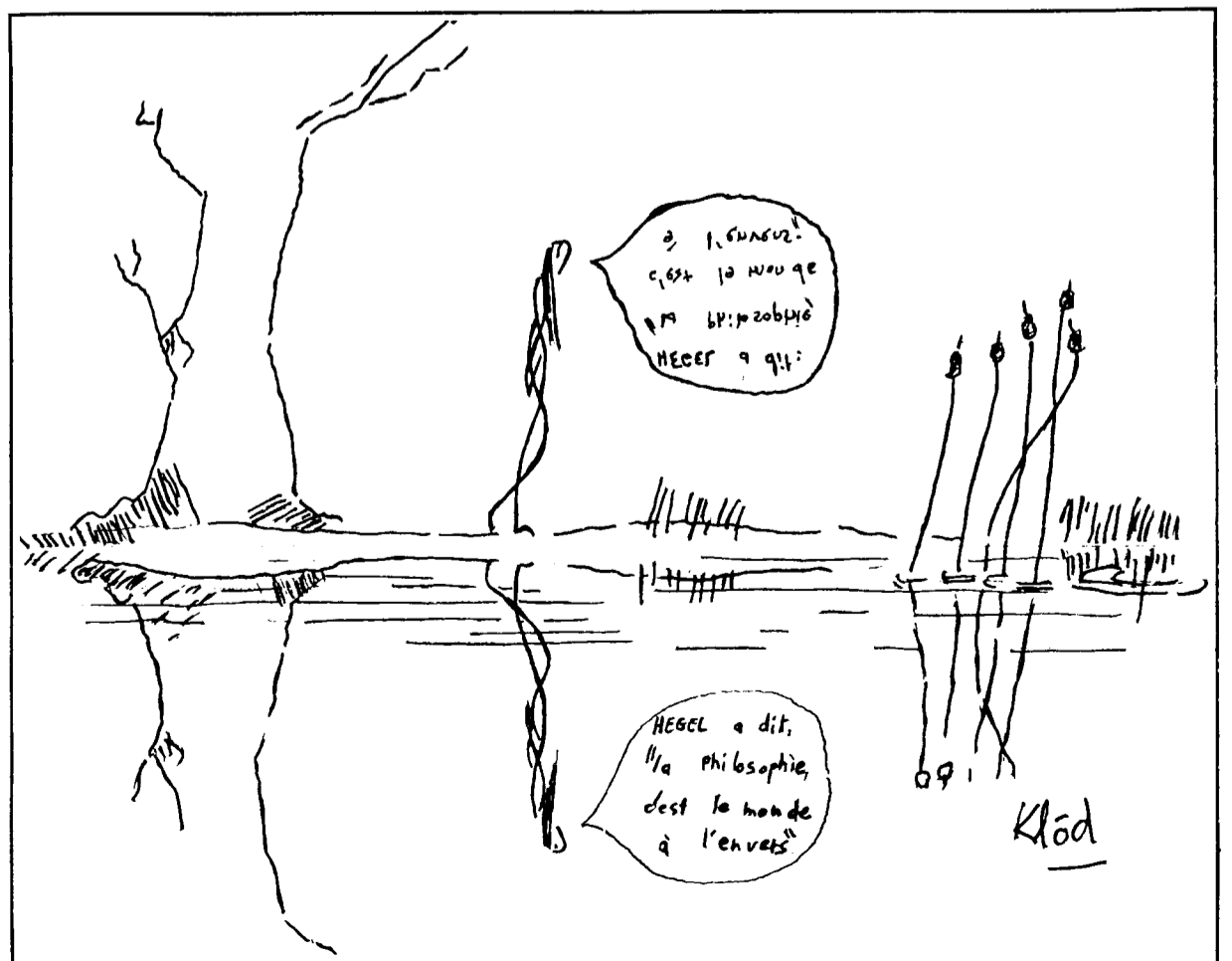
On ignore si la position du Prof. Grassé engage tout le mouvement et l'archevêché ou si elle n'engage que lui.

« La prostitution, a déclaré le professeur, avilit moins la femme que cette pratique honteuse, l'avortement, qui fait d'elle un simple jouet de lubricité... Comment les femmes, qui exigent leur libération, peuvent-elles préconiser une pratique qui fait d'elles des bêtes à donner le plaisir ? Quant aux avorteurs, qu'ils abandonnent la blouse blanche et la troquent contre un habit écarlate où les giclures du sang ne se verront plus !... Que les noms de ces pourvoyeurs de limbes soient portés à la connaissance de

tous... Le crime appelle le châtiement de ces assassins, qui se complaisent dans le sang et l'ordure ».

Une négociation serait en cours entre le Saint-Siège et l'ordre des médecins pour que ceux-ci puissent troquer leurs blouses blanches contre les robes des cardinaux.

On apprend également de source officielle que Jean Richard souhaiterait s'assurer, par contrat, les compétences du Prof. Grassé pour la prochaine tournée de son cirque. Le Prof. Grassé est zoologue.



CINEMA

QUE LA FETE COMMENCE...



« le genou de Claire »

DÉCIDÉMENT, le cinéma est un art mineur ; la preuve, il a un ministre de tutelle. Un tuteur indigne au demeurant, qui préfère brader ce fils prodigue de génie au plus offrant ; le livrer pieds et poings liés à la discrétion des « esthètes » de la Haute Finance.

Dès lors une seule exigence : la rentabilité. L'art, le talent, l'imagination, au pilori.

A BOUT DE SOUFFLE

Mais, oh horreur ! En dix ans, on enregistrait une perte de plus de deux cents millions de spectateurs.

Grand émoi chez nos rentiers de la pellicule standardisée ! Et après avoir mis le cinéma français en coupe réglée, ils s'empressaient d'implorer le secours des fonds publics pour remédier aux conséquences de leur incurie. L'étrange mutisme de l'État devant les S.O.S. des artisans de la profession céda instantanément devant l'énergique insistance des propriétaires.

L'ARGENT DE LA VIEILLE

Que le septième art français soit réduit à l'insipide et ses créateurs à l'émigration, peu importait, mais que le sacro-saint bénéfice des producteurs et distributeurs patentés soit menacé et c'est le branle-bas dans le ministère !

Que le tiroir-caisse menace de faire naufrage et c'est la panique dans le panier de crabes !

On ne prête qu'aux riches, aussi le ministre des crabes, pardon, de l'aculture présente-t-il aussitôt un « plan de sauvetage ».

En vérité, quelques mesures seulement destinées à renflouer les revenus écornés de ces messieurs. Une baisse de la T.V.A. de 33,33 à 17,6 % sur les industries techniques devrait déjà dégager quelque argent. D'autres mesures du même type, sur la T.V.A. du prix des places, doivent nécessairement recevoir l'aval du Parlement.

Mais cet argent de poche supplémentaire, que vont-ils en faire ? Ce sont des réformes de structures qui s'imposent.

HARO :

Ils avaient trouvé un bouc émissaire : haro sur la télévision ! Elle diffuse trop de films et les achète pour rien. Environ 100 000 francs : une minute de publicité aux heures de grande écoute.

Mais cela n'explique pas la désaffection croissante du public. Désintéressé plutôt, pour ce gavage à base de recettes éculées, produit de la lâcheté devant un public supposé immature. Aussi ont-ils pesé de toute leur inertie pour paralyser la création originale.

Mais Haro c'est aussi un film de Gilles Béhat, produit en coopérative avec ses techniciens et ses acteurs puisque les producteurs français, une fois de plus, n'ont pas su prendre les risques du métier.

MAIN BASSE SUR LA VILLE

Ce pouvoir discrétionnaire de l'argent ne se limite pas à la production. Les regroupements des distributeurs, Gaumont ou U.G.C. pour ne citer que les plus puissants, exercent aussi un pouvoir sans partage : choisissant et sélectionnant les films et leur programmation, ils décident en partie de leur carrière. Les exemples ne manquent pas de ces films diffusés avec plusieurs années de retard.

Les films de Carlos Saura notamment, certains cinéastes italiens comme Comencini, avec *l'Incompris*, 1967, et actuellement c'est au tour des chefs-d'œuvre japonais d'être exhumés, à titre posthume sans doute :

Barberousse de Kurosawa, 1965, *Voyage à Tokyo* d'Ozu, 1953, celui-là battant, semble-t-il, tous les records.

C'est pourquoi le cinéma vivant échappe le plus souvent à l'impérialisme de ces promoteurs en technicolor.

PROVIDENCE

Parce que le cinéma est un art il doit être engagé : dans le risque et la qualité. Il doit appartenir à ceux qui le font et non plus à ceux qui le vendent.

Quand un Jean Eustache, (*La maman et la putain*) est réduit à l'indigence, quand un Rivette (*Out 1*



J.-P. Léaud dans « La maman et la putain », film de Jean Eustache

spectre, Céline et Julie vont en bateau) ne bénéficie pas d'une large diffusion, quand Alain Resnais (*Provvidence*), un des plus grands films existant, ne peut plus tourner en France, il n'est plus question de transiger avec les fossoyeurs.

Un cinéma engagé dans le plaisir de la fiction, mais débarrassé des clin d'œil des machines à sous, la fraîcheur de *Diabolo-menthe*, *Cousin cousine*, ou l'aventure de l'adolescence, les doigts dans la tête de J. Doillon...

— engagé esthétiquement, travail plastique jamais gratuit ou aboutissement d'une interrogation sur cette forme d'expression : Truffaut, Rohmer, Godard, Resnais, et bien d'autres...

— engagé tout court : films document comme *Raoni*, sur le massacre des Indiens d'Amazonie. Pamphlet comme *L'amour violé*, militant comme *Pourquoi les prisons*, enquête dans *Le Sahara n'est pas à vendre*, témoignage avec *Mais qu'est-ce qu'elles veulent ?* de Coline Serreau.

— engagé dans le rire... où sont nos Woody Allen, nos Mel Brooks ?

— engagé dans l'érotisme, *l'Empire des sens* (co-production française).

TOUS EN SCÈNE

Mais le cinéma c'est aussi des salles courageuses, studios, salles d'art et d'essai, tenus en marge comme si tout film n'était pas une aventure artistique.

Les Studios Action (La Fayette, Christine, Ecoles).

L'Olympic, 10 rue Barret, 14^e.

La Pagode qui a récemment organisé le festival du film homosexuel et où il se passe toujours quelque chose.

Et des salles qui ne vivent pas au rythme de l'épicerie mais à celui du désir, car le cinéma a les élans de la passion : le *Déjazet*, 41 bd du Temple, ouvert de 12 heures à 8 heures du matin. Pour quinze francs, on peut voir trois films : moins cher qu'une chambre d'hôtel avec le film en plus. Pour les premiers baisers volés, donc, mais aussi en souvenir d'*Un été 42*.

Bien sûr, il reste le temple, la Mecque, la caverne d'Ali Baba de tout cinéophile, nous avons nommé **la Cinémathèque** du Palais de Chaillot, œuvre d'Henri Langlois. Quatre films différents par jour. Mais la machine a des ratés. Nous y reviendrons.

Voilà, c'était un début de chronique sous forme d'humeur. Les adresses ne concernent que Paris mais c'est en attendant vos suggestions, vos adresses secrètes, originales, et l'amorce d'un dialogue sur ces questions.

Il y a des salles privilégiées car souvent la qualité d'une projection dépend étroitement de la nature du public. Chaque salle a son parfum.

Le cinéma, un songe collectif dans un ventre.

LA CULTURE SUR UN PLATEAU



Photo Frédéric Pascal

Lorsqu'on se donne, à toutes fins utiles, le malin plaisir de mesurer, année après année, l'épaisseur de la couche de poussière qui recouvre le stock des produits de consommation artistique les plus vantés de la veille, alors l'imposture culturelle contemporaine éclate dans toute son ampleur : sous la pression, directe ou indirecte, du marché qui les fait vivre, les critiques ont, depuis belle lurette, renoncé à faire état de leurs préférences personnelles au profit de la sacro-sainte « objectivité » de l'information due à leurs lecteurs.

En bonne règle libérale avancée sur un plateau de self-service, chaque cochon de payant est, comme il se doit, libre d'ingurgiter ce qui lui plaît à n'importe quel rayon. Mais, hormis ses propres préjugés en la matière, la publicité, le bouche à oreille et le succès « phénoménal », qu'est-ce qui peut bien l'inciter à choisir tel objet de délectation télévisuelle plutôt que tel autre ? Par son mètre à penser habituel, spectacles, expositions, concerts, livres, disques et mini-cassettes lui sont chaleureusement recommandés — sans oublier les massages thaïlandais — au rythme de plusieurs révélations impérisissables par semaine... à la seule condition d'être bel et bien recommandables selon les canons du dogme soutenu par les colonnes de telle ou telle tribune. Alors, sous peine de « crever idiot », lui faut-il inexorablement se gaver, dès la sortie du boulot, de ces incomparables délices dont les gourmets appointés lui chatouillent les narines à longueur de rubriques ? Heureusement encore que les exigences de la vie de famille et celles du budget-loisir sont là pour convaincre le consommateur sans grands moyens que « la culture » n'occupe somme toute dans la vie qu'une place très secondaire : celle d'une opération de prestige pour P.D.G. soucieux de redorer son image de marque. Ainsi que le chante Trasibule : « La culture, c'est comme le cas-ou, tout l'monde s'en fout, tout l'monde s'en fout... »

DIVISER POUR RÉGNER

A l'heure des spécialisations au berceau, « l'honnête homme du

vingtième siècle » aurait, si l'hypothèse même de son existence n'était jugée désuète, du pain sur la planche. Non pour stocker le maximum d'informations érudites — performance à la portée du premier ordonnateur venu —, mais bien pour les relier, de façon cohérente, selon une perspective globale de sens. Point n'est besoin d'être grand clerc — et mieux vaut sans doute ne pas l'être — pour constater, au détriment de toute clarté réelle, l'éparpillement du savoir en myriades de « données » superficielles qui se détruisent les unes les autres comme autant de parasites bombardés par les services de neutralisation culturelle au pouvoir... ou contre le pouvoir. On commence par séparer d'autorité le domaine — futile — des arts-et-lettres de celui — utile — des sciences-et-techniques, tout en rêvant de les soumettre au même contrôle technobureaucratique permanent destiné, pour le plus grand bien de l'état « pluraliste », à faire dire aux bouffons du roi exactement ce qu'on veut leur faire dire.

Dans le domaine réservé des pré-occupations « littéraires et artistiques », l'Amateur avec un grand A (comme Antiquité ou comme Avant-garde, c'est selon) s'en voudrait de frayer — en dépit de leur commune frénésie accumulative — avec le cinéophile, le bédéphile, le discophile fan de pop, de rock ou de folk, le bouquinophile fan de polars, de fantastique ou de science-fiction. En dépit des alibis « contre-culturels » des tenants de la marginalité la plus débridée, chaque « freak » en sa partie ne désire rien tant (qu'il soit ou non bourré) qu'obtenir la légitimation académique de sa passion clandestine. Responsable envié d'une revue, d'un festival ou mieux encore, d'une collection, il pourra ainsi être reconnu comme le propriétaire en titre d'un domaine susceptible d'augmenter de quelque nouvel intérêt le capital des valeurs culturelles bourgeoises.

A l'intérieur de chaque culte, la ségrégation bien-pensante entre le noble et l'ignoble se reproduit automatiquement. De façon péremptoire, les organes officiels qui se disputent



le privilège de l'édification culturelle des masses laborieuses distinguent entre un cinéma dit « d'auteur » et un cinéma dit « commercial », une B.D. « adulte » et une B.D. « enfantine », une S.F. « de réflexion » et une S.F. « d'évasion », dont les supporters respectifs se regardent en chiens de faïence, comme s'il leur importait avant tout de se mesurer les uns aux autres, et parfois même entre eux. Plutôt que de tendre à la convergence équilibrante entre de multiples fonctions, l'opinion culturelle dominante, télécommandés par les exigences d'un pouvoir avide de diviser pour régner, accentue les divergences, fait éclater les temples en chapelles de plus en plus écomplexées ». D'un côté, la Kultur avec un gros K.K. garanti Beaubourg (un an, déjà) par un chef d'état amateur de bonne chère et de voies rapides au point d'en avoir étouffé — voilà qui en dit long sur la portée subversive des entreprises qui s'y concentrent avec fébrilité. De l'autre, la culture avec un petit Q qui fait le trottoir en attendant de se mettre à son compte comme débit de stupéfiants-images. D'un côté, la merde de la désintégration beau-bourgeoise qui, déversée à la pompe à essence républicaine, se transforme en or du marché international des élites raffinées. De l'autre, le tout-à-l'égout des mass-média qui se mangent entre eux pour faire marcher le commerce en prélevant au passage les dividendes de la normalisation idéologique en vigueur.

LE CULTE BEAU-BOURGEOIS

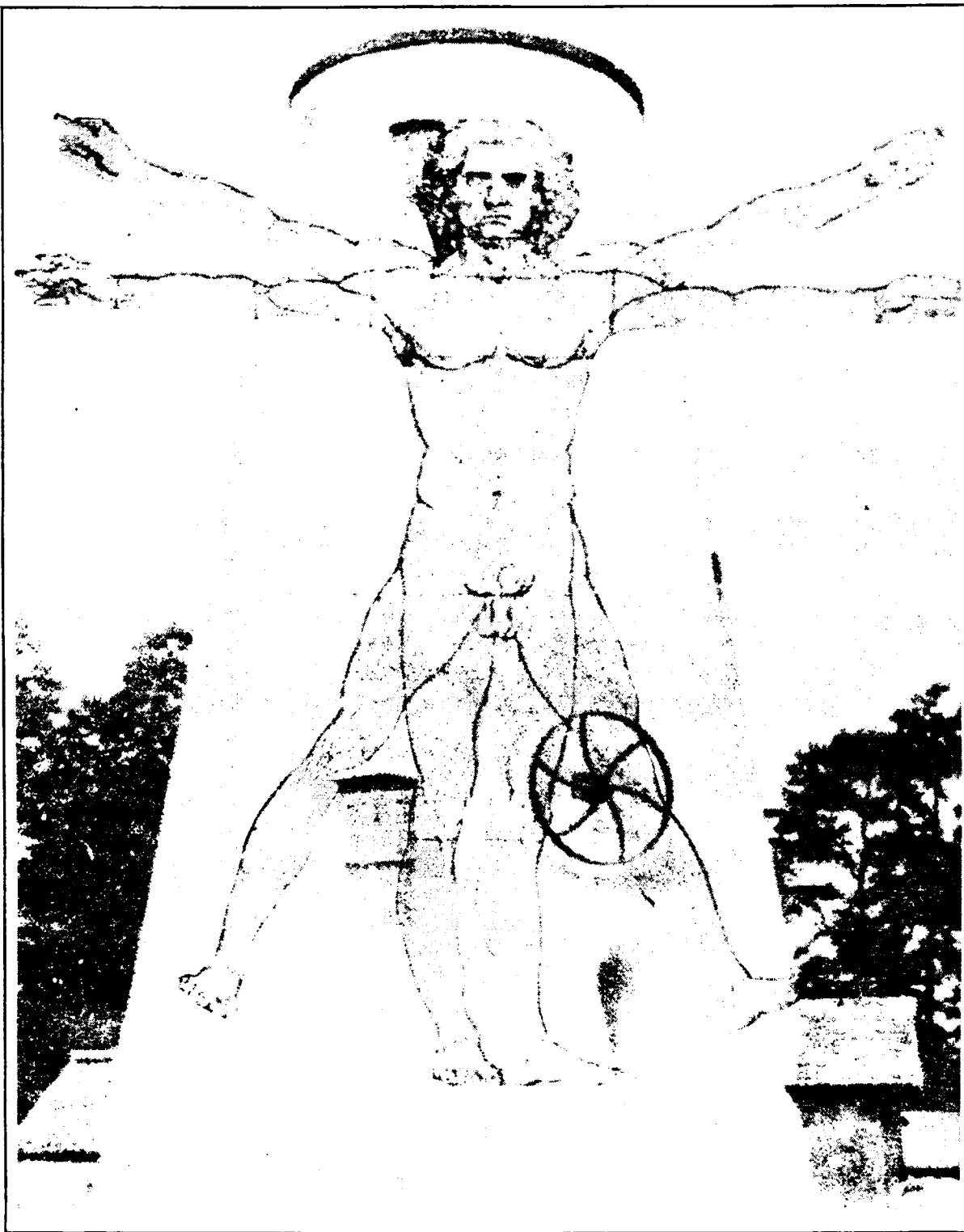
Aux yeux du promeneur solitaire, chevalier à la triste figure aux prises avec les moulins à vent de l'auto-destruction capitaliste planétaire, le seul attrait de la raffinerie de luxe figurant désormais, aux yeux du monde, l'emblème de la techno-culture française triomphante est celui d'un symptôme : aussi fugitive soit-elle, une vision inopinée du mastodonte ligoté par ses propres tentacules fournit au flâneur le moins prévenu l'évidence que l'intrépide évolution désintégratrice de l'Art contemporain depuis Dada contribue, au même titre que les temples ordinaires de la société de défécation (usines, super-marchés, tours, etc.) à la dégradation esthétique du tissu urbain.

Pourtant, la dévaluation agressive du concept de beauté célébrée à grand fracas au temple beau-bouerien de l'art cacadémique n'est pas si univoque que le prétendent les garde-chiourmes baratineurs du sens de l'histoire de l'art... Pour mesurer l'énormité de l'imposture qu'ils soutiennent, il suffit de fréquenter, sans préjugé d'aucune sorte, les arts dits « de masse » — qui ne sont d'autres, en réalité, que des arts de diffusion populaire, encore considérés pour cette raison avec une condescendance élitaire par une bourgeoisie avide de conserver, parmi d'autres, ses privilèges de jouissance esthétique.

A l'inverse de ce qu'impliquent sournoisement les étiquettes discriminatoires de « cinéma d'art » (et décès), de « chanson poétique » (et toc), de « bande dessinée adulte » (et troisième âge), les secteurs de production artistique directement branchés sur le réseau « industriel et commercial » de l'imaginaire collectif ne sont pas des arts d'occasion, que seules les prétentions en la matière d'un « auteur » à la hauteur élèvent, le cas échéant, à la dignité du « grand art ».

En dépit de la contamination auto-destructrice dont ils sont atteints au fur et à mesure que s'amplifie leur récupération haute-culturelle, ils demeurent substantiellement, quelle que soit leur apparente fortune, des arts ignorés dans leur principe organique de ré-intégration à des fins d'illumination prophétique, des mythes fondamentaux de l'espèce. Quel meilleur antidote donquichottesque proposer, à cet égard, au cauchemar déjà poussiéreux du Beau bourré de rien que le rêve scintillant de la Guerre des étoiles qui, en ce début de saison, opéra, pour tous les enfants du monde, le branchement régénérateur d'une prise de conscience cosmique. « Que la force (intérieure) soit avec toi ! » Voilà, à l'aube d'une intégrale révolution planétaire, tout le mal qu'il reste à souhaiter aux amoureux transis qui, à défaut de pouvoir encore jouir librement du réel, se pressent aux rayons du soleil imaginaire lancé au ciel fictif des désirs partagés, par les artificiers de la poésie électrique.

Bruno Duval.



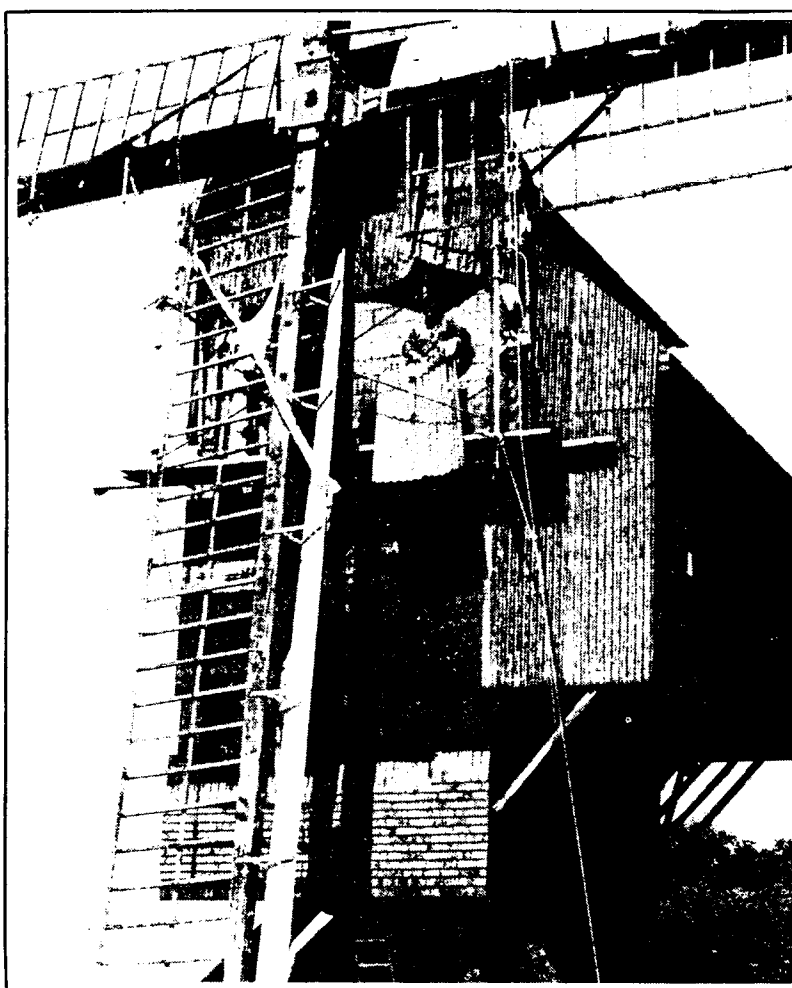
des moulins et des hommes

Les moulins, c'est comme le reste : tout dépend de ce qu'on leur met dans le ventre. En voici deux espèces, à vous de choisir.

Les moulins à Neutrons. Ceux-ci traînent parfois d'étranges apparences. O.V.N.I. trop humain qui ne trouvent rien de mieux, prenant la tangente buissonnière, que d'aller s'éclater gentiment sur un quartier de notre planète. Témoin le satellite russe qui s'est écrasé dans le grand Nord Canadien, au début de cette année. L'humanité consternée découvert du même coup la vraie nature des O.V.N.I. Un frisson rétrospectif lui parcourut aussitôt l'échine en apprenant que le sus-dit mouchard était bourré de plutonium jusqu'à la gueule.

Des esquimaux pour la science

Mais il semble y avoir un dieu pour les irresponsables : l'engin s'est en effet désintégré dans une région polaire, véritable désert de glace. Les spécialistes du lancement boomerang toutes catégories ont eu chaud, si l'on peut dire. Non loin cependant d'une ville de trente mille esquimaux. A toute chose malheur est bon. Grâce à eux, en effet, la science pourra enfin étudier sur le vif les effets des radiations sur l'homme, et ceci sur plusieurs générations. Une grande aventure scientifique en perspective : leucémie, cancer, bébés monstres etc... Quel profit pour l'humanité. Il fallait bien qu'ils servent à quelque chose ces esquimaux, tout de même.



Andante (précipité)

Cette bombe volante, lancée dans sa trajectoire incontrôlable, aurait aussi bien pu nous tomber sur la tête. Sur une région habitée cela équivalait à des dizaines d'Hiroshima, sans explosion, en douceur. Du travail propre, sans bavure, la mort invisible. Une province entière purgée de ses habitants, une ville de plusieurs millions d'habitants transformée en cité fantôme, gigantesque nécropole. Nous voilà dans de beaux draps, avec des centaines d'engins similaires gravitant au-dessus de nos têtes. Il est rassurant au demeurant de savoir qu'à la prochaine alerte, « on » ne nous prévient pas plus que cette fois-ci : pas de panique surtout. Si le troupeau doit mourir, ce sera dans l'ordre de la discipline. Amen.

Scherzo (badinage)

Dans le même temps une violente tempête avait raison du dernier moulin à vent encore en activité en France. Cruelle époque !

Quel rapport diront les esprits chagrins ?

D'autres plus caustiques, rétorqueront : « Don Quichotte sans moulin à vent ce n'est pas Don Quichotte. Déposons les armes, le combat n'a désormais plus de sens. »

En effet l'heureux temps de l'apocalypse programmé a remplacé les temps barbares de la chevalerie. L'équilibre de la terreur (sic) veille sur nous.

Mais quels sont ces O.V.N.I. qui sifflent sur nos têtes ? Les moulins à vent d'hier ne sont-ils pas les surgénérateurs d'aujourd'hui ? L'inquiétante panoplie atomique a remplacé avantageusement les fragiles monstres du passé. Don Quichotte reprend sa quête, la folie a changé de camp.

Adagio (à son aise)

Car les moulins que Don Quichotte poursuit désormais de sa vindicte ont du plutonium dans l'aile, ce sont les moulins à neutron.

Quand tout l'espace est irrémédiablement bouclé par les vecteurs nucléaires, quand la raison d'Etat et la maison tout court débouchent inéluctablement sur l'holocauste, les signes s'inversent et la folie et l'Utopie deviennent les seules chances « raisonnables » de l'avenir...

C'est pourquoi il faut que les ailes des moulins à vent revivent et que cesse la course folle des neutrons.

LE MOULIN DE COQUELLES

C'est lui le dernier à moudre le grain, à faire farine de tout bois, à la seule force du vent... c'est lui que la tempête vient d'abattre. Plus qu'une simple note de nostalgie posée sur une plaine du nord, c'est un outil vivant qui risque d'être irrémédiablement perdu. Tout un art de vivre aussi... au gré du vent, ou au fil de l'eau, l'homme renaît au rythme profond de la nature et reprend sa place dans l'harmonie cosmique des éléments.

Une association qui a pour but l'étude et la sauvegarde des Moulins du Nord et du Pas de Calais se charge de sa restauration. Ce moulin a une très longue et douloureuse histoire mais il ne tient qu'à nous d'inverser son cours. Ce précurseur des énergies « douces » nous lance un véritable défi.

L'A.R.A.M., association régionale des amis des moulins, lance une campagne de souscription pour la reconstruction du moulin de Coquelles.

Et si vous devenez membre bienfaiteur ou actif (attention c'est lourd les poutres), vous recevrez toutes les publications de l'association, notamment les bulletins remarquablement réalisés et illustrés.

ALORS NE BATISSEZ PLUS DE CHATEAU EN ESPAGNE, REDONNEZ VIE AUX MOULINS EN PICARDIE.

Pour toute correspondance :

L'A.R.A.M.
Musée de l'Hospice Comtesse
32, rue de la Monnaie
59800 Lille

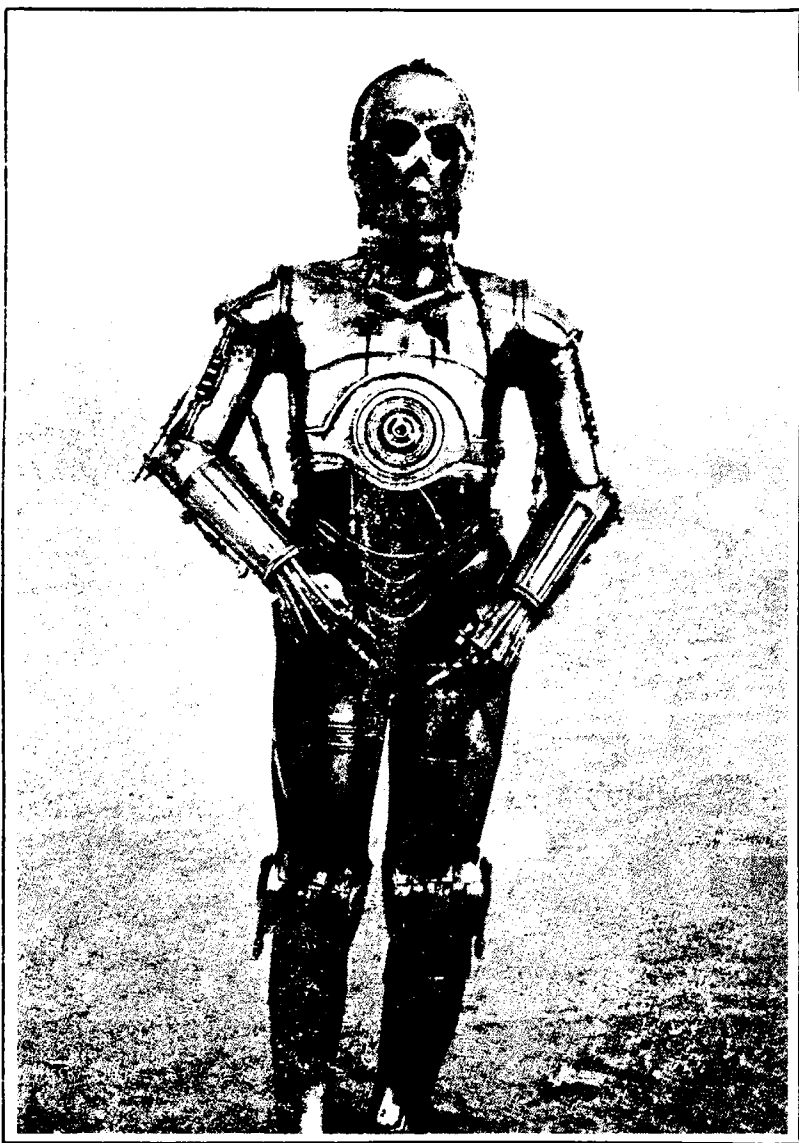
et pour les généreux donateurs :
CCP n° 4 879-44 U Lille.

Les biologistes sont capables à notre insu,
de changer notre personnalité



DEMAIN, LE MEILLEUR DES MONDES

PAR SERGE LIVROZET



D'APRÈS certains travaux, tels ceux du Dr. Tordjman et du Prof. Klotz en particulier, il paraît désormais scientifiquement établi que l'homosexuel exclusif (par opposition au bisexuel) se trouve génétiquement déterminé dans le ventre de la mère au cours des 40 jours qui suivent la fécondation. Ce sont les sécrétions hormonales de la mère qui donneraient sa spécification sexuelle à l'embryon.

Ainsi, sans entrer dans les détails de laboratoires (prière aux lecteurs intéressés de se reporter aux ouvrages spécialisés), nous voici dès maintenant capables de définir à l'avance, bien avant qu'elles ne prennent un tour concret, les tendances sexuelles de tel ou tel nouveau-né.

Encore s'agit-il de savoir ce que nous ferons, ce que la société fera de cette connaissance. L'utilisera-t-elle à des fins répressives ou bien pour permettre le plein épanouissement sexuel, donc mental, de l'individu quels que soient ses penchants génétiques ?

LA VÉRITABLE UTOPIE

Une société vraiment libérale (disons, plutôt libertaire, le mot libéral étant entaché d'un doute depuis qu'on l'a tant et tant galvaudé), plus soucieuse d'écologie que de production effrénée, plus humaine et spirituelle que matérialiste, une telle société, évidemment, n'hésiterait point. Que pourrait lui importer qu'un individu soit homo, hétéro ou bisexuel, dès lors qu'un comportement individuel, favorable à son épanouissement, n'aliénerait en rien l'épanouissement des autres individus ? Mais il s'agit là évidemment d'une société d'hommes libres que les capitalistes marxistes et les marxo-capitalistes garantis grand teint n'hésitent point, dans leur psychose de la production démente et normalisée, à qualifier d'utopique, comme s'il n'était pas plus utopique de croire que l'on va pouvoir continuer à puiser indéfiniment aux sources vives de la terre et à limiter l'esprit humain au désir de

consommer une énergie qui le dépasse, l'aliène et l'opprime, sans qu'un jour prochain l'humanité entière se trouve contrainte de payer l'addition d'un menu que des politiciens démagogues et dépourvus de la moindre imagination lui auront imposé.

CONDITIONNEMENT PRÉNATAL

Ce qui nous intéresse donc, c'est ce que feront les « sociétés utopiques » (utopiques en ce sens qu'elles prétendent aider l'homme à vivre, alors qu'elles le conduisent à la mort, sinon physique, au moins spirituelle) qui sévissent actuellement à travers le monde du résultat de ces travaux génétiques et de la découverte de ce déterminisme pré-natal, auquel nul ne saurait échapper, car, pour l'instant, hélas ! (et pour combien de temps encore ?), c'est dans de telles sociétés que nous nous trouvons contraints de survivre. Nous devons nous poser cette question. Nous devons nous la poser par souci humanitaire, par besoin de connaître et aussi et surtout parce que nous devons nous engager. Nous engager nous-mêmes d'abord, et engager ensuite les gens lucides qui en ont assez de se voir traités en consommateurs passifs à réagir contre tous ces niveleurs d'individus, ces normalisateurs de l'esprit qui rêvent maladivement dans le silence feutré de cabinets ou dans le brouhaha des états-majors politiques à ce « meilleur des Mondes » dont Aldous Huxley a si magistralement su nous donner un aperçu, où chacun dès sa naissance se trouve conditionné à occuper la place qui, selon les programmeurs de la production, convient le mieux à l'intérêt général de la ruche humaine.

Cette question, donc, nous devons nous la poser comme d'autres, voici un peu plus de trente ans, se sont demandés à quoi allaient aboutir les travaux d'Einstein. Et, s'ils s'étaient trouvés plus nombreux à s'en

inquiéter, peut-être n'y aurait-il jamais eu d'Hiroshima. Peut-être.

Einstein ne désirait pas le drame qui a frappé le Japon. Le dr. Tordjman, le prof. Klotz ou quelque autre chercheur que ce soit ne souhaitent point généralement (à moins qu'il ne s'agisse d'un psychosé) voir leurs découvertes nuire à l'individu. Jésus ne voulait certainement pas donner naissance à l'Église que nous connaissons aujourd'hui. Marx s'est fait le prophète d'une Russie, d'un système qu'il ne pourrait que renier. Et cependant de telles « erreurs », de tels abus d'une découverte, d'une réflexion, d'une philosophie ne cessent depuis le début de l'histoire de l'humanité de se dérouler sous nos yeux. A ce stade, ce n'est plus un Hiroshima matériel bien évident et parfaitement visible. C'est pire. Il s'agit d'un Nagasaki de l'esprit subtil et feutré que nous ne voyons pas sur l'instant, mais qui depuis des milliers d'années ne cesse de détruire ce qu'il peut y avoir de sain, d'humain et de réellement utile en nous. En un mot ce qui nous distingue plus que tout (quoi qu'on ait pu en médire) des autres espèces animales : la raison, à la fois objective et subjective. Cette raison individuelle et unique qui donne la force, le courage et la liberté à ceux qui en sont encore pourvus de refuser la déraison collective dans laquelle s'agit une humanité à la dérive tout autant à la recherche de son identité que des identités individuelles de ceux qui la composent et la décomposent.

DE LA RAISON A LA DÉRAISON

Si nous admettons l'idée que la majorité des gens sont devenus déraisonnables et que la démocratie entraîne que seuls des politiciens déraisonnables peuvent être élus par une majorité déraisonnable, nous devons nécessairement en conclure que le monde se trouve dirigé par des personnages totalement déraisonnables et

même, en bonne logique, encore plus déraisonnables que ceux qui les ont élus.

C'est donc entre les mains de pareils déséquilibrés (au sens plein et non péjoratif du terme) que des chercheurs comme Einstein, Tordjman, Klotz et d'autres sont destinés à remettre leurs découvertes. C'est cela ou ne plus chercher. Ce qui est aussi stupide pour un savant que de demander à un écrivain de cesser d'écrire, à un peintre, de peindre.

La question qu'il convient donc de se poser impérativement, c'est ce que peuvent faire d'une découverte essentielle pour la connaissance de l'individu, donc pour la tolérance des différences chez chacun d'entre nous, les hommes déraisonnables qui nous gouvernent.

La raison voudrait, par exemple, que soit employée la connaissance scientifique du déterminisme génétique à l'homosexualité, à des fins de meilleure compréhension des autres, de manière à accepter chez autrui des comportements et des penchants que toute une éducation normalisatrice nous incite à considérer comme des tares.

La découverte qu'un être humain puisse, dès avant sa naissance, se trouver déterminé à l'homo, à l'hétéro ou à la bisexualité, ainsi que l'on sait, grâce à des recherches antérieures sur les chromosomes, qu'il peut l'être à la violence, devrait disposer tout individu raisonnable à une grande modestie vis-à-vis de l'individu « normal » qu'il croit être par la grâce des canons — inculqués en lui — de la « normalité » sociale. Car, en définitive, être « normal » ou « anormal », si l'on s'en tient aux résultats, pourtant encore modestes, de la recherche génétique actuelle, tient à tellement peu de chose que si l'on avait par hasard la vanité de se croire normal (c'est-à-dire standardisé à souhait), on devrait aussitôt balayer en nous tout motif de fierté quelconque et se dire avec la modestie requise que nous n'y sommes pour rien et

que nous avons eu la chance d'avoir la nature en notre faveur dans la mesure où elle nous a pourvu en hormones, en chromosomes et autres, de façon telle que nous pouvons sans trop de problèmes ni de frustrations psychiques et physiologiques nous intégrer à la ruche. Dès lors, se croire « normal » et en être satisfait devient aussi stupide que la fierté d'être grand, petit, blond, brun, blanc, noir, jaune, rouge, Français, Allemand ou Russe... Affaire de lieu, de temps, de gènes voilà à quoi se réduisent en partie — en partie seulement — les causes premières, mais primordiales, des individus que nous sommes devenus aujourd'hui.

L'UNIFORME POUR TOUS

Hier, on traquait les Noirs (et on les traque encore dans pas mal d'endroits du globe) ; voici peu, on s'acharnait contre les Allemands, puis les Indochinois, puis les Algériens ; aujourd'hui comme toujours — ou presque — on s'acharne contre les homosexuels. Et cette haine, cette hargne tout simplement parce que ces gens sont tenus par nous, individus conditionnés, standardisés, et figés dans nos coutumes et mœurs, pour des ennemis, des anormaux ou des exclus. Mais n'allons surtout pas imaginer que cette agressivité à leur encontre constitue de notre part une réaction naturelle dont nous serions porteurs de façon innée. Cette réaction antagoniste se trouve en réalité impulsée et entretenue en nous par ceux-là mêmes qui ont institué (ou hérité) la « normalité » dans laquelle nous vivons et qui pensent, avec un orgueil et une déraison à sa mesure, qu'ils en sont les défenseurs, puisqu'ils sont nos élus et que, nous, nous sommes « normaux ». N'est-il pas vrai ?

On nous apprend à haïr les Allemands en temps de guerre, les Vietnamiens et les Algériens en temps de révolte. Il va de soi que nous ne pouvons élire à chaque fois que des gens qui pensent tout haut ce qu'ils

nous ont appris à penser et à croire tout bas. En France, où l'on nous a appris à croire en un dieu catholique, il va de soi par exemple que nous ne saurions, pour l'instant du moins élire un athée. C'est pourquoi il est tellement indispensable qu'un président se montre de temps à autre à l'église au cours de son septennat. De la sorte, l'interférence est telle entre nous et ceux qui nous gouvernent, donc qui nous font agir et penser, qu'il est devenu quasiment impossible de préciser lesquels des premiers ou des seconds sont responsables de ce qu'ils sont tous deux devenus.

DU PHYSIQUE AU PSYCHIQUE

Supposons qu'un homosexuel se présente aux élections en osant affirmer son homosexualité. Il ne serait pas élu. Un Noir, de même. Un homme vêtu d'un bleu de travail, idem. Car ces gens se seraient d'eux-mêmes exclus de la « normalité » déraisonnable, mais monolithique de la communauté.

Ainsi, un homme, ouvertement homosexuel, ouvertement raisonnable, c'est-à-dire ouvertement différent de la majorité de ceux dont il demande les suffrages ne saurait être un bon candidat. Il lui faut pour le devenir demeurer « normal ». Il cachera son homosexualité, il se verra contraint de tenir des discours et de faire des promesses déraisonnables. Il devra revêtir l'aspect physique et psychique de ceux dont il sollicite les suffrages. Et c'est pourquoi nous voyons si peu de différence entre les discours d'un Marchais, d'un Barre ou d'un Mitterrand. En réalité les promesses et les objectifs demeurent identiques : bonheur, prospérité et production. Seuls quelques détails changent mais seulement dans la façon d'y parvenir. En définitive ce qui est proposé aux Français dans les deux cas, c'est de se suicider. L'unique problème qui se pose à eux, c'est de savoir s'ils vont y aller en voiture ou en train.

Ce que j'entends dire en fin de compte, c'est que cette normalisation visible (à qui veut s'en donner la peine) au niveau matériel et physique, et qui en est désormais à son stade actif le plus aigu, nous menace dès maintenant au plan psychique. Ceux d'entre nous à qui la standardisation matérielle, physique et morale paraît trop pesante et insupportable risquent logiquement d'ici un temps plus ou moins long de se trouver normalisés de gré (média, intoxication politique, publicitaire etc...) ou de force (manipulation génétique, lobotomie partielle etc...).

LA FABRIQUE DE NÉVROSE ET D'AGRESSIVITÉ

Certaines peuplades africaines n'avaient point leur pareil pour transformer physiquement les femmes selon des coutumes ancestrales (femmes girafe, femmes à plateau, etc...). Nous trouvons cela barbare. Et nous oublions évidemment qu'à la même époque nous faisons, au nom de Dieu et de l'acquisition, griller des innocents dont le crime était d'avoir oublié de dire amen. De toute manière, dans les deux cas, il s'agissait des corps. C'était physique donc visible et accessible.

Déterminées par les mœurs et les habitudes en vigueur dans leur tribu, les femmes girafe étaient sans doute consen-

tantes. Mais certaines avaient peut-être encore la faculté psychique de ne pas l'être. Nous pouvons demain en France dans un accès de déraison collective ou étatique avoir à subir une dictature fasciste. Et nous serions contraints par la peur et la répression d'obéir ou, tout au moins, de le simuler. Mais nous conserverions en nous suffisamment de raison et de sens de la dignité pour savoir profiter de la moindre occasion de nous révolter.

En ce moment même, ne l'oublions pas, nous nous trouvons manipulés par le milieu social dans lequel nous évoluons. La famille, l'école, l'armée, le travail, tout est conçu pour faire de nous des individus normalisés, fût-ce même, pour une grande partie d'entre nous, à contre courant de notre déterminisme génétique particulier. Le nombre d'homo et de bissexuels refoulés — donc rendus mentalement instables et par suite partiellement agressifs, bien qu'en apparence intégrés au corps social — ne se compte plus. Mais là encore on peut à la rigueur admettre que cette « éducation », pour déraisonnable qu'elle soit au plan individuel, s'explique par le souci des groupes sociaux de s'harmoniser collectivement. Et chacun en fin de compte conserve encore une petite chance, comme nous tentons d'y parvenir avec « Don Quichotte », d'échapper à la ruche, de sortir du moule éducatif à peu près intact, suffisamment en tout cas pour avoir (sans vanité ni fausse modestie) gardé assez d'énergie et de caractère, en un mot assez de raison pour comprendre vers quelle psychose collective nous évoluons et pour essayer d'en libérer le maximum de gens.

VERS UNE SOCIÉTÉ GÉNÉTIQUEMENT MANIPULÉE ?

Avoir le courage d'assumer son déterminisme génétique, c'est-à-dire son identité ; oser être homosexuel dans un pays où il n'est point de bon ton de l'être, pouvoir dénoncer le despotisme de la production à tout prix, qu'elle soit de droite ou de gauche ; affirmer une opposition raisonnable et raisonnée à la folie collective capitalo-socialo-marxiste qui nous entoure, sont des facultés qui peuvent encore exister chez certains d'entre nous, comme elles ont existé dans le passé pour permettre à l'humanité de sortir un peu plus de l'obscurité.

Mais elles cesseront d'être dès lors que les déraisonnables pantins qui aspirent à l'uniformité sociale auront décidé de nous rendre heureux malgré nous dans le monde qu'ils auront conçu pour nous. Il suffira d'une petite manipulation génétique de choix et plus personne ne sera capable de voir les moulins à vent politiques qui s'agitent désespérément autour de nous sans autre ambition que de faire du vent et de tourner en rond.

Nous n'avons pas d'autre choix que de dénoncer à l'infini non seulement cette manipulation génétique qui se prépare sous nos yeux mais aussi cette gangrène de l'esprit qui empêche les gens intellectuellement pollués par la consommation, la production et le profit de voir ce qu'il se prépare avec leur plein consentement. Si nous n'y parvenons pas suffisamment à temps, je crains fort que le 21^e siècle ne compte plus grand nombre de « Don Quichotte ». Et rien n'empêcherait plus alors les moulins de tourner.

la cellule de la liberté



Photo Frédéric Pascal

François Ceyrac, le patron des patrons français, s'intéresse, aux travaux des généticiens. « Transformer la mentalité de 20 millions d'ouvriers en mentalité de patrons », murmure-t-il, rêveur mais incrédule. Il a tout de même retenu, avenue Foch, un appartement de cinq cents mètres carrés. Pour Georges Séguy.

Georges Marchais, lui, a loué un F 4 à Sarcelles pour François Ceyrac. François Ceyrac, aux dernières assises de l'Entreprise, faisait un vibrant plaidoyer contre le contrôle et les contraintes de l'État et pour un retour à la liberté. C'est bien de cela qu'il s'agit. Car enfin si l'on pouvait modifier l'esprit des ouvriers, les patrons y retrouveraient toute la leur.

Au fond, cette transformation des mentalités par manipulation génétique, ce n'est jamais qu'une forme moderne et accélérée de l'enseignement.

M. René Haby, le Ministre de l'Éducation Nationale, ne s'y est pas trompé. On lui reprochait de vouloir réformer l'enseignement sans se soucier de la formation des maîtres. Sa réponse a été catégorique : « Aucune formation ne fera de certaines personnalités de bons professeurs, a-t-il dit, tout le problème, c'est de transformer certaines mentalités ! »

Et il a mis en route la réforme de la formation qui vise à faire de la personnalité des enfants de bons élèves.

Si l'on s'en était soucié avant 1968, on n'aurait pas eu besoin de faire donner les cours à Nanterre, Censier et la Sorbonne par les gardiens de la paix et les C.R.S.

Il s'agit donc d'abord de neutraliser ses réflexes instinctifs en l'amenant à les réfléchir. Après quoi il suffit de neutraliser la réflexion libre et individuelle pour la remplacer par l'intelligence sociale, c'est-à-dire par un ensemble de réflexes instinctifs, certes, et inintelligents, comme tous les réflexes, mais sociaux. Les écoles sont donc les moules dans lesquels on transforme l'instinct individuel en intelligence sociale. L'éducation est le processus de moulage par lequel on amène les citoyens à raisonner comme des moules.

Former, selon Robert, c'est « donner une forme » à quel-

que chose ou à quelqu'un. Informer, c'est « façonner, former », donc encore donner une forme. Et transformer, c'est « faire passer d'une forme à une autre ». Quant à l'éducation, c'est « la mise en œuvre des moyens propres à assurer la formation (mise en forme) d'un être humain ». Éduquer ou enseigner, c'est donc faire de l'information. Quant à l'information, toujours selon Robert, c'est « l'ensemble des actes qui tendent à établir la preuve d'une infraction et à en découvrir les auteurs ». D'où le transfert de la mission d'informer les étudiants, en 1968, des enseignants à la police.

Informer ou mettre en forme, ce peut être aussi, en effet, emboutir au marteau, à l'aide d'un bouclier et d'une masse, pour, dit Robert, « y former le relief d'une empreinte ».

La publicité, affirmant avec orgueil les publicistes, c'est de l'information. C'est vrai. C'est pourquoi, en 1968, feu le président Georges Pompidou, soucieux d'informer les Français, l'introduisit à la télévision. Le fondement de l'éducation, dans une société de consommation, c'est d'apprendre au citoyen ses devoirs, à savoir produire et consommer. Il s'agit de le conditionner comme un potage. On en fait un consommé. L'État et la société n'ont plus ensuite qu'à l'avalier.

C'est pourquoi, en 1968, les publicistes ont cessé d'employer le mot emballage pour lui substituer le terme de conditionnement. Tandis que la télévision conditionnait les téléspectateurs, la police emballait les étudiants : qu'on sommat de cesser de faire les cons et qu'on assommait au nom de la consommation.

L'éducation, étant une formation, vise à transformer les mentalités, c'est-à-dire l'état spontané et naturel des esprits pour les former au « consensus social », c'est-à-dire à l'ensemble des croyances et des habitudes de la collectivité. Pourquoi ?

L'éducation par manipulation génétique était l'unique forme d'enseignement pratiquée par nos plus lointains ancêtres, les macromolécules d'ADN et les cellules qui les contenaient et qui occupaient, seules, à l'exclusion de tout autre forme de vie, les profondeurs maritimes de la biosphère, il y a quatre

ou cinq milliards d'années. Les macromolécules ont enseigné tous leurs enfants, c'est-à-dire la totalité des êtres vivants qu'elles ont progressivement constitués, qu'en leur titillant le code génétique et en le faisant muter. Cette forme d'éducation est donc éminemment dangereuse : elle a abouti à l'homme.

Quant à la forme d'éducation par manipulation non génétique, celle de l'enseignement actuel, elle ne présente aucun danger. C'est une fabrique de moules.

L'autre jour, je me rendais à Mulhouse. Devant moi un carrefour de six routes. Pas de signalisation. Cinq chances sur six de me tromper, faute d'être informé : Je n'étais plus libre de mon projet. Eh oui, la liberté n'est rien d'autre que l'information.

J'avise alors deux gendarmes. « Woa ! m'écriai-je, qu'ils m'informent et je suis libre ! »

Je me suis retrouvé à Paris, à la P.J. Ils m'avaient pris pour un membre de la bande à Baader, contre laquelle était ouverte une information.

Par rapport à leurs lointains ancêtres, les cellules et les macromolécules, les hommes ont acquis une formidable liberté. Mais, bien sûr, la somme d'information que représente un homme est presque infiniment supérieure à celle d'une molécule ou d'une cellule. Pourquoi ? Parce que l'homme est un grand consommateur de cellules, donc de molécules. A chaque repas, il en digère et en synthétise des milliards. Ces cellules et ces molécules broyées l'informent et le libèrent.

C'est pourquoi l'État est en train de mettre les hommes en fiches, sous forme d'information prédigérée par les ordinateurs. Il rassemble l'information publique, à laquelle nul citoyen privé n'a accès. Sauf s'il est ministre. L'État est l'homme moderne, dont nous sommes les molécules. Et l'État a besoin d'être informé.

C'est la condition de sa liberté. N'oublions jamais sa devise qu'il a inscrite partout : fraternité, égalité, liberté. Jusqu'au fronton de ses prisons, dont nous sommes les cellules.

Car l'État, c'est la cellule de la liberté.

Stéphane BENOIT.

LES VRAIS DANGERS DES CENTRALES NUCLÉAIRES

Ce que l'État nous cache

PAR LES AMIS DE LA TERRE

La crise pétrolière a révélé aux Français combien leur approvisionnement en énergie était aléatoire et coûteux. Plus généralement, elle a souligné que les ressources actuellement utilisées pour produire de l'énergie ne sont pas inépuisables, mais limitées. On estime, par exemple, que les réserves connues de pétrole seront taries dans trente à soixante ans si le rythme actuel d'exploitation se maintient. Pourtant la demande d'énergie favorisée par une publicité effrénée, augmente sans cesse : la consommation d'électricité en France serait appelée, selon les experts, à doubler tous les dix ans.

LES CENTRALES : PAS AU POINT

C'est pour tenter de résoudre ces difficultés que le gouvernement et l'E.D.F. ont choisi de développer l'industrie nucléaire, engageant ainsi la France dans la réalisation d'un programme gigantesque et mobilisant toutes ses ressources financières et industrielles (200 réacteurs nucléaires pour l'an 2000 qui produiront près de 85 % de l'électricité ; une usine d'enrichissement de l'uranium qui coûtera près de 18 milliards de francs, etc.). Ce choix est lourd de conséquences, car l'industrie nucléaire engage notre société dans une voie pour ainsi dire irréversible. Or les centrales nucléaires ne sont pas au point et leur multiplication ne fait qu'accroître leurs défauts.

Ce choix est d'autant plus regrettable qu'il est presque exclusif. L'expérience du pétrole aurait dû pourtant nous enseigner qu'il est hasardeux de fonder l'essentiel de notre approvisionnement sur une seule source d'énergie qui dépend elle-même pour une large part de l'extraction du minerai d'uranium. La plus élémentaire prudence devrait donc conduire les Français à explorer des voies nouvelles pour produire de l'énergie.

DES RESSOURCES PEU POLLUANTES

Outre le fait que les ressources de charbon et de schistes bitumineux sont encore abondantes et qu'il est possible de les utiliser de manière moderne (gazéification), il existe d'autres sources d'énergie que les combustibles fossiles (pétrole-

charbon-gaz naturel) ou la fission nucléaire. Aussi surprenant que cela puisse paraître, elles ne sont guère utilisées alors que certaines sont inépuisables et peu polluantes, ce qui n'est ni le cas du pétrole et du charbon, ni celui des centrales nucléaires.

Parmi ces sources, on peut citer le souffle du vent (énergie éolienne), l'énergie hydraulique (les retenues bien sûr, mais aussi le fil de l'eau), les mouvements de la mer (l'énergie marémotrice, mais aussi celle de la houle), les différences de température des couches d'eau marine (énergie maréthermique), la fermentation organique (gaz méthane et méthanol), dans une certaine mesure la chaleur de la terre (énergie géothermique), et surtout, le rayonnement du soleil (énergie solaire), enfin, d'autres procédés, techniquement plus complexes, sont à l'étude (fusion nucléaire).

A cela il faut ajouter qu'une bonne part de l'énergie consommée aujourd'hui est gaspillée dans des usages inutiles ou des engins de rendement médiocre et que le progrès des techniques laisse présager une économie dans la consommation d'énergie par l'utilisation de l'hydrogène.

L'ÉNERGIE SOLAIRE PLUS RENTABLE

Aux différentes sources d'énergie correspondent des emplois différents : usage industriel et domestique, production de chaleur intense ou basse, etc. En voulant privilégier à tout prix la production massive d'électricité — qui est une forme d'énergie *secondaire*, obtenue à partir d'une forme primaire : houille, nucléaire, ... — on oublie que les opérations nécessaires à sa production et à son utilisation abaissent d'autant le rendement énergétique utile dont on disposait au départ (dégradation de l'énergie) tout en accroissant la pollution de l'environnement par la chaleur perdue. L'usage *généralisé* de l'électricité représente donc un gaspillage d'énergie. D'ores et déjà, on prévoit que l'énergie solaire sera plus rentable pour le chauffage domestique que l'électricité d'origine nucléaire.

POURQUOI CONSOMMER TANT D'ÉNERGIE ?

Aucune des sources d'énergie que nous avons citées ne représente cependant la solu-



A Flamanville, le site d'une future centrale nucléaire : un symbole de la société de demain, barbelés et chiens policiers

tion idéale à la crise : certaines ont des inconvénients graves, d'autres sont limitées ou irrégulières. C'est leur utilisation combinée, c'est-à-dire une politique énergétique *diversifiée*, qui nous paraît indiquée. Toutefois, il ne suffit pas de faire l'inventaire des sources d'énergie pour définir une politique d'ensemble, il faut également réfléchir à la *demande* d'énergie. Son accroissement est-il inéluctable ou est-il artificiellement entretenu ? L'énergie consommée en France contribue-t-elle à réduire les inégalités et à augmenter le bien-être de tous ou profite-t-elle d'abord à une minorité ? Au-delà de l'examen des moyens, une question fondamentale est donc posée : avons-nous réellement besoin de tant d'énergie ?

Aux Français d'y répondre et non aux seuls techniciens. Réduire la consommation d'énergie, cela ne suppose pas seulement d'avoir recours à quelques mesures d'économie comme par exemple une meilleure isolation des maisons, la limitation de vitesse des voitures ou le recyclage des matériaux, c'est aussi un choix de société.

UNE URBANISATION PLUS HUMAINE

Des villes moins grandes, l'habitat proche des lieux de travail, des transports collectifs, la reconversion de productions coûteuses en énergie (armements), une technologie moins concentrée, le recours aux sources d'énergie naturelles, une économie orientée vers les services plutôt que l'industrie, voilà quelques traits d'une société à basse consommation d'énergie. La décroissance et la décentralisation des établissements humains qu'elle implique favorisent également leur autonomie économique et politique.

A l'inverse, accroître les concentrations urbaines et industrielles, c'est multiplier la consommation d'énergie. Mettre en œuvre de nouvelles techniques, toujours plus chères et lourdes à exploiter, pour des productions massives d'énergie, c'est encourager le

développement des firmes géantes tout en accentuant les dégradations écologiques. En somme, c'est perpétuer, en l'aggravant, le système actuel. Et, dans cette course à l'énergie, il n'est pas certain que l'atome lui-même fasse le poids...

On est donc en droit de se demander si le choix de l'énergie nucléaire ne répond pas à d'autres préoccupations que le seul souci de fournir de l'énergie. Ce n'est un secret pour personne que les progrès rapides du nucléaire sont dus aux découvertes de ses applications militaires (bombe A et H), mais on sait moins que les centrales nucléaires, tout en produisant de l'électricité, fournissent également des matériaux utilisables à des fins militaires, notamment le plutonium. Des dizaines de pays au régime politique inquiétant ont déjà conclu des contrats pour faire bâtir sur leur territoire des centrales nucléaires. Dans quelques années, ces pays seront armés à la bombe atomique. Voilà sans doute une des raisons qui poussent le gouvernement français à négliger les appels à la prudence des scientifiques qui dénoncent les dangers de l'industrie nucléaire.

POLLUTION

Les centrales nucléaires dégagent, en effet, une chaleur beaucoup plus importante que les centrales thermiques classiques et réclament une grosse quantité d'eau de refroidissement. Cette eau, prélevée sur le cours d'un fleuve ou les eaux côtières, est ensuite rendue au fleuve ou à la mer dont elle accroît localement la température au détriment de la vie aquatique et parfois du climat local. Cette pollution thermique n'est pas moins grave en bord de mer, car le littoral marin est justement la zone de reproduction privilégiée d'un grand nombre d'espèces animales très sensibles aux écarts de température.

Plus effrayante parce que plus insidieuse, la *pollution radioactive* est présente, à des

degrés divers, tout au long des activités de l'industrie nucléaire, depuis l'extraction du minerai d'uranium jusqu'au retraitement du combustible usagé. Cette pollution est évidemment moins spectaculaire que les nuisances auxquelles nous sommes, hélas !, habitués puis qu'elle n'est pas perceptible sans instruments de détection perfectionnés. Les radiations sont en effet invisibles et silencieuses, impalpables et inodores. Fait plus grave : il n'y a aucun moyen de les supprimer. On ne peut qu'attendre que la radioactivité décroisse d'elle-même, ce qui prend parfois plusieurs millénaires !

En outre, les effets de la pollution radioactive (chez l'homme lorsqu'il ne s'agit pas de doses massives ; vieillissement précoce, cancers, leucémies, maladies chromosomiques, mutations génétiques, etc.) ne sont pas immédiats, mais différés, et celle-ci se propage en suivant dans l'environnement des itinéraires parfois complexes, ce qui rend très difficile l'appréciation exacte de ses conséquences.

Les centrales nucléaires, par exemple, sont responsables d'une diffusion faible, mais permanente, de corps radioactifs (notamment : Krypton, xénon, iode, tritium, césium, molybdène) qui sont répandus dans l'air ou l'eau dont ils suivent les courants. L'éloignement des installations n'est donc pas une garantie de sécurité d'autant plus que certains éléments radioactifs, au lieu de se disperser et de se diluer dans l'environnement, sont au contraire fixés par des organismes ou concentrés le long de chaînes alimentaires qui peuvent aboutir à l'homme (on a mesuré ainsi dans la rivière américaine Columbia, en aval du centre nucléaire de Hanford, des variations du taux de phosphore radioactif allant de 1, dans l'eau, à 1 500 000 dans les œufs de canard, après différentes étapes de concentration dans le plancton, les poissons et les canards !)

(à suivre)

l'énergie nucléaire,



vos confort de demain...

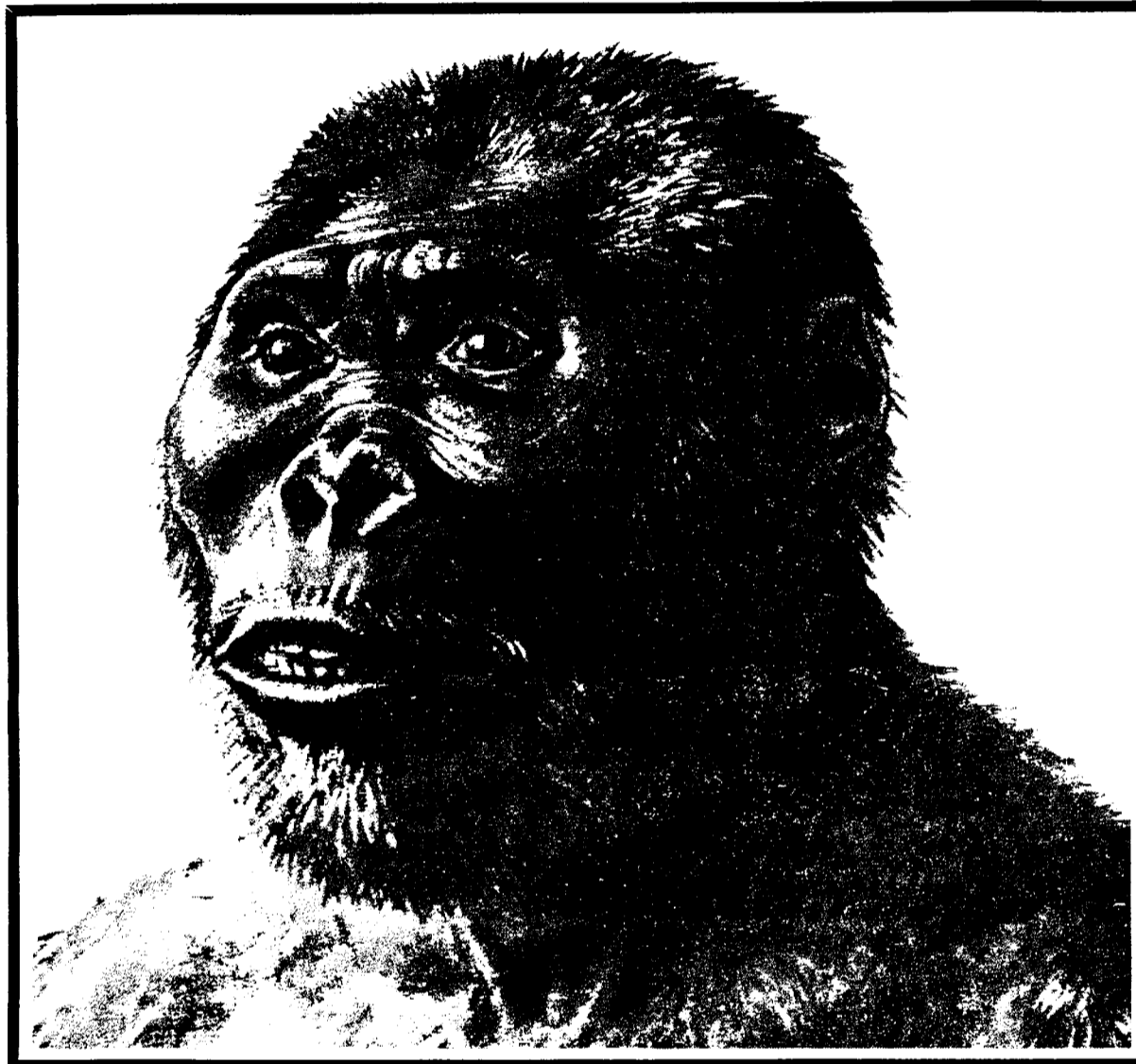
F.F.S.P.N., 57, rue Cuvier - PARIS - 707.31.95

Sommes-nous le jouet du hasard ou le destin a-t-il un sens ?

LE MYTHE ET LA RÉALITÉ DE SISYPHE

PAR RICHARD SUNDER

Dans un petit ouvrage intitulé « Le mythe de Sisyphe », Albert Camus comparait, dès 1942, le destin de l'homme du peuple, confronté à son absurde réalité, « boulot-méto-dodo », à celui de Sisyphe, héros de la mythologie grecque. Et il posait la question — la seule question sérieuse — de savoir si cet homme ne ferait pas mieux de se suicider.



Le Paranthropus, au petit cerveau et aux lourdes mâchoires

SE suicider pour échapper à un destin absurde qui condamne l'être vivant à épuiser ses forces, jusqu'à la mort, pour vivre en tuant d'autres êtres vivants dont il se nourrit. Qu'il s'agisse des animaux, que l'homme tue par l'intermédiaire du boucher ou des abattoirs ou de ses propres congénères qu'il tue par toutes sortes de moyens sophistiqués, comme l'exploitation des peuples affamés du Tiers-monde, l'usure bancaire, les accidents du travail, de la route etc., bref tous les moyens de la vie moderne. C'est ce que Frédéric Rossif appelle l'« opéra sauvage », dans le monde animal, et qui est devenu la comédie humaine.

Une partie toujours croissante de la jeunesse moderne a répondu à Albert Camus : elle a choisi le suicide. Elle fuit l'enseignement, elle fuit l'ordre social, qui a créé et qui impose ce destin absurde et aliénant. Elle vit, dans les marges sans cesse rétrécies du monde, de musique et de drogues, en attendant la mort. Et même, depuis une dizaine d'années, elle ne l'attend plus : le nombre des suicides, entre 13 et 30 ans, ne cesse pas d'augmenter.

Mieux, une partie toujours croissante des adultes se suicident, de manière indirecte, par l'infarctus, la maladie nerveuse et le cancer, dont il est aujourd'hui démontré que c'est une maladie de société provoquée par l'ensemble des choix qui constituent un mode de vie : alcool, tabac, soleil et toutes sortes d'autres facteurs cancérigènes.

Connaitre le secret des Dieux et vivre éternellement

« Les dieux, écrivait Albert Camus, avaient condamné Sisyphe à rouler sans cesse un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où la pierre retombait par son propre poids. Ils avaient pensé avec quelque raison qu'il n'est pas de punition plus terrible que le travail inutile et sans espoir ».

Ceci, la jeunesse contemporaine et même une partie des adultes l'ont fort bien compris. Et le suicide est évidemment une manière d'échapper à la punition et de reprendre, apparemment, la maîtrise totale de notre destin, à l'instant où il nous échappe presque totalement. Celui qui n'est plus maître de sa vie reste maître de sa mort. Suprême liberté, conservée jusque dans les prisons où les détenus, depuis quelques années, se suicident par dizaines. Par la mort, l'individu peut reprendre sa liberté aliénée et même le contrôle de sa vie, et de manière définitive, inaliénable, y mettant fin.

Expliquant les raisons qui avaient valu à Sisyphe ce supplice infernal, Albert Camus nous dit que le héros, qui était le plus sage et le plus prudent des mortels mais que certaines traditions présentent comme un brigand, un délinquant, ce qui n'est pas contradictoire, avait commis l'imprudence de livrer à ses contemporains les secrets des dieux. Mais l'auteur passe, sans le voir, sur le fait étrange que Sisyphe avait la connaissance des secrets des dieux et que, condamné à vivre éternellement aux enfers, il était même devenu immortel, comme un dieu. Ce qui est d'une grande rigueur logique, le secret essentiel des dieux étant précisément celui de l'immortalité ou de la vie éternelle.

L'origine moléculaire de tout ce qui est humain

Récusant ensuite le suicide, en tant que solution au destin absurde qui est le nôtre. Albert Camus nous dit que l'homme absurde — que nous sommes — ne croit ni en Dieu, ni en une destinée supérieure parce qu'il est « persuadé de l'origine tout humaine de tout ce qui est humain ».

Et là, il énonce une énormité scientifique qui doit faire bondir tout homme de connaissance. L'homme moderne, même absurde, sait bien que l'origine de tout ce qui est humain n'est pas humaine. Elle est moléculaire.

L'homme ne s'est pas créé lui-même. Ce sont de simples molécules d'acide qui, à force de s'assembler, de se reproduire, de muter et de se reproduire encore, ont créé des cellules, puis des tissus biologiques divers, puis des organismes de plus en plus complexes, du poisson ancestral aux reptiles, aux oiseaux et aux tétrapodes (quatre membres), pour aboutir à l'homme.

Sans doute les molécules d'acide, qui ont fait apparaître, il y a entre quatre et six milliards d'années, les macromolécules d'ADN (acide désoxyribonucléique), qui sont l'ancêtre initial et commun de la totalité des êtres vivants, étaient-elles, elles aussi, persuadées de l'origine toute moléculaire de tout ce qui était moléculaire. Sans doute étaient-elles convaincues, comme l'homme absurde, qu'elles n'avaient pas de destinée supérieure et qu'elles n'existaient, comme Sisyphe, que pour se reproduire, vivre et mourir, dans un monde éternellement absurde et moléculaire.

Ça ne les a tout de même pas empêchées de créer l'homme ! Et de le créer à travers l'évolution d'une relative infinité de créatures sans cesse plus complexes, au sein desquelles elles participent toutes, en parfaite inconscience, à une destinée supérieure.

Mieux, en construisant l'homme, les microscopiques molécules d'acide qui le constituent, ont construit un instrument qui a démontré qu'elles avaient tort de croire à l'origine et à la finalité toutes moléculaires des molécules. Eh oui, les molécules ne sont pas non plus créées elles-mêmes. L'homme a en effet démontré qu'elles n'existaient pas, il y a douze milliards d'années et davantage. A cette époque, le cosmos ne contenait ni hommes, ni molécules, ni atomes, ni étoiles, ni la moindre particule de matière. Il n'était constitué que d'un rayonnement d'énergie — des ondes — porté à une température formidable : des milliards de milliards de degrés, qui excluait for-

mellement la possibilité d'existence de quelque atome, de quelque particule de matière atomique et, a fortiori, de quelque molécule que ce fût. C'était une sorte d'Hiroshima cosmique absolu.

Or, c'est cette énergie formidable, que les physiciens appellent le « rayonnement thermique » initial, qui a progressivement superstructuré les particules de matière, les atomes, les étoiles, les galaxies, les soleils et les Terres et, à la surface cristallisée de ces dernières, la « soupe prébiotique » ou « mer de la vie » dans laquelle sont apparus nos plus lointains ancêtres, les molécules d'acide, qui nous ont créés.

Il est donc clair que ni l'origine ni la fin des molécules n'étaient moléculaires. L'origine des molécules est le rayonnement thermique, c'est-à-dire l'énergie. La fin des molécules est l'évolution biologique et l'homme. Bien sûr, les molécules, ayant une conscience presque infiniment élémentaire par rapport à celle du plus élémentaire des animaux et par rapport à l'homme, elles étaient et sont encore totalement inconscientes du rayonnement thermique, qui leur a donné naissance, et de l'homme, auquel elles ont donné naissance et qu'elles constituent !

La montée de la conscience ou le projet cosmique

Mais leur fils — l'homme, dont le corps est entièrement tissé de cellules dont le fil ultime n'est rien d'autres que les doubles hélices que

constituent ces microscopiques molécules — a été capable de reconstituer presque entièrement l'arbre généalogique qui remonte à elles et au-delà d'elles au rayonnement thermique. Elles ont donc construit un fils prodigieusement plus intelligent qu'elles, ces petites bêtes de molécules. Mieux encore, leur fils, l'homme, a été capable d'établir que le plus puissant des agents mutagéniques — qui faisait muter et modifiait le code génétique des molécules de manière à les diversifier dans toutes les sortes de tissus biologiques qui constituent un être vivant, de la peau au cerveau, en passant par les yeux, les os et tous les organes — n'était rien que ce fameux rayonnement thermique qui constitue les ondes de l'espace-temps, cette énergie, que nous croyons inconsciente et qui, avec les molécules, a créé l'homme, en provoquant les mutations.

Alors, naturellement, la question se pose de savoir si, de la même manière que l'origine et la fin des molécules n'étaient pas moléculaires, si inconscientes qu'en aient été les molécules, l'origine et la fin de l'homme ne sont pas également situées loin au-delà de l'homme, si inconscient qu'il en soit, dans une forme presque aussi infiniment supérieure à la sienne que la sienne l'est par rapport à celle des molécules : le conscient absolu.

Car, ce qu'il faut bien voir, c'est que le rayonnement thermique qui a créé les molécules et l'interaction mutante de ce rayonnement et de ces molécules qui a

créé l'homme, n'ont pas eu d'autre projet, si inconscients qu'ils en aient pu être, que celui d'accroître sans cesse, au travers de l'évolution, de l'Histoire et de la culture, la conscience et la connaissance que nous avons du monde, si cruel qu'en ait parfois été le prix (Hiroshima, par exemple).

Le poids du secret de Dieu

Albert Camus conclut son ouvrage en affirmant que le destin de Sisyphe ou de l'homme absurde n'est qu'« une suite d'actions sans fin », que Sisyphe n'est qu'un « aveugle qui désire voir et qui sait que la nuit n'a pas de fin ».

Et là, l'homme de connaissance bondit encore. Qui donc a-t-il jamais vu une nuit qui ne prenne fin dans l'aurore ?

Albert Camus ajoute : « Sisyphe enseigne la fidélité supérieure qui nie les dieux et soulève les rochers. Lui aussi juge que tout est bien. Cet univers désormais sans maître ne lui paraît ni stérile ni futile. Chacun des grains de cette pierre, chaque éclat minéral de cette montagne pleine de nuit, à lui seul forme un monde. La lutte elle-même vers les sommets suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux ».

Eh oui, mais la lutte vers les sommets, quand l'homme est au sommet de lui-même, ne peut qu'aller au-delà de l'homme.

Les molécules, qui sont les plus élémentaires et les moins intelligentes des êtres vivants ont été capables de créer l'homme. Cela ne devrait-il pas suffire à nous faire comprendre que l'homme, qui est le plus complexe et le plus intelligent des êtres vivants, est forcément aussi capable de créer un être collectif de toute l'humanité, qui aille loin au-delà de l'homme, tout comme l'énergie sera capable de créer le conscient absolu ?

Et la question qui se pose alors est de savoir si ce rocher, que Sisyphe roule vers le sommet de la montagne, qui n'est elle-même que roche, ne serait pas précisément tout le poids du secret de Dieu — la ceinte montagne que constitue l'inconscient collectif du monde — et si ce ne serait pas précisément Dieu lui-même — conscience absolue de toute l'énergie — que Sisyphe, cycliquement, remonterait des enfers de l'Inconscient, où nous sommes, jusqu'aux cieux de la conscience.

Ce n'est que dans cette hypothèse — qui est, nous le démontrerons, la réalité du mythe de Sisyphe — que le travail du héros, comme celui des molécules et de l'homme, ne serait ni inutile ni sans espoir. Alors, mais alors seulement, Sisyphe serait heureux — certain de devenir Dieu, dans la réalité comme il l'est dans le mythe.



A.B.N.

Le corps humain est fait de cellules. Les cellules sont elles-mêmes faites d'une enveloppe au sein de laquelle se trouvent les macromolécules d'ADN (acide désoxyribonucléique) ou gènes. Cet ADN ou ces gènes sont le constituant principal des chromosomes et ils déterminent tout ou partie des caractères qui font la personnalité d'un individu. Les cellules, les gènes et les chromosomes se reproduisent identiquement selon un code : le code génétique.

LE SENS DE L'HISTOIRE

Une découverte vieille de 12 milliards d'années

PAR RICHARD SUNDER

GOUVERNER ce monde matérialiste, scientifique et rationaliste, c'est donc paradoxalement être un voyant. Ceux qu'André Malraux appelait les « hommes du destin » — et qu'on appelait « prophètes », comme Moïse, dans l'Antiquité — n'étaient que des hommes d'action qui, grâce à leur faculté de voyance ou de divination, guidèrent des peuples vers leur destin.

Ayant prévu le grand courant des événements, ils s'en servaient pour diriger les peuples dans la direction même de l'évolution historique, devenant à la fois les gouverneurs et les instruments du destin. Portés par son cours qu'ils avaient deviné, ils dirigeaient le destin en proportion même de ce que le destin les dirigeait puisqu'ils s'en inspiraient.

Bien sûr, ceci constitue un autre paradoxe. Car, si l'Histoire est le destin, elle est prédéterminée ; son cours est, par avance, inéluctable. Nul alors ne peut le changer ni même le modifier. L'homme n'est, dans ce cas, individuellement et collectivement, que le jouet d'un système entièrement déterministe : il n'a donc aucune liberté.

CORRELATIVITÉ DU DÉTERMINISME ET DU LIBRE ARBITRE

Nous démontrerons, dans d'autres articles, que le cosmos et tout ce qu'il contient — y compris, bien sûr, l'homme et l'Histoire — est entièrement déterministe et que cela n'empêche pourtant pas l'existence d'un libre arbitre relatif et même absolument relatif.

Mais un exemple très concret, qui permet immédiatement de comprendre comment on peut influencer sur le cours du destin inéluctable tout en étant déterminé par lui, est fourni par la vue d'un voilier de modèle réduit téléguidé sur un lac. Le pilote, qui se tient sur la berge, n'est évidemment pas maître de l'eau ni des vents dont l'agitation et le souffle constituent un phénomène atmosphérique et terrestre entièrement déterminé par un ensemble de conditions interagissantes, qui lui échappent totalement.

Il se peut même que les vents et les courants soient inverses au trajet que le pilote veut faire parcourir à son navire. Pourtant, en se servant de l'eau et du vent au moyen de la barre et des voiles qu'il gouverne par une télécommande, il peut utiliser relativement li-



Photo Frédéric PASCAL

Gouverner, c'est prévoir. C'est-à-dire voir à l'avance le grand courant des événements de l'Histoire qui charrie les hommes et s'en servir pour gouverner l'humanité en évitant les cataclysmes qui menacent de la détruire.

brement ces éléments déterminés, bien qu'il n'en commande ni le cours ni le souffle, pour mener son voilier très exactement où il veut. Il a donc apparemment la liberté d'accomplir son projet au sein même et en dépit d'un système déterministe dont le contrôle lui échappe et qu'il ne peut théoriquement pas modifier — et pourtant il le modifie puisque, si infinitésimale soit-elle, une action est exercée par les voiles et la coque du voilier sur le vent et sur l'eau. Mieux, s'il accomplit son projet, en se servant de vents et de courants contraires, c'est-à-dire en tirant des bords, on peut dire que le sens des vents et des courants n'était apparemment contraire au projet du pilote et du voilier, puisqu'ils ont permis de l'accomplir. Sans vents ni courants, le voilier serait demeuré en panne, sur place !

Mais la liberté du pilote et de son voilier est absolument déterminée par l'interaction

des vents et des courants, du voilier et de son pilote, ainsi que des ondes (radio) du tissu de l'espace-temps dont le pilote se sert pour transmettre par télécommande les ordres aux voiles et à la barre. En d'autres termes, l'indépendance des divers éléments du système étant absolument interdépendante — puisque les divers éléments agissent réciproquement les uns sur les autres — la liberté de chacun est relative à celle des autres — elle en dépend — et la relativité absolue de l'ensemble des libertés aboutit au déterminisme inéluctable. Car, bien évidemment, même le projet du pilote n'est pas une fantaisie due au hasard : il est l'aboutissement d'un ensemble d'informations conscientes et inconscientes qui le font naître à mesure dans son cerveau. Par exemple, s'il envoie son bateau sur l'autre berge, c'est pour épater quelques badauds qui passent.

Sans impulsions de pensée conscientes et inconscientes le cerveau du pilote ne concevrait aucun projet et le voilier ne bougerait pas.

LE SENS DE L'ÉNERGIE

Le hasard, c'est-à-dire l'indéterminisme, ne peut exister que dans le vide absolu, c'est-à-dire infini, c'est-à-dire dans le néant, qui est le hasard absolu, puisqu'il ne contient ni projet, ni substance d'aucune sorte, ni aucune volonté (pour que le projet du pilote vint du hasard, il faudrait que son cerveau fût absolument vide et qu'il n'eût donc pas de cerveau). Mais le cosmos plein et fini (1), dans lequel nous sommes, exclut le hasard absolu — c'est-à-dire le vide — et ne peut contenir qu'un ensemble de hasards relatifs les uns aux autres et dont l'interaction résulte en déterminisme absolu, c'est-à-dire en destin. C'est la fatalité de l'Islam mais elle n'exclut pas

absolument le libre arbitre des Chrétiens.

Alors, bien sûr, se pose la question de savoir ce qui détermine les projets conscients ou inconscients du monde et de tout ce qu'il contient. Réponse : c'est l'énergie. L'histoire, comme toute l'évolution physique, biologique, sociale, économique, politique et culturelle, n'est donc que le mouvement de l'énergie.

Et la seconde question qui jaillit aussitôt est : ce mouvement a-t-il un sens ? s'il en a un, c'est évidemment le sens même de l'énergie.

Or il se trouve que l'énergie a bien un sens et que, si localement, ce sens peut prendre toutes les directions, à l'échelle cosmique, il n'en peut prendre qu'une qui lui est imposée par la thermodynamique — c'est-à-dire par la dynamique ou le mouvement de la chaleur, qui est de l'énergie — et, plus précisément, par la loi de l'accroissement d'entropie. Cette loi démontre que, dans toute enceinte ou tout système clos — nous démontrons dans d'autres articles, que le cosmos est une enceinte close — l'énergie ne peut que se dégrader, c'est-à-dire perdre progressivement sa force, et tendre à l'inertie totale, c'est-à-dire à l'absence de tout mouvement, donc de tout sens. A la mort.

En somme, le sens même de l'Histoire et du monde serait de perdre tout sens et de devenir in-sensés. C'est en effet ce à quoi il semble qu'on assiste.

Il s'agit là d'une découverte sans aucun précédent. Il s'agit là de la découverte du sens même de l'Histoire, qui n'est que le sens de l'énergie. Étant donné qu'il est aujourd'hui scientifiquement établi que l'énergie existe, depuis au moins douze milliards d'années, époque à laquelle elle ne constituait que ce que les physiciens appellent le « rayonnement thermique », à partir duquel toute la matière et toute l'Histoire ont été structurées, le sens de l'Histoire n'est que le sens de l'énergie, ou de la dynamique de la chaleur. Et il est vieux de douze milliards d'années au moins.

Mieux encore, il a une direction bien définie.

CRISE DE L'ÉNERGIE INERTIE ET TERME DE L'HISTOIRE

Mais les choses ne sont pas tout à fait aussi simples. Le mouvement de l'énergie et, corollairement, le sens de l'Histoire

re ne sont pas **uniformes** ou **continus**. Ils sont discontinus, à l'image d'une respiration qui est toujours bidirectionnelle (inspiration vers l'intérieur, expiration vers l'extérieur). Si l'énergie se dilate, le cosmos est en expansion, mais cette expansion ou cette dilatation se produit discontinûment, comme une respiration, par l'alternance de contractions et d'expansions, l'amplitude de ces dernières étant simplement supérieure à celle des contractions. Un exemple : si l'on gonfle un ballon à la bouche, on le gonfle par l'alternance d'expirations (dilatations) et d'inspiration (contractions), mais on bloque les contractions du ballon, au moment de l'inspiration, de telle sorte qu'il sorte moins d'air du ballon qu'il n'en rentre dedans. C'est à ce prix qu'on parvient à le gonfler : l'amplitude des gains d'air (dilatations) est supérieure aux pertes (contractions). Toute respiration est un système dialectique qui fait alterner et synthétise deux mouvements contraires. Si l'énergie, au contraire, se contracte, le phénomène sera inversé.

On voit donc que le mouvement de l'énergie et le mouvement de l'Histoire ont deux sens dialectiquement contraires. Mais l'amplitude de l'un des sens est supérieure à celle de l'autre. Il y a donc bien un sens de l'Histoire, qui est le sens de plus forte amplitude du mouvement bidirectionnel de l'énergie — c'est-à-dire de tout ce que contient le cosmos qui n'est constitué, matière comprise, donc homme et Histoire compris, que d'énergie. Et, l'énergie étant inéluctablement condamnée, par sa nature même que décrit la loi de l'accroissement de l'entropie, à se dégrader, donc à devenir inerte à « mourir », le sens de l'Histoire est celui de l'inertie, c'est-à-dire de la crise théoriquement absolue de l'énergie. Au terme de cette crise, l'Histoire devrait atteindre son point d'inertie absolue, c'est-à-dire le point zéro, où il n'y a plus aucun mouvement, donc plus aucune histoire. A moins que l'inertie se régénère...

Les événements historiques contemporains pourraient donner à penser que l'Histoire arrive, en effet, au bout de son énergie et qu'elle entre dans une crise sans précédent, dont le terme serait son achèvement et, bien sûr, la fin de l'humanité. Apparemment, en tout cas, c'est ce que nous sommes en train de vivre et ceci est conforme à la loi physique inéluctable de la thermodynamique, la loi de l'accroissement d'entropie qu'on appelle le **second principe**.

CONTRE L'INERTIE : LE NEUTRON !

Bien sûr, aucun des hommes politiques n'a aperçu cette coïncidence. Ni à gauche, ni à droite.

Bien sûr, il y a les optimistes qui entendent régénérer l'inertie de l'Histoire en libérant l'énergie de la **plus inerte des particules de matière : LE NEUTRON**. Libérer l'énergie d'un petit nombre de neutrons de la Terre suffirait en effet à **régénérer si totalement la matière inerte ou en crise de l'Histoire que l'Histoire ne s'écrirait alors plus dans aucune matière**. Pas même celle dont les restes étaient encore visibles à Hiroshima.

Tel est le sens et le nécessaire aboutissement du projet des surgénérateurs que défendent aussi bien Valéry Giscard d'Estaing et Jacques Chirac que Georges Marchais, François Mitterrand se montrant simplement réservé.

C'est le projet d'une pompe à énergie quasiment inépuisable, mais d'une pompe funèbre.

Y-a-t-il un autre espoir ?

C'est la question fondamentale à laquelle « Don Quichotte » répondra.

Mais l'objet de cet article n'est pas là. L'objet de cet article n'était que de démontrer que l'Histoire a, bien un sens qui est celui qu'impose la loi de l'accroissement d'entropie — c'est-à-dire la tendance à l'inertie et à la mort de l'énergie — afin d'en tirer la nécessaire conclusion. La démonstration est faite. **(à suivre).**



Montage F. Pascal

Le massacre des nouveaux-nés

Jean-Jacques GOLDFARB

C'est dès la naissance que s'opère le dressage du futur citoyen d'un monde gouverné par des valeurs de haine et de rivalité, un monde cuirassé sur sa peur de l'instinct.

Un monde qui punit et humilie toute manifestation spontanée de la vie. C'est dès la naissance que sont pervertis les besoins les plus naturels de cet être de chair et de sang au profit d'une angoisse qui ne le quittera plus : un conditionnement pour se soumettre à la militarisation de l'existence, à la violence d'État, aux menaces de guerre toujours en suspens...

La vie du nouveau-né se déploie en lui selon ses propres lois, elle ne tient aucun compte des « exigences de la civilisation ». C'est cela qui est insupportable aux êtres mutilés que nous sommes. Et cette violence contre la vie est devenue une seconde nature.

« La première manifestation vitale du nouveau-né est l'activité de sa bouche. Dans nos maternités si renommées, une loi d'airain interdit de donner le sein aux nouveaux-nés pendant les vingt-quatre ou quarante-huit heures suivant leur naissance. Les nourrissons souffrent et gémissent. La « civilisation » s'en moque. D'autre part, les nouveaux-nés ne doivent sentir leur mère que pendant quelques minutes par jour. Songez donc ! Les confier à leur mère ?

Quel crime contre les règles de l'hygiène ! Le nouveau-né qui vient d'être arraché au contact du chaud utérus où il a vécu pendant neuf mois, qui passe brutalement d'une ambiance de 37° centigrades dans une pièce où règne une température de 18° à 20° centigrades, se voit refuser la tiédeur du corps de sa mère. Agir autrement, ce serait enfreindre le règlement de l'administration des hôpitaux, ce serait s'insurger contre la civilisation et la bien-séance, violer les bonnes vieilles coutumes.

« C'est là et nulle part ailleurs qu'on inculque aux nouveaux-nés la soumission aux exigences de la guerre, qui ne se décide pas seulement aux congrès des diplomates. Le nouveau-né réagit au froid d'abord par l'angoisse, puis par la contraction de son système autonome, la première contraction de sa vie.

« Ce massacre des nouveaux-nés, dont on peut percevoir l'écho assourdissant et déchirant dans toutes les maternités du globe n'a pas le moindre rapport avec les exigences de l'hygiène. Il s'agit de la première mesure inconsciente mais dramatique d'organismes cuirassés — médecins, directeurs, parents — à l'encontre de la vie agissante qui se présente devant eux, inviolée et indéformée.

« Qu'on réfléchisse un peu : des milliers de médecins et d'infirmières

entendent les cris des nourrissons, mais ils sont sourds et muets !

« Je prétends que la médecine et la pédagogie telles qu'elles sont pratiquées et officiellement enseignées dans nos écoles sont marquées par une incompréhension totale de l'être vivant et des « processus vitaux » les plus rudimentaires. C'est cette attitude qui confirme une fois de plus que l'organisme ne saurait ressentir que ce qu'il exprime lui-même.

« Le médecin cuirassé n'entend pas les cris du nourrisson ou les considère comme une fatalité parce qu'il a étouffé en lui-même les cris, parce qu'il ne comprend plus le langage de l'autre organisme. » (1)

La naissance est, elle aussi, marquée par un rituel social. Etre mis au monde suppose une intronisation dans un ordre rigide : répression et frustration sont les lois non écrites de notre société.

Alors écrivez-nous, confrontez vos expériences, apportez vos témoignages sur ces pratiques « barbares ». Réinventons la naissance sans violence, si nous voulons un monde sans violence.

(1) Wilhelm Reich : L'éther, dieu et diable, pages : 94, 95, 96.

édition Payot, collection science de l'homme.



Richard Nixon : homme du destin

Françaises, Français, savez-vous que vous êtes cinquante millions de délinquants, tous passibles de la correctionnelle ? Eh oui, car vous êtes cinquante millions à violer le monopole de la communication par les ondes, que la loi a dévolu à l'État et que l'État a dévolu à la société Télédiffusion de France (T.D.F.). Et vous violez le monopole chaque fois que vous parlez ou que vous ouvrez les yeux.

COMMENT cela ? Oh, très simplement. Lorsque vous parlez, vous émettez de l'air qui fait vibrer l'atmosphère et, du même coup, les ondes qui constituent le tissu de l'espace qui sous-tend l'atmosphère. Les sons que vous émettez ou que vous entendez ne sont rien d'autre que des vibrations de l'atmosphère, qui entraînent des vibrations des ondes de l'espace. Mieux encore, lorsque vous ouvrez les yeux ou regardez un objet ou lisez « Don Quichotte » ou encore lorsque vous grattez une allumette, allumez une lampe ou les phares de votre voiture, vous recevez ou vous émettez des particules de lumière qu'on appelle des photons. Ces photons se propagent à 300 000 km/seconde dans les ondes de l'espace ; ils les échauffent et les font vibrer, ce qui crée le phénomène de la lumière.

Par conséquent, à moins d'être aveugle ou mort, vous violez le monopole de la communication par les ondes, dès l'instant où vous voyez et où vous respirez. Eh oui, la loi que vous avez fait voter par vos représentants et qui interdit à chacun de vous de communiquer par les ondes — le monopole de leur utilisation étant dévolu à l'État — a fait de vous des délinquants, dès l'instant où elle a été votée.

Vous voici tous, comme Œdipe, aveugles que vous êtes, criminels sans le savoir.

IL VOUS EST INTERDIT DE PENSER

Sans doute direz-vous que les députés et les sénateurs qui ont voté cette loi étaient complètement idiots et que, dès l'instant où vous êtes tous non seulement d'accord pour violer le monopole mais encore contraints de le violer — sous peine de cesser de voir et de respirer — le monopole, qui est en fait votre arrêt de mort, a cessé d'exister. La volonté de cinquante millions de citoyens ne peut pas être mise en balance par la loi votée par six cents représentants du peuple.

Évidemment. Mais il y a plus grave. Vos représentants, députés et sénateurs, que vous avez choisis, sont eux-mêmes devenus des délinquants lorsqu'ils ont voté cette loi en toute inconscience.

En effet, le préambule de la Constitution française est constitué par une déclaration votée en août 1789. Or l'article II de cette déclaration, dite des droits de l'homme, qui est le fondement du droit français, dispose que « la libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme ; tout citoyen peut donc parler, écrire et imprimer librement, sauf répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi ».

CINQUANTE MILLIONS DE FRANÇAIS VIOLENT LE MONOPOLE RADIO-TÉLÉ

« DON QUICHOTTE » lance une souscription publique pour créer des radios régionales



Affiche de mai 1968

Que la libre communication des pensées et des opinions soit l'un des droits les plus précieux de l'homme, c'est possible. Mais ce qui est sûr, c'est que, faute de l'exercer, c'est-à-dire de communiquer avec l'extérieur (ondes de l'espace et de l'atmosphère), il deviendrait aveugle, il cesserait de respirer et il cesserait aussi tout bonnement de penser.

Or le monopole vous interdit de penser.

ONDES DE L'ESPACE ET PENSÉE

Car, vous l'ignorez peut-être, ce qu'on appelle la pensée ou la conscience n'est rigoureusement rien d'autre qu'un ensemble de vibrations et de rayonnements du tissu de l'espace (à savoir les ondes, les particules de matière et les atomes de l'atmosphère) que vous captez par vos yeux, votre nez, vos oreilles et tous les récepteurs de votre peau. Ces vibrations et ces rayonnements sont aussitôt traduits dans votre corps — et de la même manière que dans un appareil de radio ou de télévision — en flux d'électrons (particules d'électricité) qui constituent un code électrique et vont jusqu'au cerveau. Là, les cellules nerveuses qu'on appelle des neurones reçoivent les messages du code électrique et les décodent en un code chimique correspondant qui devient de la pensée consciente.

En d'autres termes, les vibrations et les rayonnements des ondes et des corpuscules de l'espace-temps constituent la pensée inconsciente et collective que chacun de vous capte et transforme en une pensée individuelle et consciente.

EN 1789 ON AVAIT PRÉVU L'UTILISATION DE L'AUDIO-VISUEL

Les révolutionnaires qui ont voté l'article II de la Déclaration des droits de l'homme vous ont donc garanti, sans le savoir, le droit de respirer, le droit de voir et le droit de penser. A condition toutefois que vous n'en abusiez pas, auquel cas vous auriez « à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi ».

Les révolutionnaires ne mentionnaient évidemment pas l'utilisation des ondes et des corpuscules de l'espace : ils en ignoraient l'existence. C'est pourquoi ils n'avaient inscrit dans leur déclaration que le droit de parler, d'écrire et d'imprimer librement. S'ils avaient connu la communication par ondes (radio et télévision aussi bien que pensée), ils l'auraient sûrement inscrite dans l'article II. Et, en fait, ils l'y ont implicitement inscrite, car le droit de parler, d'écrire et d'imprimer librement implique évidemment le droit d'écouter et de lire, faute de quoi il n'y a pas de communication.

Et nous venons de vous montrer que l'audition et la vision fonctionnent au moyen de l'atmosphère et des ondes. Conclusion : le droit d'utiliser librement les moyens audio-visuels est bel et bien et formellement prévu à l'article II des droits de l'homme, « sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi ».

LE VIOL DE LA CONSTITUTION

Eh bien, justement, la loi interdit totalement et absolument l'usage des ondes, donc des moyens audio-visuels, à tous les citoyens, hormis ceux autorisés par T.D.F., à savoir Mme Jacqueline Baudrier, Présidente de Radio-France, MM. Maurice Ulrich, Claude Contamine, Jean-Louis Guillaud et Pierre Emmanuel, Présidents d'Antenne 2, de FR 3, de TF 1 et de l'Institut National de l'Audio-visuel, M. Sylvain Floirat, copropriétaire d'Europe 1, M. Jean Prouvost, copropriétaire de R.T.L. et les propriétaires de R.M.C., Radio-Andorre et Sud-radio, qui autorisent eux-mêmes qui ils veulent.

Le but du monopole est très clair : il s'agit d'interdire à l'ensemble des citoyens, hormis ceux que nous venons de citer, de communiquer leur pensée et leurs opinions.

Pourquoi ? Mais tout simplement pour filtrer et orienter l'information, c'est-à-dire la connaissance, qui est le vrai pouvoir. Il n'y a de gouvernement possible des masses par des chefs et des groupes de

pression que si les chefs et les groupes de pression savent, parce qu'ils sont informés, tandis que la masse ignore, parce qu'on lui interdit d'être informée. Pour cela, il faut posséder et disposer du monopole de l'information de masse : c'est-à-dire le monopole de l'utilisation des ondes. Si tout le monde disposait de ce moyen de communication, tout le monde pourrait s'informer, et s'informer de tout, à toutes sortes de sources. Chacun pourrait alors se gouverner soi-même. Le pouvoir serait partout : il serait localisé, régionalisé, c'est-à-dire partagé. Les masses, c'est-à-dire vous et nous, ne seraient plus soumises au gouvernement des chefs, c'est-à-dire des Saig-neurs, qui ne pourraient plus vous saigner. Le monopole est donc un viol manifeste de la liberté d'expression, donc de la Constitution, dont Mme Baudrier, MM. Ulrich, Contamine, Guillaud, Emmanuel, Floirat, Prouvost et quelques autres dont M. Valéry Giscard d'Estaing, garant du respect de cette Constitution, et M. Barre sont les complices.

Si bien qu'en violant le monopole, vous corrigez tous le viol de la Constitution.

FONDEZ « RADIO-CRETE » AVEC NOUS !

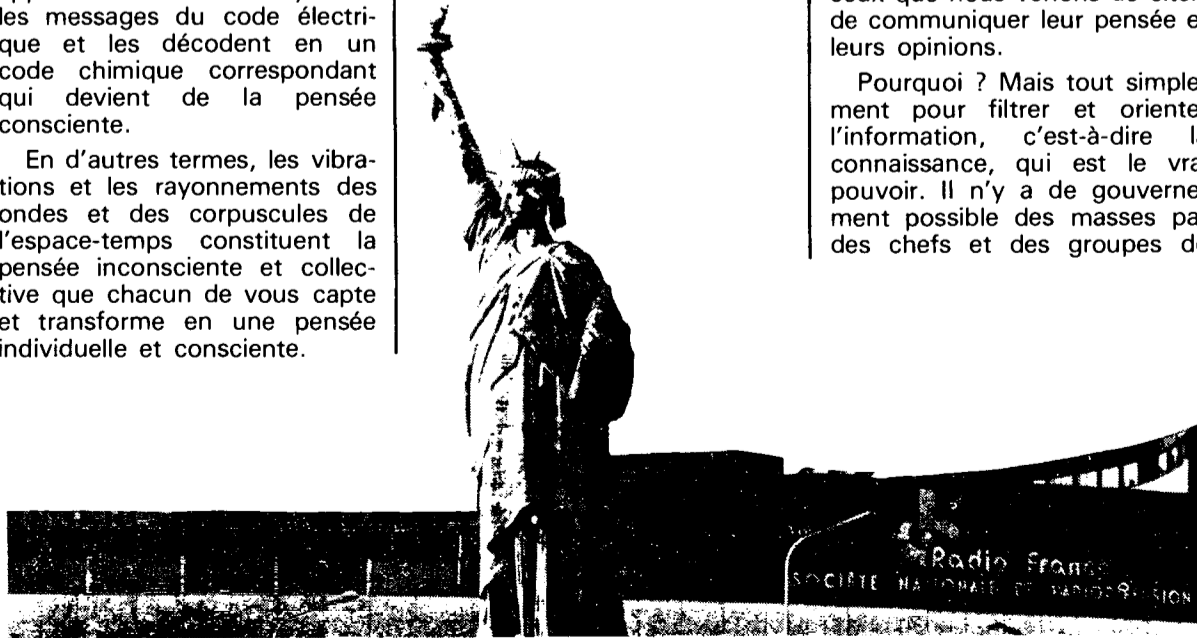
La loi du monopole est donc anticonstitutionnelle. En effet, l'article I des droits de l'homme dispose que « les hommes naissent libres » et la Constitution déclare : « La liberté d'expression et la liberté d'information sont deux principes fondamentaux du droit français. » Or cette loi dispose du contraire puisqu'elle vous interdit de voir, d'entendre, de respirer, de penser et de communiquer votre pensée.

L'article 5 des droits de l'homme dispose que « la loi n'a le droit que de défendre les actions nuisibles à la société ». Or cette loi vous interdit, outre de voir, d'entendre et de respirer, de faire connaître vos opinions et votre pensée, au moyen de votre propre station de radio ou de votre propre chaîne de télévision, ce qui non seulement ne constitue pas une action nuisible à la société mais encore constitue votre droit établi par la Constitution ;

En conclusion, l'éditeur de « Don Quichotte », à savoir la C.R.E.T.E. (Compagnie de Radiodiffusion, d'Édition et de Télévision Européenne, Association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901), va attaquer le monopole devant toutes les juridictions responsables, en particulier le Conseil Constitutionnel, et par tous les moyens possibles. En outre, elle va créer un ensemble de stations de radiodiffusion régionales « RADIO-CRETE ». Ceci est conforme à son objet qui dit notamment : « faire respecter la liberté d'expression et la libre circulation des idées par tous les moyens de communication possibles ».

C'est pourquoi nous lançons un appel à tous nos lecteurs et à tous ceux qui se soucient du respect de cette liberté pour qu'ils soutiennent notre action en adhérant à la C.R.E.T.E. Il leur suffit pour cela de remplir le bulletin d'adhésion ci-dessous et d'y joindre un chèque ou un mandat de 60 F.

Adhésion : voir ci-contre p. 22. On peut adhérer pour la somme de son choix entre 60 et 800 F ou plus.



Don Quichotte

DON QUICHOTTE est une publication de la C. R. E. T. E.
Dépôt légal à la parution
Distribution N M P P
Imprimerie Rochelaise, La Rochelle
Commission paritaire : en attente

DIRECTION, REDACTION,
ADMINISTRATION :
10, rue du Caire, 75002 Paris
Tél : 236.90.21 - 233.25.97

MAQUETTE :
Philippe Delecluse, Dominique Porato

REDACTION :
Stéphane Benoit, Bruno Duval, Abel Faure, Jean-Jacques Goldfarb, Serge Livrozet, Charles Maestracci (détenu à Ensisheim), Richard Sünder, Zadig.

ILLUSTRATION :
Jean-Jacques Grand (titre Don Quichotte)
Frédéric Pascal (photographies) Didier Eberoni et Claude Simon (dessins)
Jean-Jacques Goldfarb.

PUBLICITE :
Muriel Sonnet.

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION :
Richard Sünder.

Lisez

Don Quichotte

le Journal
de l'écologie de l'esprit

*L'utopie,
c'est de croire
que les moulins à vent
tourneront
encore longtemps*

SOMMAIRE N°1

1 **CRISE DE L'ENERGIE
CRISE DE LA MATIERE
ET CRISE DE L'ESPRIT**

**BANQUIERS ET PROMOTEURS
ORGANISENT LES VIOLS COLLECTIFS
DANS LES BANLIEUES**
Jean-Jacques Goldfarb

4 **LA TABLE DES MATIERES**
Stéphane Benoit

8 **TELESEXE**
Abel Faure

S.O.S. PRATIQUE DU QUOTIDIEN

9 **LE SEXE EN CAGE**

INTERVIEW : RENE DUMONT

12 **DU VENTRE DE LA MERE
A LA GUILLOTINE**
Zadig

13 **LA CULTURE SUR UN PLATEAU**
Bruno Duval

14 **DES MOULINS ET DES HOMMES**
Jean-Jacques Goldfarb

17 **LA CELLULE DE LA LIBERTE**
Stéphane Benoit

18 **LES VRAIS DANGERS
DES CENTRALES NUCLEAIRES**
Les amis de la Terre

19 **LE MYTHE ET LA REALITE DE SISYPHE**
Richard Sünder

20 **LE SENS DE L'HISTOIRE**
Richard Sünder

LE MASSACRE DES NOUVEAUX-NES
Jean-Jacques Goldfarb

LES ECOLOGISTES

23 **LA GUERRE DES ONDES**

LES GRILLES DU TAULARD

Les mots croisés de «Don Quichotte» sont faits par Charles Maestracci, actuellement détenu à la prison d'Ensisheim, en Alsace, où il purge une peine de douze années de réclusion.

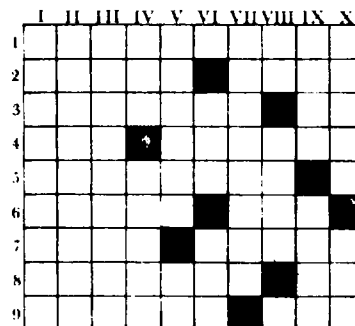
VERTICAL

- I Ne parlera plus de son projet
- II Elles reçoivent les eaux
- III Petits de taille mais grands de malice
- IV Article - Problème politique
- V Irritantes - Divinités
- VI Durcissement mélangé - Petite quantité
- VII Outrages

- VIII Possessif - Donna de l'air
- IX Ce n'est pas à moi - Prénom
- X Greffée - Epoque

HORIZONTAL

- 1) Vert est son emblème
- 2) Lier - En dessous de la moyenne
- 3) Pas gais - Une liaison
- 4) Venus au monde en désordre - Reptile herbivore
- 5) Conforme aux rites
- 6) Mieux vaut les avoir solides - Classement
- 7) Vol mélangé - Droit d'accès
- 8) Cavaliers allemands - Voir aussi
- 9) Marteau - Colère



DERNIERE MINUTE : « DON QUICHOTTE RECHERCHE PERSONNES POUR DIFFUSION ET VENTE DU JOURNAL. TÉLÉPHONER AU 326.90.21, DE 13 HEURES A 18 HEURES